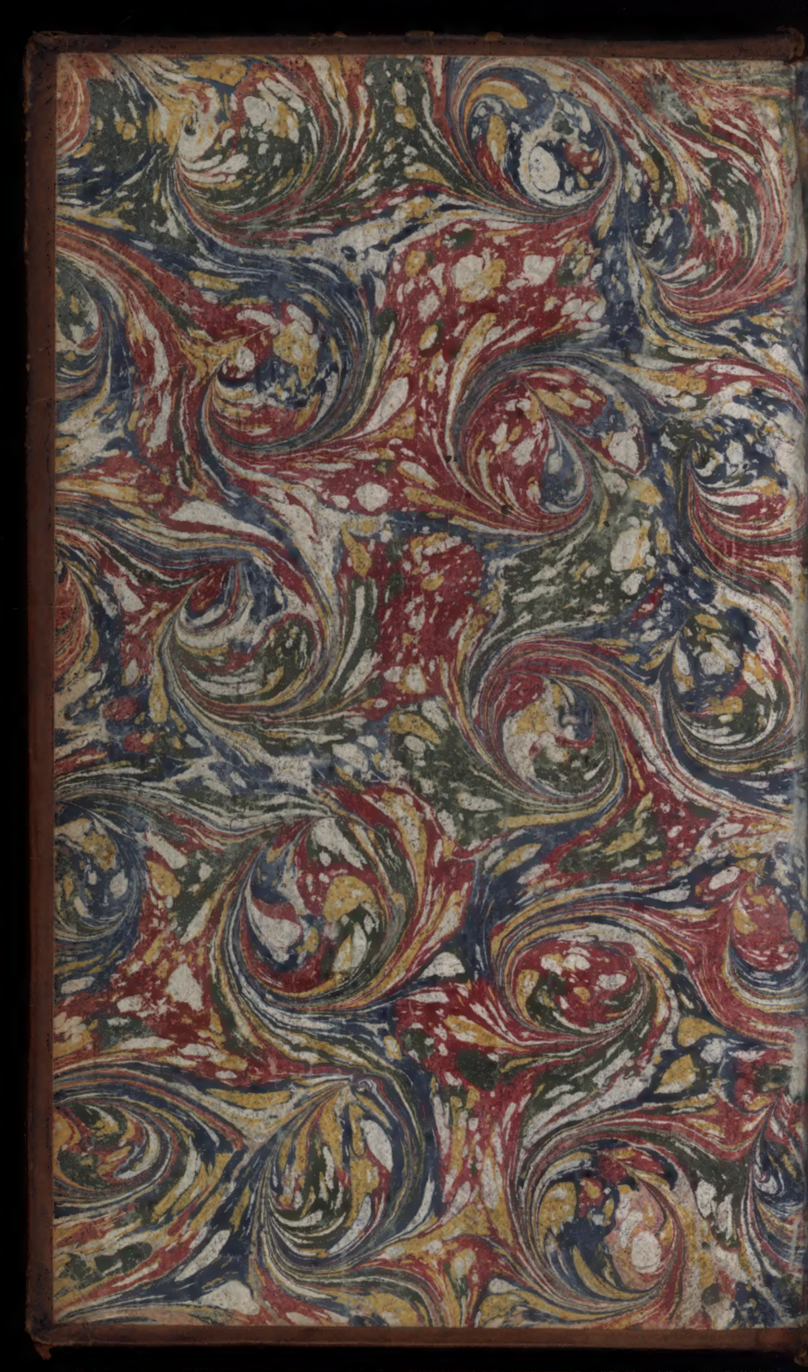






LES METAMORPHOSES D'OVIDE

MISES EN VERS FRANCOIS

Par T. CORNEILLE *de l'Academie Françoise.*

TOME III.



A PARIS,
Chez MICHEL BRUNET, Grande-Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DC. XCVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE DES FABLES

CONTENUËS DANS LE TROISIÉME TOME.

LIVRE XI.

LIVRE XII.

LIVRE XIII.

TABLE DES FABLES

CONTENUËS DANS LE TROISIÉME TOME.

LIVRE XI.

LIVRE XII.

LIVRE XIII.

LIVRE XIV.

LIVRE XV.



LIVRE XI.

FEMMES DE THRACE CHANGE'ES EN ARBRES.

FABLE I.



ANDIS que par ses chants mariez à sa Lire
Orphée enchante, émeut les Bestes qu'il attire,
Et que des lieux voisins, pour entendre sa voix,
S'avancent à l'envy les Rochers & les Bois,

On conſpire ſa perte, & les Dames de Thrace
A qui Bacchus inſpire une inſolente audace,
Semblent avoir le cœur des cruels animaux
Dont pour habillement elles ont pris les peaux.
Des faveurs de ce Dieu cette Troupe échaufée
Court les cheveux épars où chante alors Orphée,
Et l'ayant découvert d'un endroit élevé,
Le voicy, ce Perfide à nos coups reſervé,
Dit celle qui de loin l'apperçoit la premiere.
Vangeons-nous des mépris de cette ame trop fiere,
De ce preſomptueux, qui de luy ſeul charmé,
Declare noſtre ſexe indigne d'eſtre aimé.
Ce diſcours eſt ſuivy d'un dard qu'elle luy lance;
Mais quoy qu'avec effort pouſſé par la vangeance,
Les feuilles dont ce dard juſqu'au bout eſt couvert
Font qu'il a peu de force, & que le coup ſe perd.
Une autre contre luy fait voler une pierre.
Par ſon chant arreſtée, elle tombe par terre,
Et demeure à ſes pieds, comme pour s'excuſer
De ce que pour le perdre on la forçoit d'oſer.
Mais quoy qu'il deuſt flechir les plus barbares ames,
Ce qui vainc des cailloux n'adoucit point des Fẽmes.
L'impatiente ardeur de joüir de ſa mort
Ne ſouffre point de borne à leur brûlant tranſport.

L'excés en eſt porté juſqu'à la barbarie.
Chacune en l'attaquant a l'air d'une Furie,
Et jamais on ne vit combat precipité
Autoriſer la rage à tant de cruauté. (mes,
Contre luy cependant tout ce qui leur ſert d'ar-
De ſa voix triomphante auroit ſenti les charmes,
Si leur ſon mal reglé de divers inſtrumens,
Leurs battemens de mains, leurs affreux hurlemens,
Leurs cornets, leurs baſſins frapez avec manie
N'euſſent de ſes accords étouſé l'harmonie.
Ainſi faute d'entendre, eſtant libres d'agir,
De ſon ſang les cailloux commencent à rougir.
Elles n'épargnent rien, & leurs premiers carnages
Font fuir & les Serpens & les Beſtes ſauvages,
Dont ce Chantre divin avoit ſceu par ſon art
Se faire tout autour un ſpatieux rempart.
Sans nul obſtacle alors ces cruelles Bacchantes
Sur cet Infortuné portent leurs mains ſanglantes.
Comme on voit mille Oiſeaux entourer un Hibou
S'il oſe avant la nuit ſe tirer de ſon trou,
Ou comme dans ces Jeux dont Rome eſt idolatre,
Quand tout eſt bien fermé par un Amphitheatre,
Les Chiens ſe trouvent preſts à fondre le matin
Sur le Cerf qu'on leur doit amener pour butin;

Ainsi dans sa fureur cette Troupe endurcie,
Tant qu'Orphée est vivant, ne peut estre adoucie,
Et pour l'ornement seul les Tirses destinez
Changeant d'usage enfin contre luy sont tournez.
L'une pour l'accabler prend des motes de terre;
L'autre la plus aiguë ou la plus grosse pierre,
L'autre une branche d'arbre, & dans l'emportement
Où les met du combat le dur acharnement,
Comme s'il n'estoit point assez d'armes pour elles,
Le hazard à leur rage en fournit de nouvelles.
Assez prés de ce lieu differens Laboureurs
A cultiver la terre employoient leurs sueurs.
L'un la beche à la main l'entame & la remuë;
L'autre pour la mieux fendre y conduit la charuë,
Et quand frapez d'un bruit qui va jusques aux Cieux
Sur ce qui le fait naistre ils ont jetté les yeux,
Effrayez d'un combat dont ils craignent la suite,
Ils cherchent à s'en mettre à couvert par la fuite,
Abandonnent les champs, & là, de toutes parts
Laissent de leur travail les instrumens épars.
C'est peu de s'en saisir; l'ardeur qui les transporte
Rendant chaque Bacchante & plus fiere & plus forte,
Ce qu'aux Bœufs la Nature a pris soin d'attacher,
Ce qui fait leur défense, elles vont l'arracher.

Tout leur ſert contre Orphée , & la fin de ſa vie
Suffit ſeule à leur haine , & la laiſſe aſſouvie.
Il a beau les prier ; ſa voix , ſa belle voix
Manque enfin de pouvoir pour la premiere fois.
Il tombe ſous leurs coups ſans que ſa mort les touche,
Et ſon ame s'enfuit par cette meſme bouche ,
Qui de ſes doux accords étalant les appas
Donnoit du ſentiment à ce qui n'en a pas.
Les Oiſeaux dans les airs , d'une voix moins ouverte,
Font retentir l'ennuy que leur cauſe ſa perte.
Les Rochers , pour marquer leur ſenſibilité ,
Font paroiſtre une prompte & longue humidité.
Les Fleuves de regret hors de leur lit s'étendent ,
Et groſſiſſent leurs eaux des larmes qu'ils répandent.
De leurs feüillages verts les Arbres dépoüillez
Expliquent la douleur dont ils ſont travaillez.
Les cris des Animaux font connoiſtre leurs peines ,
Et les Nymphes des Bois , & celles des Fontaines ,
Prenant des voiles noirs , declarent hautement
Quel eſt dans cette mort leur triſte accablement.
Les membres diſperſez du malheureux Orphée ,
D'un ſexe forcené deplorable trophée ,
Demeurent au lieu meſme où ſa funeſte mort
Vient enfin de remplir la cruauté du Sort.

Aprés s'estre étendu l'Hebre qui se retire
Emporte dans ses eaux & sa teste & sa Lire,
Et cessant à regret de suivre ses chansons,
Cette Lire en roulant rend de lugubres sons.
Sa langue, quoy que morte, a part à ce prodige.
Son murmure plaintif fait voir qu'elle s'afflige,
Et soudain par des tons confus & languissans
Le rivage répond à leurs tristes accens.
Avec le tribut d'eaux que sans cesse il apreste
L'Hebre porte à la mer & la Lire & la teste,
Et la force du vent qui soûleve les flots,
Les pousse l'une & l'autre aux rives de Lesbos.
Là, se trouve un Serpent dont le corps se déploye.
De la teste qu'il voit il veut faire sa proye.
Il se roule, il s'approche, & perd quelques instans
A lecher les cheveux d'eau par-tout degoutans.
Déja la teste estant tout-à-fait découverte,
Pour ronger le visage il tient sa gueule ouverte.
Apollon l'en empesche, & prompt à le charmer,
Le change en pierre avant qu'il ait pû la fermer.
Orphée est cependant dans le Royaume sombre,
Et si-tost que la mort y fait errer son Ombre,
Il reconnoist les lieux où sa charmante voix
L'a déja, tout vivant, fait entrer une fois.

Les routes à choisir par là luy sont aisées.
Aussi va-t'il d'abord dans les champs Elisées.
Il y trouve Euridice, & l'amour qu'il ressent
Luy donne à l'embrasser un plaisir innocent.
Ces Amans qu'en ce lieu leur tendresse rassemble,
Ravis de se revoir, se promenent ensemble.
Leur tranquille bonheur ne sçauroit plus changer,
L'Epoux voit son Epouse, & la voit sans danger.
Bacchus aimoit Orphée, & touché de sa perte
Il prend pour le vanger l'occasion offerte.
Celles dont la fureur a causé son trepas,
Vers la forest prochaine avoient tourné leurs pas.
A peine aprés ce crime elles y sont entrées,
Que de trouble & d'horreur tout-à-coup penetrées,
Elles sentent un froid qui leur glaçant le cœur
Les arreste, & leur cause une triste langueur.
A marcher plus avant c'est en vain qu'elles songent.
Leurs pieds changeant de forme en racines s'allõgent,
Et s'enfonçant toûjours pour les mieux retenir,
Tout-autour dans la terre en pointes vont finir.
L'Oiseau pris au filet dont on luy tend l'amorce,
Employe à s'en tirer tout ce qu'il a de force,
Et plus il se debat pour estre en liberté,
Plus il serre le nœud qui le tient arresté.

Telle chaque Bacchante avec effort s'obſtine
A vouloir retirer ſon pied qui s'enracine,
Et plus du creux profond elle croit l'arracher,
Plus elle aide elle-meſme à l'y mieux attacher.
Ce malheur les effraye, & tandis qu'étonnées
Du bizarre deſtin qui les laiſſe enchaînées,
Elles cherchent des yeux ce que ſont devenus
Ces pieds qui tout-à-coup ſont ainſi retenus,
Elles n'en trouvent point, & ſe font une honte
D'appercevoir du bois qui ſur leurs jambes monte.
Dans l'excés du chagrin qui leur oſte la voix,
En voulant ſe fraper, elles frapent du bois.
Les cuiſſes, l'eſtomac de ces Femmes cruelles,
Les épaules, le ſein, tout eſt du bois en elles.
Leur peau devient écorce, & qui croiroit leurs bras
Changez en longs rameaux, ne ſe tromperoit pas.



F Ertinger fc

MIDAS
AVEC DES OREILLES D'ASNE.
FABLE II.

E rude chastiment qui montre sa
 puissance,
Quoy qu'il plaise à Bacchus, est peu
 pour sa vangeance.
Il renonce à la Thrace, en quitte les forests,
Et suivi d'une Troupe exempte de forfaits,

Il visite, il parcourt la Montagne de Tmole,
Et descend dans les Champs qu'arrose le Pactole.
Ce Fleuve, obscur alors, ne portoit pas encor
Ce sable renommé par l'éclat de son or.
Bacchus hante ses bords, & sa Suite ordinaire
S'y montre complaisante en tout ce qu'il veut faire.
Silene seul y manque; au milieu du chemin
Accablé par les ans, chancelant par le vin,
Il demeure sans force, & par le nom d'Orgie
Marquant ce qu'il estoit, il s'arreste en Phrygie.
Là, quelques Païsans dont il gagne la foy,
Le couronnant de fleurs, le menent à leur Roy.
Midas qui possedoit la supréme puissance
Des Festes de Bacchus avoit eu connoissance,
Et par le Prestre Eumolpe en ses Etats receu,
Il faisoit celebrer ce qu'il en avoit sceu.
Orphée estoit celuy qui donnant ses lumieres
L'avoit initié dans ces sacrez misteres.
Aussi tost que Silene au Palais se fait voir,
On n'épargne aucuns soins pour le bien recevoir.
Pendant dix jours entiers on ordonne, on employe
Tout ce qui peut marquer la plus sensible joye,
Et ce ne sont par-tout que danses & que jeux
Qui du Peuple ravi font éclater les vœux.

Ce temps eſtant paſſé, Midas qui ſçait la peine
Où peut eſtre Bacchus d'avoir perdu Silene,
Pour le rendre à ce Dieu dont il cherche l'appuy,
Se tranſporte en Lydie, & le mene avec luy.
Pour ſon cher Nourricier Bacchus plein de tendreſſe
Fait voir en ſon retour combien il s'intereſſe,
Et s'adreſſant au Roy; Quels que ſoient vos ſouhaits,
Demandez, luy dit-il, ils ſeront ſatisfaits.

Cette offre pour Midas eſtoit avantageuſe,
Si Midas euſt eu l'ame un peu plus genereuſe,
Mais un vil intereſt excitant ſes deſirs;
L'or eſt ce qui m'enchante, il fait tous mes plaiſirs,
Répond-il, & j'auray ce que mon cœur ſouhaite,
Si par l'heureux effet d'une vertu ſecrete,
Rien ne touche à mon corps, qui n'ait en meſme temps
De ce riche metal les charmes éclatans.
Bacchus à ce qu'il veut malgré luy favorable
Plaint de ce don fatal la ſuite inevitable,
Et voudroit que Midas, dont il prévoit l'ennuy,
Euſt fait quelque ſouhait plus utile pour luy.
Ce Prince infortuné qu'aveugle l'avarice
Se réjouït d'un don qui ſera ſon ſupplice.

Il part plein d'eſperance, & voulant l'éprouver
Il touche en divers lieux tout ce qu'il peut trouver.
Les changemens qu'il voit luy donnent tant de gloire
Qu'au rapport de ſes yeux à peine oſe-t'il croire.
D'un arbre il rompt d'abord une branche, & ſoudain
Cette branche qu'il rompt devient or en ſa main.
Il ramaſſe de l'or quand il leve une pierre,
Et s'il prend dans un champ quelques motes de terre,
Ce ſont au meſme inſtant des lingots pretieux
Qui charment tout enſemble & ſon cœur & ſes yeux.
Sur des épis de bled qu'en marchant il arrache,
Par le meſme pouvoir le meſme éclat s'attache;
C'eſt une moiſſon d'or; divers arbres plantez
Offrent à ſes regards leurs fruits de tous coſtez.
Il en cueille, & ces fruits que l'or rend plus ſolides,
Semblent eſtre un preſent qu'ont fait les Heſperides.
Aprés de tels eſſais, convaincu du pouvoir
Que ſur tout ce qu'il touche un Dieu luy fait avoir,
A peine conçoit-il tout l'or que ſa pensée
Preſente avidement à ſon ame inſenſée.
Cependant un beſoin qu'il ne peut éviter
Vers l'heure du repas l'oblige à s'arreſter.
Il entre dans un lieu dont il touche la porte.
Sa main y communique une vertu ſi forte

Que par-tout où ce Prince a ses doigts imprimez,
De brillans rayons d'or y demeurent formez.
On luy donne à laver ; de ses mains qu'il essuye
Par l'eau qui l'a touché tombe une riche pluye,
Telle que Danaé la pourroit prendre encòr
Pour celle qui cacha Jupiter sous de l'or.
Il s'assied ; mais quel est son malheur, Ce qu'il touche
Est métal aussi-tost qu'il le porte à sa bouche.
Les mets les plus friands servis dans ce repas
Ont pour flater son goust d'inutiles appas.
Pour luy tout devient or, tout est dur & solide.
Sur ses levres le vin se change en or liquide.
Quoy qu'il fasse il ne peut ny boire ny manger,
Et s'il n'est secouru sa vie est en danger.
C'est alors qu'il connoit la faute qu'il a faite.
Un amas de tresors n'est plus ce qu'il souhaite.
L'abondance le perd, il en est malheureux,
Et forme des desirs contre ses propres vœux.
Quoy qu'il abonde en biens, cette immense richesse
Ne peut remedier à la faim qui le presse.
D'une trop longue soif l'ardeur le fait secher,
Et ne sçachant par où la pouvoir étancher,
Il se blâme, il s'accuse, & sent qu'avec justice
Son souhait exaucé punit son avarice.

Dans ce cruel eſtat qui confond ſes deſſeins,
Aprés mille ſoupirs levant au Ciel les mains, (ſent;
Ces mains qu'on voit briller de l'or qu'elles produi-
O toy, dont j'ay receu des preſens qui me nuiſent,
Pardonne-moy, dit-il, j'ay failly, je le voy.
Mais n'obtiendray-je rien quand j'ay recours à toy?
Prens pitié des malheurs où par mon imprudence
D'un bonheur apparent m'a plongé l'eſperance,
Et ſans plus voir l'erreur dont je ſuis poſſedé,
Oſte moy le faux bien que tu m'as accordé.

Comme toûjours les Dieux au remords favorables
Panchent vers la clemence en faveur des coupables,
Bacchus qui de Midas connoit le repentir,
Lors qu'il demande grace, y veut bien conſentir.
Il ſe ſouvient encor qu'il l'a tiré de peine
Par le ſoin qu'il a pris de luy rendre Silene,
Et croit que c'eſt juſtice auſſi bien que bonté
De revoquer un don qu'il a mal ſouhaité.
Mais afin que jamais de ſa triſte diſgrace
L'or dont il eſt couvert ne laiſſe aucune trace;
Vers Sardes, luy dit-il, le Pactole a ſon cours.
Va, marche ſur ſes bords, & remonte toûjours.
Atteins juſqu'à ſa ſource, & ſans que rien t'arreſte,
Prens ſes eaux pour ſecours, & plonges-y ta teſte.

Quand tes vœux mal reglez prés des Dieux t'ont
noirci,
Tu laveras ta faute, en te lavant ainsi.
La promesse d'un Dieu n'estant jamais frivole,
Ce Roy tourne ses pas du costé du Pactole,
Et dés que dans sa source il a plongé son corps,
Cette rare vertu qui produit des tresors
Le quitte, passe au Fleuve, & meslée à son onde,
Fait qu'en menus grains d'or tout son gravier abon-
de.
De ce nouvel éclat le Pactole paré
Ne roule plus ses flots que sur un lit doré,
Et comme quelquefois enflé par les ravines
Il couvre tout-à-coup les campagnes voisines,
Il y répand son sable, & l'on ne doit qu'à luy
Diverses veines d'or qu'on y trouve aujourd'huy.
Midas que son malheur dégouste des richesses
Fuit du Sort inconstant les trompeuses promesses;
Il quitte sans regret les plaisirs de sa Cour,
Et prefere à tout autre un champestre sejour.
Il cherche les forests, & dans cette retraite
L'entretien du Dieu Pan est tout ce qu'il souhaite;
Mais quoy que dans son antre il luy parle souvent,
Il demeure stupide ainsi qu'auparavant,

Et cet eſprit groſſier le fait tomber encore
Dans une erreur honteuſe, & qui le deshonore.
Le Tmole à coſteau double eſt un mont élevé
Dont vers Sardes le pied par la mer eſt lavé,
Et qui de l'autre bout s'étendant vers la terre
Par la ville d'Hypepe en baiſſant ſe reſſerre.
Le Dieu Pan ſur ce mont faiſant entendre un jour
Quelque eſſay de ſa Flûte aux Nymphes d'alentour,
Il voit qu'on l'applaudit, & la douceur de plaire
Flatant ſa vanité, le rend ſi temeraire
Qu'il défie Apollon, & pretend que ſes airs
Surpaſſent de ce Dieu les plus charmans concerts.
Le vieux Tmole eſt choiſi dans cette concurrence
Pour voir à qui des deux l'on doit la préference.
Il s'aſſied ſur ſa cime, & faiſant écarter
Les arbres qui pourroient l'empeſcher d'écouter,
A ſe rendre attentif ſans nul trouble il s'appreſte.
Quelques branches de cheſne environnent ſa teſte.
Il en eſt couronné comme eſtant Dieu du Mont,
Et des glands tout-autour luy pendent ſur le front.
Alors jettant les yeux ſur Pan qui le regarde;
Me voila preſt, dit-il, que rien ne vous retarde.
Vous pouvez commencer, j'écoute. En même temps
Par tout ce que la Flûte a de tons éclatans,

Pan

Pan fait de toutes parts retentir la montagne,
Et pour voir ce combat Midas qui l'accompagne,
D'un air rude qu'il jouë eſt tellement épris,
Que déja par avance il luy donne le prix.
Sans blâmer ny louër ſa ruſtique harmonie
Juſqu'au bout Tmole écoute, & lors qu'elle eſt finie,
Il regarde Apollon, qui contre ſon Rival,
Pour triompher de luy, n'attend que ce ſignal.
Ses yeux marquent la joye où ſon cœur s'abandonne.
De laurier ſur ſa teſte il porte une couronne.
Une robe de pourpre eſt ſon habillement;
Elle pend juſqu'à terre, & ce riche ornement
Se rapporte à ſa Lire, où brille ſur l'ivoire
Tout ce qui peut d'un Dieu faire éclater la gloire.
Les rubis, les ſaphirs y ſont par-tout ſemez.
A le voir ſeulement tous les yeux ſont charmez.
Nymphes,Faunes,Silvains,Bergers,chacun l'admire;
Et lors que ſous l'archet il fait ſonner ſa Lire,
Ce qu'il jouë eſt ſi doux, que touché juſqu'au cœur
Tmole ſans balancer le declare Vainqueur.
Tous à ce jugement s'empreſſent de ſouſcrire;
Midas ſeul le condamne, il abaiſſe la Lire,
Et relevant la Flûte, il oſe decider
Qu'à Pan ſur l'harmonie Apollon doit ceder.

Le Vainqueur indigné que de telles oreilles
A celles des Mortels plus long-temps ſoient pareilles,
Pour confondre Midas reſout de les changer.
L'une & l'autre auſſi-toſt commence à s'allonger.
Un poil griſon les couvre, il les branle, il les dreſſe,
Et ſelon qu'il luy plaiſt les hauſſe ou les abaiſſe.
Du reſte il demeure homme, & lors qu'en jugeant mal
Il offenſe Apollon pour plaire à ſon Rival,
Du ridicule avis que la raiſon condamne,
S'il ſe trouve puni par des oreilles d'aſne,
L'endroit ſeul qui produit un ſi faux jugement
De ſa ſtupidité reçoit le châtiment.





LES ROSEAUX
PARLANS.
FABLE III.

CETTE peine l'afflige, & comme il s'inquiete
D'une difformité qu'il veut tenir secrete,
Pour en fuir le reproche, il s'applique à chercher
Quelque riche ornement qui serve à la cacher.

La Tiare eſt des Rois l'ordinaire parure ;
Il en couvre ſa teſte, il la prend pour coifure ;
Mais à celer ſa honte en vain il a pourveu,
En coupant ſes cheveux ſon Barbier a tout veu,
Et d'un tel changement qui n'a point de ſemblable
Le ſecret à garder eſt un poids qui l'accable.
Il craint d'eſtre puni s'il l'oſe reveler ;
Cependant quoy qu'il craigne, il brule de parler.
Enfin las de ſouffrir à force de ſe taire,
Il s'écarte, il ſe rend dans un champ ſolitaire,
Y fait un trou dans terre, & murmurant tout bas,
Raconte ce qui vient d'arriver à Midas.
Il recouvre le trou, comme ſi ſa parole,
Enterrée en ce lieu, devoit eſtre frivole,
Et part fort ſoulagé d'avoir dit un ſecret
Que la crainte luy fait renfermer à regret.
Le Champ devient fertile, & ſa voix y fait naiſtre
Mille & mille Roſeaux qu'un peu de tẽps fait croître.
Dans leur juſte hauteur à peine ils ſont formez,
Qu'infidelles à qui les a comme ſemez,
Dés qu'en les agitant les Zephirs les maîtriſent,
Ce qu'a dit le Barbier, les Roſeaux le rediſent.
Par eux on apprend tout, & dés ce meſme inſtant
La peine de Midas fait un bruit éclatant.

APOLLON ET NEPTUNE

DEGUISEZ EN MAÇONS.

FABLE IV.



POLLON ayant pris cette rude vangeance
Se ſepare de Tmole, & dans les airs s'élance.
Il écarte la nuë, & du vol le plus prompt
Pour gagner la Phrygie il paſſe l'Helleſpont.

Là, du peuple pieux la ferveur échauffée
Adore avec respect Jupiter Panomphée.
Le Temple qu'à ce Dieu son zele a consacré
S'éleve à la hauteur d'un superbe degré.
De Sigée à sa droite on voit le promontoire,
Il a Rhete à sa gauche, & si l'on en veut croire
Ce qu'en ont toûjours dit les plus vieux Habitans,
Jamais les malheureux n'en sortent mécontens.
Apollon vers ce Temple à loisir se promene,
Et de là jettant l'œil sur une vaste Plaine,
Il voit Laomedon vigilant, empressé,
Pour finir un ouvrage à peine commencé.
Ce Prince fait bastir les murailles de Troye.
C'est à quoy chaque jour sans relasche il s'employe;
Mais comme ce travail est des plus importans,
Il veut grande dépense, & demande du temps:
Pour en venir à bout, Apollon & Neptune
Embrassent l'entreprise, & se la font commune.
Sous une forme humaine ils vont trouver le Roy,
Et prenant de Maçons la figure & l'employ,
Pour un prix qu'on arreste ils s'offrent à construire
Des murs tels que le temps ait peine à les détruire.
Ces murs en peu de jours par eux sont élevez,
Et lors qu'avec grand soin ils les ont achevez,

L'ingrat Laomedon oubliant sa promesse
Leur refuse le prix qu'il doit à leur adresse,
Et n'écoutant contr'eux que de bas sentimens,
Il joint à ce refus de parjures sermens.
Neptune s'en indigne, & de cette injustice
Cherchant à se vanger par quelque affreux supplice
Il fait rouler ses flots vers où Laomedon
Fait craindre sa puissance, & reverer son nom.
Par ce debordement il couvre, inonde, noye
Tout le pays voisin des rivages de Troye.
La moisson est perduë; on ne voit plus les champs
Qui souffrirent du soc les utiles tranchans.
Par-tout c'est une mer dont les eaux vangeresses
Du triste Laboureur entraînent les richesses.
Mais ce n'est pas assez qu'un châtiment si prompt.
On consulte l'Oracle, & l'Oracle répond
Que pour flechir les Dieux envain le Roy s'employe
Si d'un Monstre marin sa Fille n'est la proye.
L'innocente Hesione au pied d'un grand Rocher
Est conduite avec pompe, & s'y laisse attacher.
En ce funeste estat, interdite, tremblante,
Elle attend qu'à ses yeux le Monstre se presente.
Hercule prend pitié de son cruel malheur,
Il la plaint, & le Roy qui connoit sa valeur,

S'il l'arrache à la mort que le Ciel luy destine,
Luy promet des chevaux de semence divine.
Le Monstre cependant s'éleve sur les flots.
Il paroist, & sa veuë anime le Heros.
Il court sur luy, l'attaque; il le pousse, il le perce,
Et fait qu'en expirant dans l'onde il se renverse.
Chacun pour le Vainqueur jette alors de longs cris;
Mais quand de sa Victoire il demande le prix,
Pour la seconde fois Laomedon parjure
Du mépris au refus joint l'odieuse injure,
Et sur ce qu'il luy doit osant fermer les yeux;
Le trompe ingratement comme il a fait les Dieux.
La peine suit de prés. Hercule assiege Troye,
Il la prend, & la Ville aux soldats est en proye.
Le vaillant Telamon qui par-tout l'a suivi
Se voit recompensé de l'avoir bien servi.
Son cœur pour Hesione en la voyant s'enflame;
Il cede à ses desirs, la demande pour Femme,
Et sa foy qu'il reçoit luy tient lieu des lauriers,
Dont la couronne est deuë à ses travaux guerriers.
Il sort d'un sang illustre, & Pelée est son Frere,
Pelée à qui la gloire a toujours esté chere,
Et qui joint à l'honneur d'estre du sang des Dieux
Tout ce qui peut charmer un cœur ambitieux.

Si du grand Jupiter il a l'heur de deſcendre ;
Nerée eſt ſon Beaupere, & le connoiſt pour Gendre,
Et pour rendre un Mortel dans tous ſes vœux con-
tent,
Ce dernier avantage eſt aſſez éclatant.





THETIS
SOUS DIVERSES FORMES.
FABLE V.



N effet comme luy quelques-uns ſur la terre
Comptent pour leur Ayeul le Maître du Tonnerre,
Mais on n'y voit que luy qu'un Sort heureux & doux
D'une aimable Déeſſe ait ſceu rendre l'Epoux.

Voicy par où ſi haut ſa gloire fut portée.
Un jour Thetis eſtant avec le vieux Protée,
Il luy dit par cét art qui perce l'avenir,
Que ſi jamais l'Hymen à quelqu'un peut l'unir,
Un Fils dont les Deſtins doivent la rendre Mere,
Sera plus redoutable, & plus grand que ſon Pere.
Jupiter pour Thetis ſent la plus vive ardeur,
Mais l'Oracle l'étonne, il craint pour ſa grandeur.
Et ne pouvant ſouffrir qu'aucun autre poſſede
Un ſi ſublime rang qu'il faudra qu'il luy cede,
Il fuit ce qui le charme, & cherche à ne plus voir
L'Objet qui ſur ſon ame a pris tant de pouvoir.
Il fait plus; comme il craint dans une ardeur ſi forte
Que malgré ſa raiſon ſon amour ne l'emporte,
Il oblige Pelée à bruler pour Thetis,
Et rend à l'épouſer ſes vœux aſſujettis.
Deſcendu d'Eacus qui brula pour Egine,
Il eſt digne du prix qu'à ſa flame on deſtine,
Et merite d'entrer dans les droits glorieux
D'un Hymen dont l'éclat pourroit flater les Dieux.
Un détroit renommé ſe trouve en Theſſalie.
Il eſt fait en croiſſant, & ſa forme embellie
De ce qui peut le plus ſatisfaire les yeux,
Dans un lieu que l'on voit & large & ſpatieux,

Donneroit lieu d'y faire un port considerable,
Si la mer qui ne fait que mouiller là le sable,
Avoit la profondeur qu'on cherche dans ses eaux
Par-tout où l'on veut faire aborder les vaisseaux.
Tout le rivage est ferme; on y court, on y passe,
Sans que le pied jamais y laisse aucune trace.
Il est uni, solide, & qui veut se haster,
N'y sent rien en marchant qui puisse l'arrester.
Des Mirtes au dessus de ce charmant rivage,
Plantez à rangs confus, y forment un bocage.
Un antre est au milieu; l'on ne sçait quelle part
A dans un tel ouvrage ou la nature ou l'art.
On le voit toutefois si propre en sa structure
Qu'il semble qu'il doit plus à l'art qu'à la nature.
Là, par quelque Dauphin assise sur son dos
Thetis cent fois portée a pris un doux repos. (dre,
Un jour que dans cét antre elle dort sans rien crain-
Pressé par des desirs qu'il ne peut plus contraindre,
Pelée use de force, & veut se rendre heureux,
Malgré les fiers rebuts qu'ont essuyé ses feux.
Il eust vaincu sans doute, & par la violence
Son amour satisfait eust eu sa recompense,
Si contre son audace usant d'un prompt secours
A l'art de se changer Thetis n'eust eu recours.

Pour repousser l'affront, ce sont des armes seures.
Elle prend à son choix differentes figures.
D'abord elle se fait Oiseau pour s'échaper ;
Cette forme d'Oiseau ne sçauroit le tromper.
Sous ce déguisement il la tient, il la presse.
Thetis pour l'éblouïr redouble son adresse.
Elle est Arbre, & son corps sous l'écorce est caché.
Pelée embrasse l'arbre, & s'y tient attaché.
Enfin cherchant toûjours à finir l'avanture,
D'une affreuse Tigresse elle prend la figure.
De ce qu'il est Pelée à peine se souvient.
Il s'étonne, il s'effraye, & quitte ce qu'il tient.
Il croit, par un succez à ses vœux si contraire,
Que les Dieux de la mer luy marquent leur colere.
Afin de l'appaiser il immole un agneau,
En jette avec du vin les entrailles dans l'eau,
Demande que par eux l'amour luy soit propice,
Et l'odeur de l'encens finit le sacrifice.
Protée en ce moment s'éleve sur les flots,
Et sa tremblante voix fait entendre ces mots.
Fils d'Eacus, espere. Un heureux hymenée
Doit au sort de Thetis unir ta destinée.
Attens-la dans son antre, & quand tu la verras
Par le sommeil vaincuë en gouster les appas,

Pour trouver ton repos & la fin de tes peines,
Retiens-la, ſerre-la par de ſi fortes chaînes,
Qu'à s'en debaraſſer ſes efforts ſuperflus
Raſſeurent ton amour, & ne l'étonnent plus.
Quelque forme qu'alors ſon art luy faſſe prendre,
Ferme à la bien tenir, garde-toy de te rendre.
Ne la relâche point, tant que forcée enfin
De ne plus s'oppoſer aux decrets du Deſtin,
Pour remplir tes deſirs qu'elle doit ſatisfaire
La Déeſſe ait repris ſa figure ordinaire.
Dans l'onde en achevant il ſe laiſſe couler,
Et ceſſe de paroiſtre en ceſſant de parler.
Le Soleil commençant à finir ſa carriere
Répandoit ſur la terre une pâle lumiere,
Quand l'aimable Thetis abandonnant les flots
Dans l'antre vient chercher l'accouſtumé repos.
Si-toſt que du ſommeil la douce violence
A l'Amant qui l'attẽd la livre ſans défenſe,
Il ſuit en l'enchaînant ſes amoureux deſſeins,
Et la met hors d'eſtat d'échaper de ſes mains.
Elle change de forme, & par cet artifice
Croit d'un amour contraint éviter le ſupplice;
Mais étendant ſes bras d'un & d'autre coſté,
Elle ſent les liens & ſon corps arreſté.

Contrainte de se rendre elle gemit, soupire,
Et sur elle du Ciel reconnoissant l'empire,
Si tu peux te vanter d'estre victorieux,
Dit-elle, ce n'est pas sans le secours des Dieux.
Alors elle reprend tous ses traits de Déesse,
Et Pelée à ses pieds pour gagner sa tendresse
Luy marque tant d'amour, le fait si bien sentir,
Qu'enfin à son bonheur il la voit consentir.
L'Hymen comblant ses vœux rend sa flame tran-
quille,
Et c'est de cet Hymen que naist le grand Achille.





CHIONE
TUE'E PAR DIANE.
FABLE VI.



Amais aucun Mortel n'eut un destin si doux.
Pelée est heureux Pere ainsi qu'heureux Epoux,
Et sa felicité n'auroit point de semblable
Si du meurtre d'un Frere il n'estoit point coupable.

Phoque par luy tué l'expose à tous momens
A ce qu'a le remords de plus rudes tourmens.
La trop tendre Psamate, une des Nereïdes,
Que renferme la mer dans ses grotes humides,
Rencontrant Eacus, en eut le cœur touché,
Et Phoque fut le fruit de cet amour caché.
Pelée aprés avoir assassiné ce Frere
Est contraint de quitter la maison de son Pere.
Il marche vers Trachine, où juste & sage Roy,
Doux à tous ses Sujets, Ceyx donne la loy.
De Lucifer son Pere il est la vive image,
On en voit la splendeur briller sur son visage,
Mais alors un malheur qui l'accable & l'abat,
Quoy qu'elle brille encore, en affoiblit l'éclat.
Dedalion son Frere a changé de figure,
Et cette deplorable & funeste avanture,
Mettant sa Cour en deuil trouble tous ses plaisirs,
Et le reduit sans cesse à pousser des soupirs.
Déja Trachine s'offre aux regards de Pelée;
Il s'arreste, & trouvant une sombre vallée
Où pour se reposer sous un feuillage épais
Le bétail qui le suit pouvoit trouver le frais,
Il l'y laisse, & défait du bagage inutile,
Avec fort peu de monde il entre dans la Ville,

Beaucoup plus accablé de ſon cruel deſtin
Que du trop long travail d'un penible chemin.
Ce malheureux Banni dans le temps qu'il arrive,
Pour marque de la paix, tient un rameau d'Olive.
On le conduit au Roy qu'il inſtruit de ſon rang.
Il luy conte quelle eſt la ſource de ſon ſang,
Mais il cache ſon crime, & dans ce qu'il expoſe
De ſon banniſſement donnant une autre cauſe,
Il conjure Ceyx de ne s'offenſer pas
Si cherchant un aſyle il vient dans ſes Etats.
Ceyx en l'écoutant eſt touché de ſa peine,
Et lors qu'il eſt inſtruit du ſujet qui l'amene,
Nul Etranger, dit-il, n'arrive dans ma Cour
Qu'aſſeuré d'y trouver un paiſible ſejour.
Un favorable accueil ſuit toûjours ſa venuë,
Et l'hoſpitalité ne m'eſt pas inconnuë.
Si de tant d'opprimez je rens le ſort plus doux,
Que ne doit point attendre un Heros tel que vous,
Qui comptant Jupiter pour un de vos Anceſtres
Eſtes ſorti d'un ſang qui dõne aux Rois des Maiſtres?
Ne perdez point le temps à preſſer mon ſecours,
Je feray mon bonheur de celuy de vos jours,
Et ſi de vos ennuis, les biens que je poſſede,
Partagez avec vous, vous offrent le remede,

Je vous les abandonne ; & pleust au Ciel, helas!
Qu'un destin rigoureux ne me poursuivist pas!
Ma joye à les offrir se feroit mieux connoistre.
Ses larmes à ces mots commencent à paroistre;
Et Pelée étonné d'entendre ses soupirs,
Luy demande aussi-tost quels sont ses déplaisirs.
Regardez, répond-il, cét Oiseau dont la serre
Fait à tous les Oiseaux une si rude guerre.
A luy voir ce plumage attaché sur la peau,
Peut-estre croirez-vous qu'il fut toûjours Oiseau.
Le Ciel le fit naistre homme,& dans ce premier estre
L'esprit fier, violent qu'il fit par-tout paroistre,
Il le conserve encore, & tout Oiseau qu'il est,
La rapine pour vivre est tout ce qui luy plaist.
Hardi, vif, emporté, turbulent, plein d'audace,
Du carnage en ses yeux il portoit la menace.
Vous aurez entendu nommer Dédalion,
C'est de luy que je parle, & ce fut là son nom.
Il naquit comme moy d'un sang que l'on revere.
L'honneur en estoit grand, puisqu'il avoit pour Pere
Celuy qui dans le Ciel se couchant le dernier,
Pour appeller l'Aurore, y paroist le premier.
De deux Freres voyez l'extréme difference.
La douceur me plaisoit, à luy la violence.

Voir des ſanglants combats faiſoit tous ſes ſouhaits,
Et moy, j'aimay toûjours le repos & la paix.
L'intrepide fierté qui dans tant de Provinces
Luy fit porter la guerre, en détrôner les Princes,
Agit encore en luy, lors que de tous coſtez
Il fond ſur les Pigeons qu'il rencontre écartez.
Chione fut ſa Fille, elle eſtoit jeune & belle.
Les Graces à l'envy s'intereſſoient pour elle,
Et l'Amour dans ſes yeux lançant ſes plus doux traits
Faiſoit à mille Amans adorer ſes attraits.

Un jour en la voyant Apollon & Mercure
Se ſentirent atteints de la meſme bleſſure;
Sa beauté produiſant meſme ſurpriſe en eux,
Pour elle en meſme temps ils brulerent tous deux.
Apollon ſe contraint, & pour ſe ſatisfaire
Il attend que le jour ne luy ſoit point contraire.
Mercure, impatient toûjours dans ſes plaiſirs,
Sur ſon ardent tranſport ne croit que ſes deſirs.
Il ſe livre ſur l'heure à ſa flame empreſſée,
S'avance vers Chione avec ſon Caducée,
L'en touche, & voit l'effet qu'il s'en eſtoit promis,
Chione s'endormant, tout luy devient permis.
Apollon qui ſans ceſſe en ſon cœur la rappelle,
Dés que la nuit paroiſt, court en Vieille auprés d'elle,

Et marquant ce qu'il eſt, luy fait voir tant d'ardeur
Qu'il vainc ſa reſiſtance, & ſurprend ſa pudeur.
Le temps coule, & deux Fils par elle mis au monde
Font eſtimer par-tout ſa gloire ſans ſeconde.
De l'amour de Mercure Autolique eſt le fruit.
Il triomphe, il excelle en l'art dont on l'inſtruit,
Et faiſant du larcin ſon plaiſir ordinaire
En tours adroits de main il égale ſon Pere.
Il trompe, il éblouït, & tel eſt ſon pouvoir
Qu'il fait quand il luy plaiſt que le blanc paroiſt noir.
Le Fils qui d'Apollon a la gloire de naiſtre,
Par ſes rares talens ſe fait bientoſt connoiſtre.
Son nom eſt Philammon, & par leurs doux accens
Sa guitarre & ſa voix ſçavent charmer les ſens.
Mais que ſert que Chione à des Dieux ait ſçû plaire?
De deux Fils renommez que luy ſert d'eſtre Mere,
De deſcendre d'un Sang illuſtre & glorieux,
Et d'avoir pour Ayeul le Souverain des Dieux?
Des honneurs bien ſouvent l'éclat ne fait que nuire;
Leur faux brillant entraîne, on s'en laiſſe ſeduire.
Chione en fait l'épreuve; un temeraire orgueil
Aveugle ſa raiſon, & creuſe ſon cercueil.
Le bonheur qui la ſuit enflant trop ſon courage,
Elle veut ſur Diane emporter l'avantage,

Abaisse la Déesse, & pleine de fierté
A ses divins attraits préfere sa beauté.
Le juste chastiment qui punit cette offense
Luy fait sentir des Dieux la severe puissance.
Diane lasse enfin de se voir outrager,
D'un si honteux mépris resout de se vanger.
L'arc en main, elle tire une fleche contre elle,
La fleche va percer sa langue criminelle,
Chione est sans parole; elle veut pour ses jours
Dans ce pressant peril demander du secours;
Mais en vain le besoin à le vouloir l'engage,
Le sang coupant sa voix luy bouche le passage,
Il l'étouffe, & l'effort qu'elle fait pour parler
Haste l'instant fatal qu'elle croit reculer.





DE'DALION

CHANGE' EN EPERVIER.

FABLE VII.


UEL ſpectacle pour moy! Chione m'eſtoit chere,
Et j'eus en la perdant les ſentimens d'un Pere.
Il falut toutefois dans un ſi grand malheur
Devant Dédalion contraindre ma douleur.

J'employay tous mes soins à soulager sa peine,
Mais pour le consoler mon adresse fut vaine,
Il ne m'écouta point trop pressé de sanglots;
Tel un Rocher est sourd au murmure des flots.
Ayant perdu sa Fille, il ne trouve des charmes
Qu'à pousser des soupirs, qu'à répandre des larmes;
Mais jusqu'où ne vont point ses douloureux transports?
Quand le bucher s'allume, & qu'on brule son corps;
Trois fois à s'y jetter on le voit qui s'appreste,
Il s'élance trois fois, & trois fois on l'arreste.
Il s'échape, & fuyant par le creux des valons
Plus viste qu'un Taureau que piquent des frelons,
Il s'oüvre des chemins où d'épaisses brossailles,
Pour n'en laisser aucun, tiennent lieu de murailles.
Je croy luy voir dés-lors dans sa rapidité
Passer tout ce que l'homme a de legereté.
Ses forces à courir ne sont point naturelles,
Il court moins qu'il ne vole, & semble avoir des aîles.
Ainsi s'abandonnant à tout son desespoir,
Sans que de l'arrester personne ait le pouvoir,
Il gagne en un moment le sommet du Parnasse,
Et soudain, ne pouvant survivre à sa disgrace,

Ce Pere malheureux qui cherche le trépas ;
D'un endroit escarpé se précipite en bas.
Apollon est touché de ce qu'il execute ;
Il vient à son secours, le soûtient dans sa cheute ;
Et le rendant Oiseau, fait que pour luy les airs
Par ses aîles fendus ont des chemins ouverts.
Il vole, & c'est ainsi que malgré son envie
Un ordre souverain luy conserve la vie.
Il traine en cet estat ses jours infortunez.
En formes d'hameçon ses ongles sont tournez.
Un bec crochu paroist où l'on a veu sa bouche,
Il est toûjours ardent, impetueux, farouche.
On n'a de ce qu'il fut changé que le dehors,
Et la force est en luy plus grande que le corps.
Dans le sort d'Epervier où son malheur l'abaisse,
Du seul desir de nuire il s'occupe sans cesse,
Sur les autres Oiseaux il porte un bec perçant,
Et voudroit leur causer la douleur qu'il ressent.



LOUP MARIN

CHANGE' EN ROCHER.

FABLE VIII.



ANDIS que Ceyx parle, & qu'un recit ſincere
Du ſurprenant miracle arrivé pour ſon Frere,
Des Dieux qui l'ont ſauvé d'un fatal deſeſpoir
Fait admirer enſemble & craindre le pouvoir,

Anetor qu'on avoit laiſſé dans la vallée
Pour garder les Troupeaux amenez par Pelée,
Accourt tout hors d'haleine, & plein d'étonnement;
Ah, Seigneur, luy dit-il, quelle perte, & comment
Pourray-je vous apprendre?...Il s'arreſte,& la crainte
Qui le rend interdit, ſur ſon viſage eſt peinte.
Ceyx de ſon effroy ne ſçachant que penſer
Se trouble ſans ſçavoir ce qu'il vient annoncer.
Pelée impatient; Vous n'avez rien à taire,
Parlez, dit-il; en quoy le Ciel m'eſt-il contraire?
Quoy qu'il ſoit arrivé j'en veux eſtre éclairci.
Anetor ſe remet, & continuë ainſi.

Au temps que le Soleil ne forme aucun ombrage
M'avançant vers la mer, j'ay trouvé le rivage.
De vos Bœufs la pluſpart ſur les genoux couchez
Voyoient venir les flots ſans en eſtre touchez.
Les autres s'y lavoient; le reſte ſans pâture,
Ruminant ſur le ſable erroit à l'avanture.
Au deſſus de l'endroit où je les ay menez,
D'une ſombre foreſt les ſentiers détournez
Environnent un Temple où regne le Silence.
On n'y voit ny l'éclat ny la magnificence
Que du marbre & de l'or fait briller la ſplendeur,
Il n'eſt fait que de bois, & j'ay ſceu d'un Peſcheur

Qu'aux Nymphes de la mer de mesme qu'à Nerée
Par un culte ancien la place est consacrée.
Tout proche est un grand lieu que des saules épars
Se joignant par le haut ceignent de toutes parts.
La mer qui de ce lieu se rend souvent maistresse
En a fait un marais par les eaux qu'elle y laisse,
Et comme elle s'y vient à toute heure épancher,
Un reflus si frequent l'empêche de secher.
C'est de là tout-à-coup que quittant l'eau bourbeuse
S'éleve un Loup marin d'une grandeur affreuse.
Tels sont ses hurlemens qu'à leur tonnant éclat
Le cœur le plus hardi se resserre & s'abat.
Ses yeux jettent un feu terrible, redoutable,
Qui dans tous ses regards le rend épouvantable,
Et pour surcroist d'horreur, sa gueule fait couler
De l'écume où l'on voit un noir sang se mesler.
A ce terrible aspect vos Troupeaux se rassemblent,
Et leurs mugissemens font cõnoistre qu'ils tremblent.
Il s'élance sur eux, & déchirant par-tout,
De tous les Bœufs qu'il voit cherche à venir à bout.
Dés qu'il a fait à l'un les premieres blessures,
Sur l'autre au mesme instant il tourne ses morsures.
Il les pousse, renverse, & ce qu'ils font d'effort
Ne peut, s'il les atteint, les soustraire à la mort;

Mais ce n'eſt point la faim qui l'anime au carnage.
En faiſant ce degaſt, il ne ſuit que ſa rage,
Et quand il fait couler le ſang de toutes parts,
Il en veut ſeulement repaiſtre ſes regards.
Comme ce ſang par-tout ſur le rivage abonde,
De la mer qu'il va joindre il teint la premiere onde,
Et par de longs ruiſſeaux tombant dans le marais
Imprime ſa couleur ſur ſon limon épais.
Pour repouſſer le Monſtre on ſe met en défenſe,
Mais ſous luy les plus forts tombent ſans reſiſtance,
Il les abat, les foule, & pluſieurs par leur mort
Ont ſur l'heure expié ce temeraire effort.
Le mal ne ſouffre point, Seigneur, qu'on delibere,
Tout ſecours ſera vain pour peu qu'on le differe.
Tandis qu'il reſte encor quelque choſe à ſauver,
Par une prompte attaque il faut le conſerver.
Faites que l'on s'aſſemble, & prenons tous les armes.
Ce ſurprenant rapport qui met tout en alarmes
Frape en ſecret Pelée, & le fait ſouvenir
D'un crime que l'exil ne peut aſſez punir.
Dans ce Monſtre envoyé dont la fureur éclate,
Dans ſes Bœufs égorgez il reconnoit Pſamate,
Il a tué ſon Fils, & c'eſt pour le vanger
Qu'elle fait tout perir ſur ce bord étranger.

Le Roy ſurpris du Monſtre, ayant appris ſa rage,
Choiſit pour l'attaquer des hommes de courage,
Et luy-meſme à leur teſte il vouloit partager
D'un ſi hardi combat la gloire & le danger,
Quand l'aimable Alcione, à qui l'hymen fait prendre
Dans le ſort de Ceyx l'intereſt le plus tendre,
Accourt toute en deſordre, & coifée à demi,
Sur le bruit d'un projet dont ſon cœur a fremi,
Elle embraſſe le Roy, le conjure avec larmes,
Si pour la mort du Monſtre il fait prendre les armes,
De ne ſe point meſler luy-meſme d'un ſecours
Dont le peril l'oblige à trembler pour ſes jours.
Les vouloir hazarder, c'eſt expoſer deux vies
Qui par le meſme coup doivent eſtre ravies,
Puiſque le pur amour qui remplit tous leurs vœux,
L'un pour l'autre à l'envy les fait vivre tous deux.
Ses pleurs touchent Pelée, il entre dans ſa crainte,
Et voyant à quel point ſon ame en eſt atteinte,
Grande Reine, ceſſez de vous inquieter,
Luy dit-il, pour le Roy rien n'eſt à redouter.
Quoy qu'à me ſecourir luy-meſme il ſe prépare,
Je n'abuſeray point d'une faveur ſi rare.
Lors que par ſes bontez il paſſe mes ſouhaits,
Les offres qu'il me fait me tiennent lieu d'effets.

Par de l'encens offert, par de prompts ſacrifices
Rendons nous de la mer les Déitez propices,
Contre le Monſtre en vain nous armerions nos bras,
Il faut des vœux ſoûmis, & non pas des combats.
A cent pas du marais une tour élevée
Par les flots en couroux dans l'orage lavée,
Sert de Phare aux vaiſſeaux, qui la voyant de loin
Eſperent du ſecours lors qu'ils en ont beſoin.
Toute la Cour y monte, & gemit du carnage
Que l'effroyable Monſtre a fait ſur le rivage.
Sa fureur continuë, & ſon poil heriſſé
N'a plus que la couleur du ſang qu'il a verſé.
De Pelée auſſi-toſt le repentir éclate,
Se tournant vers la mer il invoque Pſamate;
Et d'un air ſuppliant tâche d'en obtenir
Que par un prompt ſecours ſes maux puiſſent finir.
C'eſt en vain qu'il la prie, elle eſt inexorable,
Et ſa haine ſeroit demeurée implacable,
Si Thetis qui prend part au ſort de ſon Epoux
N'euſt de la Nereïde appaiſé le couroux;
Le Monſtre que le ſang anime davantage
N'en peut répandre aſſez pour aſſouvir ſa rage.
Au col d'une Geniſſe il eſtoit attaché,
Quand d'une forte main ſecretement touché,

Il cede tout-à-coup au froid qui le resserre.
Il est sans mouvement, tout son corps devient Pierre,
Mais sans quitter sa forme ; & perdant seulement
La couleur qu'il avoit avant ce changement,
Il prend celle du marbre, & par là fait connoistre,
Quoy qu'il paroisse Loup, qu'il a cessé de l'estre,
Et que dans cet estat, s'il fait toûjours horreur,
Du moins on ne doit plus redouter sa fureur.
Cependant les Destins par une loy secrete
De Pelée en ces lieux empêchent la retraite.
Contraint d'aller ailleurs porter ses pas errans,
Il voit en vagabond cent climats differens,
Tant que la Thessalie aprés sa longue fuite
Termine les malheurs où sa vie est reduite.
Là, par le sage Acaste il est purifié
Du meurtre qu'a puni le Loup petrifié.





CEYX ET ALCIONE

CHANGEZ EN ALCIONS.

FABLE IX.



Eyx épouvanté par ce dernier prodige,
Quand d'un Frere en Oiseau le changement l'afflige,
Pour calmer ſes frayeurs & trouver du repos
Veut conſulter le Dieu qu'on revere à Claros.

Delphes moins éloigné luy plairoit davantage,
Mais il sçait qu'un Impie en ferme le passage.
Avec les Phlegiens dont il est protegé
Le profane Phorbas tient ce Temple assiegé.
Tout prest de s'exposer au chagrin de l'absence
A sa chere Alcione il en fait confidence.
Elle paslit, se trouble, & montre par ses pleurs
Combien par son départ elle craint de malheurs.
Pleine de la plus forte & sincere tendresse
Elle veut exprimer la douleur qui la presse.
Trois fois elle commence, & les sanglots trois fois
Luy coupent la parole, & repoussent sa voix.
Enfin faisant effort pour rompre le silence,
Qu'ay-je fait, luy dit-elle, & par quelle imprudence
Ay-je pû meriter qu'avec tant de rigueur
Vous changiez tout-à coup & d'esprit & de cœur ?
Qu'est devenu ce soin si charmant pour ma flame
De maintenir toûjours le calme dans mon ame ?
Quoy, cruel, vous pourrez, vous confiant aux flots,
Loin de vostre Alcione avoir quelque repos ?
Quand aux plus durs ennuis vostre départ m'expose,
Un long voyage à faire est pour vous peu de chose ?
Vous osez l'entreprendre, & je vous plairay mieux
Si je suis quelque temps sans paroistre à vos yeux ?

Encor, puiſqu'à partir Apollon vous engage,
Si vous faiſiez par terre un ſi triſte voyage,
Quelque vive douleur qui me puſt accabler,
Du moins je ſouffrirois ſans avoir à trembler,
Et les cruels ſoucis dont je me ſens atteinte
Ne ſeroient point meſlez d'une mortelle crainte;
Mais il faut l'avouër; je ne puis ſans effroy
Songer que la mer va vous ſeparer de moy.
De ſes flots bondiſſans l'épouvantable image
Me preſente auſſi-toſt les horreurs du naufrage.
Sur ſes bords depuis peu le hazard m'a fait voir
Ce qui pour m'effrayer n'a que trop de pouvoir.
D'un Vaiſſeau fracaſſé les pitoyables reſtes
M'ont eſté des objets lugubres & funeſtes,
Trop ordinaire effet de la fureur des eaux.
Combien meſme, combien ay-je veu de tombeaux,
Qui par un ſoin pieux dreſſez ſur le rivage
Pour ceux que ſur la mer a fait perir l'orage,
Font lire ſeulement les noms des Malheureux
Dont les corps ſont reſtez dans ſes goufres affreux.
Tout cela me fait peur. Et qu'un eſpoir frivole
Sur ce que mon hymen vous rend Gendre d'Eole,
Si la mer en fureur met en peril vos jours,
Ne vous en faſſe point attendre de ſecours.

Quoy qu'il commande aux Vents, les pouſſe, les arreſte,
Et produiſe à ſon gré le calme ou la tempeſte,
Quand pour regner ſur l'onde une fois déchaînez
A leur emportement ils ſont abandonnez,
Tout leur eſtant permis, contre leur violence
Dans tout ce vaſte Empire il n'eſt point de défenſe,
Et comme ſi laſſez de ſoûlever les flots
Ils vouloient du Ciel meſme attaquer le repos,
D'un ſoufle impetueux leurs forces ſoûtenuës
Avec rapidité les portant vers les nuës,
Ils en vont arracher par mille chocs divers
Ces foudres menaçans qui grondent dans les airs.
Helas! de tout oſer plus je les vois capables,
Plus leurs cruels efforts vont m'eſtre redoutables,
Car enfin je connois juſqu'où va leur pouvoir.
Au Palais de mon Pere on me les a fait voir,
Et cent fois, quand j'eſtois encor dans mon bas âge,
On m'eſt venu conter les effets de leur rage.
De grace, demeurez. Que ſi pour mon malheur
Vous n'eſtes point touché de ma vive douleur,
Si rien ne peut changer un deſſein dont je tremble,
S'il faut que vous partiez, du moins partons enſemble,

Et tous deux ſur la mer à ces Mutins livrez
Eſſuyons leur couroux ſans eſtre ſeparez ;
Alors je ne craindray que ce qu'il faudra craindre.
Des malheurs effectifs me rendront ſeuls à plaindre,
Et quelque affreux peril qu'il vous faille courir,
Vous ne ſouffrirez rien que je n'aye à ſouffrir.
Elle parle, & Ceyx qu'une forte tendreſſe
Engage à partager le chagrin qui la preſſe,
Dans ce triſte départ que l'un & l'autre craint,
Luy fait voir les ennuis dont ſon cœur eſt atteint.
Mais elle tâche en vain de flechir ſon courage,
Il ne peut conſentir à rompre ſon voyage,
Ny ſouffrir, s'il luy faut courir quelque danger,
Qu'Alcione avec luy vienne le partager.
Pour raſſeurer ſon cœur dans ſa frayeur mortelle,
Il luy dit qu'Apollon à ſon Temple l'appelle,
Et qu'un Dieu, dont la voix le force de partir,
Des perils les plus grands ſçaura le garantir.
Cependant il a beau flater ſon eſperance.
Elle ne trouve point d'excuſe à ſon abſence ;
C'eſt reſoudre ſa mort que vouloir s'éloigner.
Enfin ſur ſa douleur ne pouvant rien gagner,
Pour adoucir au moins les ennuis, dont la crainte
D'un long éloignement fait voir ſon ame atteinte,

Separez l'un de l'autre, il faut nous preparer
A passer, luy dit-il, ce temps à soupirer.
Comme chacun de nous ne vit qu'en ce qu'il aime,
Les jours nous paroistront d'une longueur extré-
me;
Mais si nous n'avons point les Destins contre nous,
Je jure par les noms & d'Epouse & d'Epoux,
Par tout ce que jamais l'amour eut de sincere,
Et j'en atteste icy la clarté de mon Pere,
Qu'avant qu'au Ciel deux fois la Lune ait fait son
tour,
Alcione en ces lieux me verra de retour.
Ce qu'il dit la console, & sur cette promesse,
Contrainte de ceder, elle vainc sa foiblesse,
Donne ordre à son départ, & consent que Claros
Par l'Oracle qu'il cherche asseure son repos.
On équippe un vaisseau pour ce triste voyage.
Alcione à le voir se trouble, perd courage:
L'horreur que dans son ame elle sent s'élever
Luy presage en secret ce qui doit arriver.
Cette horreur rappellant ses premieres alarmes,
La reduit aux soupirs, luy fait verser des larmes.
Elle embrasse Ceyx pour la derniere fois,
Et luy disant adieu d'une tremblante voix,

Dans ce fatal inſtant ſa douleur eſt ſi forte
Qu'on la voit à ſes pieds tomber à demi-morte.
Il la quitte, s'embarque, & tout preſt de partir,
Il balance, & ne ſçait s'il y doit conſentir.
 Tandis que par ſes ſoins & les ordres qu'il donne,
Il cherche à reculer un départ qui l'étonne,
On met la voile au vent, & l'art des Matelots
D'un mouvement egal s'exerce ſur les flots.
Les rames fendent l'onde, & ce moment funeſte
Pour conſoler la Reine eſt le ſeul qui luy reſte.
Vers luy languiſſamment elle tourne les yeux,
Les ſignes qu'ils ſe font ſont leurs derniers adieux.
Ceyx eſt ſur la pouppe, & ſa main avancée
A ſa chere Alcione exprime ſa penſée.
Elle luy tend la ſienne, & quand l'éloignement
Derobe à ſon amour ce vain ſoulagement,
Ne pouvant plus le voir, du moins toute éperduë
Sur le Vaiſſeau qui fuit elle arreſte ſa veuë.
Les voiles que le vent ſur le maſt fait flotter,
Sont un objet touchant qu'elle ne peut quitter.
Enfin lors qu'à ſes yeux la trop longue diſtance
De ce qui les attache oſte la connoiſſance,
Elle rentre au Palais, & ſe mettant au lit
Tâche de relever ſon courage interdit,

Mais ce Palais pour elle autrefois plein de charmes,
Par tout ce qu'elle voit renouvelle ses larmes.
Son cher Ceyx y manque, & ses regards confus
Le trouvent un desert quand il n'y paroist plus.
Cependant le Vaisseau qui porte ce qu'elle aime
Gagne la pleine mer d'une vîtesse extréme,
Et le vent favorable aux vœux des Matelots
Leur rendant tout heureux les pousse vers Claros.
A peine pour gagner une terre si chere
La moitié du chemin leur reste encore à faire,
Quand sur la mer qui s'enfle un changement soudain
Donne de la tempeste un présage certain.
On voit blanchir ses eaux; les vagues qui bondissent
D'un siflement aigu de tout loin retentissent:
Et le rapide Eurus qui soufle avec fureur,
Aux cœurs les plus hardis donne de la terreur.
Pendant qu'il fait agir toute sa violence,
Tout le monde en suspens garde un morne silence.
Le Pilote qui voit que l'orage ira loin,
A combattre sa force applique tout son soin,
Et pour n'attendre pas que le peril le presse,
Aux voiles promptement, dit-il, qu'on les abbaisse,
Qu'on abatte le mast. Il a beau commander.
La mer fait un tel bruit à force de gronder,

Que quand de sa colere il cherche à se défendre,
Quoy qu'il puisse ordonner, on ne le peut entendre.
Chacun agit pourtant, & de son mouvement
Pour prester du secours ne perd pas un moment.
Les rames par les uns sont d'abord retirées,
Les voiles par ceux-cy se trouvent resserrées.
Les autres s'opposant aux attaques de l'eau,
Pour s'en mieux garantir sont aux flancs du Vaisseau;
Le soin de la vuider tient leur ame agitée,
Et par eux dans la mer la mer est rejettée.
Mais tandis qu'en desordre on tâche d'apporter
Quelque remede au mal que l'on voit s'augmenter,
De moment en moment la tempeste plus forte
Redouble dans les cœurs la frayeur qu'elle y porte.
Les vents se font la guerre en obstinez rivaux,
Et par-tout de la mer bouleversent les eaux.
Le Pilote s'effraye, & confesse luy-mesme
Qu'il ne sçait que resoudre en ce peril extrême,
Plus d'ordres à donner, il met tout au hazard,
Et le mal est si grand qu'il surmonte son art.
Les cordages, les masts, le bruit de l'équipage,
Les cris des malheureux qui craignent le naufrage,
Le choc bruyant des flots l'un sur l'autre portez,
Les tonnerres dans l'air grondans de tous costez:

Tout cela fait ensemble un fracas si terrible,
Que pour n'en pas trembler il faut estre insensible.
La mer en s'élevant par des bonds furieux,
Semble atteindre la nuë, & menacer les Cieux.
Elle s'enfonce en suite, & remuant son sable
En prend une couleur à sa couleur semblable.
On la voit tout-à-coup faire des bonds nouveaux,
Et l'eau du Styx n'est pas si noire que ses eaux.
Sous le vent qui l'abat quelquefois aplanie
Elle paroist aux yeux une campagne unie,
Son écume blanchit, & cause moins d'horreur
Mais si pour un moment elle a moins de fureur,
Ce n'est que pour reprendre avec plus d'avantage
Les fiers emportemens de sa premiere rage.
Le vaisseau de Ceyx dans tous ces changemens,
Gouverné par les flots, en suit les mouvemens.
Une montagne d'eau l'élevant sur sa cime,
Tantost il voit d'enhaut le plus profond abîme,
Et tantost enfoncé dans cét abîme ouvert
Touchāt presque aux Enfers il semble qu'il s'y perd.
Souvent d'un rude flot la force redoutable
Porte contre ses flancs un choc épouvantable.
Le coup qu'il en reçoit fait un bruit éclatant,
Et ce bruit est semblable à celuy qu'on entend,

Quand contre quelque Fort des machines de guerre
Pour ouvrir ſes remparts font agir leur tonnerre.
De meſme qu'un Lion qui menace des yeux,
S'il voit qu'on luy reſiſte, en eſt plus furieux,
Et qu'il court ſe jetter, pour vanger cet outrage,
Sur le fer ennemi qui s'oppoſe à ſa rage;
Ainſi l'eau qui combat d'abord avec le vent,
Aprés avoir roulé, tout-à-coup s'élevant,
D'un flot précipité ſur le Vaiſſeau s'élance,
Et ſurpaſſe en hauteur ſa plus haute défenſe.
Déja de tous coſtez le voyant s'entr'ouvrir,
Chacun, puiſqu'il le faut, ſe prepare à perir.
Les paſſages qu'il donne à l'eau qui ſe preſente
N'arreſtent point la mort en la rendant plus lente,
Elle approche, & ſe fait d'autant plus redouter,
Que venant pas à pas on ne peut l'éviter.
A voir tomber les eaux, qui long-temps retenuës,
Par torrens tout-à-coup ſortent du ſein des nuës,
On diroit que le Ciel dans la mer deſcendu
Se mêlant avec elle y reſte confondu,
Et que la mer qu'éleve une orgueilleuſe audace
En montant vers le Ciel veut occuper ſa place.
De ce deluge d'eaux la bruyante fureur
Quand le jour a ceſſé fait encor plus d'horreur.

Elles courent par-tout, & chaque voile essuye
Et celles de la mer, & celles de la pluye.
La noirceur de l'orage ajoûtée à la nuit
Fait qu'alors dans le Ciel aucun astre ne luit.
L'obscurité répand mille images funebres,
Et si quelque clarté dissipe les tenebres
Elle vient des éclairs, & des foudres affreux
Qui tombant sur la mer l'embrasent de leurs feux
Aux costez du Vaisseau les vagues qui bouillonnent
Pour le faire perir s'assemblent, l'environnent.
Par-tout où le secours commence à luy manquer,
Elles ne perdent point de temps à l'attaquer;
Et comme fort souvent dans l'assaut d'une Ville,
Un Soldat courageux se distingue entre mille,
Et sautant le premier sur les murs qu'on défend,
Avant qu'aucun le suive, y paroist triomphant,
Ainsi lors que les flots qui battent le Navire
Ont sur luy fort long-temps exercé leur empire,
Le flot dont on ne peut trop craindre le couroux,
Ce flot le plus terrible & le plus fier de tous,
Roule, bondit, s'avance, & le vent qui le pousse
Le rend si violent dans sa rude secousse,
Qu'il n'a point de repos, qu'entré dans le Vaisseau,
Vainqueur de tout obstacle il ne l'ait comblé d'eau.

Tandis que le dedans en ſouffre le ravage,
D'autres flots tout-autour y cherchent un paſſage.
Tous tremblent, & l'horreur qui ſuit leur deſeſpoir,
Quoy qu'on puiſſe penſer, ne ſe peut concevoir.
Ainſi l'effroy par-tout regne dans une Place
Qu'aſſiege un Ennemi qui ne fait point de grace,
Et qui venant contre elle aux plus preſſans efforts,
Tient ſes murs au dedans, & les mine au dehors.
Dans la frayeur que cauſe un évident naufrage
L'art manque aux Matelots ainſi que le courage.
Chaçun attend l'inſtant qui doit finir ſon ſort,
Et chaque flot qui vient ſemble annoncer la mort.
L'un demeure ſtupide en ces rudes alarmes,
Celuy-cy cherche en vain à retenir ſes larmes.
Cet autre, ſur le point d'eſtre englouti dans l'eau,
Regrette en ſoûpirant les honneurs du tombeau,
Et porte envie à ceux pour qui la ſepulture
Eſt un droit qu'un deſtin moins cruel leur aſſeure.
L'autre adorant les Dieux, forme des vœux tout bas,
Et jettant ſes regards au Ciel qu'il ne voit pas,
Pour avoir ſon ſecours dans un ſort ſi contraire,
Tâche, mais vainement, de flechir ſa colere.
Celuy-là s'attendrit par l'image des traits
D'un Frere ou d'un Parent qu'il ne verra jamais.

Un autre au desespoir se sent arracher l'ame
En se representant ses Enfans & sa Femme.
Enfin chacun s'afflige, & se laisse toucher
Au triste souvenir de ce qui luy fut cher.
Ainsi quand du Vaisseau tout annonce la perte,
Au malheureux Ceyx Alcione est offerte.
Elle seule l'occupe, & son nom prononcé
Soulage la douleur dont son cœur est pressé.
Quoy qu'elle soit pourtant la seule qu'il regrette,
Il sent de son absence une douceur secrete,
Et trouve son malheur supportable en ce point,
Que le peril qu'il court ne la regarde point.
Il voudroit, si sa mort par le Ciel est concluë,
Du costé de Trachine au moins tourner la veuë,
Et donner à ce lieu qui fait tous ses desirs,
Et ses derniers regards, & ses derniers soupirs,
Mais les brouillards épais, qui comme autant de voiles
Envelopent le Ciel & cachent les étoiles,
Joints à l'obscurité de cette double nuit
Que sur toute la mer la tempeste produit,
A ses yeux obscurcis ne laissant rien paroistre,
L'empeschent de sçavoir où Trachine peut estre.
Un affreux tourbillon qui sur le mast vient cheoir
Fait perdre en le rompant toute sorte d'espoir.

Le gouvernail se brise, & l'eau victorieuse
Par ce dernier succés devient plus orgueilleuse.
Sur le haut d'une vague elle met le Vaisseau,
Et de là contre luy s'animant de nouveau,
Elle assouvit enfin sa rage impitoyable
En le précipitant dans un goufre effroyable.
Sa cheute dont le coup le brise tout-à-fait,
Dans son triste fracas produit le mesme effet,
Que si par une étrange & bizarre avanture
Quelque bras soûterrain, pour braver la Nature,
Déracinant le mont ou de Pinde ou d'Athos,
Du lieu qu'il occupa le poussoit dans les flots.
Le Vaisseau, par son poids & le choc qu'il se donne,
Aux fureurs de la mer tout entier s'abandonne.
Il s'abîme, & s'ouvrant alors de tous costez,
Fait perir avec luy tous ceux qu'il a portez.
Du corps de ce Vaisseau des planches se separent,
Elles flottent sur l'onde, & ceux qui s'en emparent
Ne tirent pour tout fruit de cét heureux hazard,
Que la vaine douceur d'estre engloutis plus tard.
L'infortuné Ceyx luy-mesme en saisit une,
Et de la mesme main qu'avant son infortune
Il sceut tenir un Sceptre & regler des Etats,
Il tient ce qui recule un moment son trepas.

A Lucifer son Pere, à son Beaupere Eole
Il porte en cet estat une plainte frivole,
Mais plus qu'eux dont en vain il presse le secours,
Alcione l'occupe, il y pense toûjours,
Comme ce cher Objet sensiblement le touche,
Chaque fois qu'en nageant il peut ouvrir la bouche,
Il appelle Alcione, & croit qu'un nom si doux
Des flots impetueux calmera le couroux.
Il se lasse, & voyant que sa force affoiblie
Avance le moment qui doit finir sa vie,
Toûjours plein d'Alcione, & toûjours attaché
A ce qui de son cœur nè peut estre arraché,
Il souhaite qu'au moins son corps poussé par l'onde
Sur les bords de Trachine attire tout le monde,
Qu'Alcione l'y voye, & qu'au sortir de l'eau
Par de si cheres mains il soit mis au tombeau.
Il formoit ces souhaits, lors qu'un flot redoutable
Vient fondre sur sa teste, & se rompant l'accable.
L'eau suffoque Ceyx, il expire, & sa mort
Remplit les dures loix de son funeste sort.
Quel triste accablement Lucifer fait paroistre!
A peine en cet état le pourroit-on connoistre.
Le reste de la nuit, sombre, obscur, tenebreux,
Il s'afflige, il se plaint d'un coup si rigoureux,
Et

Et comme du Destin le decret immuable
Dans le Ciel malgré luy le rend & fixe & stable,
Ne pouvant en sortir pour pleurer son malheur,
Caché sous un nuage il ronge sa douleur.
Cependant Alcione en son impatience
Compte tous les momens d'une si rude absence.
Le temps qui de Ceyx luy promet le retour,
Déja presque à ses vœux en fait toucher le jour.
Elle s'en applaudit, & tout son soin s'applique
A faire travailler à l'habit magnifique
Dont en cet heureux jour ardemment desiré
Elle veut qu'au Palais il se montre paré.
Pour paroistre à ses yeux plus brillante & plus belle,
Elle en fait aussi faire un somptueux pour elle,
Et repaist son amour de l'inutile espoir
D'embrasser un Epoux qu'elle ne doit plus voir.
A tous les Dieux pour luy faisant des sacrifices
Elle veut se flatter qu'ils luy seront propices;
Mais sur-tout à Junon dans ses desirs pressans
Pour obtenir son aide elle offre de l'encens.
Au pied de ses Autels sans cesse elle demande
Que Ceyx sans disgrace auprés d'elle se rende,
Qu'il revienne fidelle, & toûjours amoureux,
Que l'himen ait long-tẽps de quoi le rẽdre heureux,

Qu'aucune autre Beauté ne luy ſoit preferée ;
Mais contre elle la mort s'eſt déja declarée,
Et de tant de ſouhaits qu'à toute heure elle fait,
Le dernier ſeulement emporte ſon effet.

Junon qui ne peut rien pour un homme ſans vie,
Ne ſçauroit plus ſouffrir qu'Alcione la prie.
L'Infortunée en vain croit ſe faire écouter,
Ses vœux ſont ſuperflus, & pour les arreſter
Faiſant venir Iris ; Toy qui toûjours, dit-elle,
Fus de mes volontez l'interprete fidelle,
Va trouver le Sommeil, & puiſqu'il faut qu'enfin
De Ceyx Alcione apprenne le deſtin,
Dy-luy que par un Songe imitant ſa figure
Il luy faſſe ſçavoir ſa funeſte avanture.

A peine elle a parlé que ſans luy repartir
La diligente Iris ſe haſte de partir,
La robe qu'elle porte en couleurs éclatante
Par leur diverſité rend ſa route brillante,
Et cette route en arc dans ce riche appareil
La conduit avec pompe au Palais du Sommeil.

Vers les Cimmeriens une large montagne
Termine en s'élevant une vaſte campagne,
Un nuage éternel enveloppe ce mont,
Et dans l'enfoncement eſt un antre profond.

C'est-là que le Sommeil a choisi sa retraite.
Pour l'obscurité seule elle semble estre faite;
Les rayons du Soleil qu'on voit par-tout entrer,
Mesme dans son midy, n'y sçauroient penetrer.
Par de noires vapeurs qui s'exhalent de terre
L'air toûjours épaissi jamais ne se resserre,
Et les sales brouillards que leur amas produit
Font sans cesse douter s'il est ou jour ou nuit.
Dans tous les autres lieux le Coq qui toûjours veille,
Loin d'appeller l'Aurore, en ce lieu là sommeille.
Point de chiens importuns, point d'oiseaux babillards.
Un silence profond regne de toutes parts.
On n'entend sur le mont ny dans toute la plaine
Aucun cry d'animal, aucune voix humaine,
Et les arbres toûjours par le vent respectez,
S'il souffle quelquefois, n'en sont point agitez.
Ce lieu pour le repos est un séjour paisible,
Mais quoy qu'au moindre bruit il soit inaccessible,
Du pied d'un grand Rocher sort un petit ruisseau
Qui du Fleuve d'Oubli tire ce qu'il a d'eau,
Et qui sur du gravier roulant à l'avanture
Par differens détours serpente avec murmure,

Mais un pareil murmure eſt fait pour endormir,
Et par luy le Sommeil ne fait que s'affermir.
Mille & mille pavots ſur des tiges ſuperbes
Sont au bord de la grote avec toutes ces herbes
Dont le ſuc par la Nuit en tous lieux répandu
Fait qu'on voit au repos tout le monde rendu.
Pour ne le pas troubler par le bruit ordinaire
Qu'aux portes en s'ouvrant les gonds tournez font [illegible] faire,
On n'en a mis aucune en cet obſcur ſéjour,
Et nuls gardes jamais ne veillent à l'entour.
Au milieu de la grote où l'on entre ſans peine
Eſt un lit élevé dont le bois eſt d'ébene ;
Les rideaux en ſont bruns, & c'eſt-là qu'à longs traits
Le Dieu gouſte un repos qui ne finit jamais.
Les Songes qui la nuit ſous diverſes figures
Aux Mortels endormis font voir tant d'avantures,
Sans ordre autour de luy languiſſamment couchez,
A recevoir ſes loix demeurent attachez.
Le nombre en eſt ſi grand, qu'à peine en grains de ſa-ble
Sur les bords de la mer voit-on rien de ſemblable.
Iris entre, & d'abord repouſſe avec ſes mains,
Pour paſſer aiſément, tous ces Fantômes vains :

La ſplendeur de ſa robe en éclat ſinguliere
Dans ce lieu tenebreux remplit tout de lumiere.
Le Sommeil tout-à-coup luy-meſme en eſt frapé,
Mais quoy que ſon repos par là ſoit diſſipé,
A ce brillant éclat d'une clarté ſoudaine
Ses yeux appeſantis ne s'ouvrent qu'avec peine.
Ne ſçachant ce qu'il voit il baaille en les frotant,
Se ſoûleve à demi, puis retombe à l'inſtant,
Et combattant en vain la lueur qui le bleſſe,
Il s'éveille toûjours, & ſe rendort ſans ceſſe.
Enfin quand ſon menton à tous momens panché
Contre ſon eſtomac bien des fois a touché,
Il s'agite, & s'eſtant par un effort extrême
Tiré de ſa langueur, & défait de luy-meſme,
Appuyé ſur le coude, il reconnoit Iris.
D'une telle ambaſſade il demeure ſurpris,
Et la prie auſſi-toſt, pour le tirer de peine,
De luy faire ſçavoir le ſujet qui l'amene.
Sommeil, répond Iris, toy qui de tous les Dieux
Fus toûjours le plus doux & le plus gracieux,
Toy par qui tout repoſe, & dont l'unique étude
Eſt d'affranchir l'eſprit de toute inquietude,
Qui d'un corps abatu ſoulageant les travaux
Fais qu'enſuite il en peut ſoûtenir de nouveaux,

Des Songes tes Sujets choisi les plus capables
D'imiter, quand tu veux, des formes veritables.
De celle de Ceyx fais qu'un d'eux revestu
D'Alcione sa Femme éprouve la vertu.
Qu'il aille la trouver, & que sous cette image
De ce Roy malheureux luy peignant le naufrage,
Par un esprit soumis à ce qui vient des Cieux
Il l'engage à vouloir ce qu'ont voulu les Dieux.
Voila ce que Junon m'ordonne de te dire.
Iris d'auprés du lit à ces mots se retire;
Elle sentoit déja dans ce lieu de repos
L'effet assoupissant de ses nombreux pavots.
Ainsi ses yeux chargez luy faisant trop connoistre
Que le Sommeil est prest de s'en rendre le maistre,
Elle sort, & fuyant reprend d'un pas pressé
Le chemin fait en arc qu'elle s'estoit tracé.
Cependant le Sommeil qui par sa diligence
Croit devoir à Junon marquer sa complaisance,
De ce nombre infini de Songes endormis
Sur qui le rang qu'il tient luy laisse tout permis,
N'éveille que Morphée, & c'est luy qu'il destine
A declarer la mort qu'on ignore à Trachine.
Aucun autre jamais ne sceut mieux imiter
L'air & les traits de ceux qu'il veut representer.

Avec leur ſon de voix & leur tour de viſage
Il prend & leurs habits & leur meſme langage,
Il s'habille comme eux ; mais pour ſe faire voir,
La figure de l'homme eſt ſeule en ſon pouvoir.
De tous les animaux un autre prend la forme.
C'eſt d'abord la plus douce, & puis la plus énorme.
Tantoſt il eſt Oiſeau, tantoſt comme un Serpent
Le ventre contre terre il s'allonge en rampant.
Ce Songe en divers lieux diverſement s'appelle,
Phobetor ſur la terre, & dans le Ciel Icelle.
Phantaſe, un autre Songe, entre indifferemment
Dans tout ce que l'on voit privé de ſentiment.
Sur tous les corps ſans ame il a puiſſance entiere.
Quelquefois il eſt terre, & quelquefois riviere,
Et d'objet en objet aimant à s'attacher,
Aprés s'eſtre fait poutre, il ſe change en rocher.
Ces trois Songes la nuit rarement ſe preſentent
Qu'à ceux qui par leur rang des droits communs s'e-
xemptent,
C'eſt aux Princes, aux Rois qu'ils doivent s'adreſſer ;
Les autres ſont toûjours contraints de s'abaiſſer :
Ils ſont faits pour le peuple, & vont de leurs chi-
meres
Embaraſſer l'eſprit des perſonnes vulgaires.

Le Sommeil à Morphée à peine a fait ſçavoir
Les ordres ſouverains qu'il vient de recevoir,
Que l'aſſoupiſſement qui l'attaque ſans ceſſe,
L'abandonne aux douceurs d'une molle pareſſe;
Il cede ſans combattre à leur premier effort,
Laiſſe tomber ſa teſte, & de nouveau s'endort.
Morphée eſtant inſtruit de tout ce qu'il doit faire
Part auſſi-toſt de l'antre, & d'une aîle legere
Fendant l'air au travers des ombres de la nuit,
Au Palais d'Alcione il ſe coule ſans bruit.
Là, prenant tous les traits du Roy dont le naufrage
Eſt le triſte ſujet qui cauſe ſon voyage,
Paſle, defiguré, ſans robe, ſans habit,
Il entre dans ſa chambre, & marchant vers ſon lit,
D'un pas dur, tel qu'un Mort qui ſe ſoûtient à peine,
Il s'approche, s'arreſte, & ſe montre à la Reine.
Sa barbe eſt toute moite, & ſes cheveux flotans
D'eaux ſales tout-autour ſont encor degoutans.
Alors luy faiſant voir quelques pleurs qu'il eſſuye,
Sur le bord de ce lit il ſe panche, s'appuye,
Et d'une triſte voix, mais dont le ſon eſt doux,
Alcione, dit-il, connois-tu ton Epoux,
Et la mort dont je ſuis l'infortuné partage
N'a-t'elle point changé les traits de mon viſage?
Quoy

Quoy que dans un état qui ne te plaira pas ;
Daigne me regarder, tu me reconnoiſtras.
Mais au lieu de Ceyx l'objet de ton attente,
Son ombre ſeulement à tes yeux ſe preſente.
Les ſouhaits que pour moy ton amour a formez
N'ont pû flechir les Dieux à ma perte animez.
N'en croy plus cét amour dont les deſirs s'égarent,
Les decrets du Deſtin pour jamais nous ſeparent.
C'en eſt fait, le malheur qui m'a privé du jour,
Ne te doit plus ſouffrir l'eſpoir de mon retour.
Des Vents impetueux l'impitoyable rage
Abîmant mon Vaiſſeau m'ont fait faire naufrage.
Long-temps ſur ſon debris contr'eux j'ay tenu bon;
Et pour me conſoler je prononçois ton nom,
Quand du flot le plus rude une vague ſuivie
M'a coupé la parole, & fait perdre la vie.
Ne prens ce triſte avis de ma funeſte mort
Ny pour un bruit douteux, ni pour un faux rapport;
La nouvelle en eſt ſeure ; elle n'eſt point ſemée
Par un peuple ignorant, ou par la renommée.
C'eſt moy, qui viens icy moy-meſme faire foy
Du déplorable ſort qui me prive de toy.
Sors du lit, Alcione, & me donne des larmes,
Fais qu'un lugubre voile obſcurciſſe tes charmes.

Sur-tout ne ſouffre pas, aprés ce que je pers,
Que ſans eſtre pleuré je deſcende aux Enfers.
A la voix de Ceyx cette voix eſt ſemblable.
Alcione s'y trompe, & la croit veritable.
Quand Morphée en pleurant l'entretient de malheurs,
Alcione croit voir de veritables pleurs.
Il a de ſon Epoux l'entiere reſſemblance,
Et ſçait en imiter juſqu'à la contenance.
Elle gemit, s'afflige, & le cherche en dormant,
Elle luy tend les bras, & les tend vainement.
Pour atteindre ſon corps quelque effort qu'elle faſſe,
Au lieu de l'embraſſer c'eſt de l'air qu'elle embraſſe.
Où fuis-tu, cher Epoux, luy dit-elle? attens moy.
Par-tout je te veux ſuivre & mourir avec toy.
Les hauts cris qu'elle fait, l'affreuſe horreur du Sõge,
Le trouble où de Ceyx le fantôme la plonge,
Tout l'éveille, & ſes gens accourus à ſa voix
A force de frayeur la trouvent aux abois.
La clarté dont par eux ſa chambre eſt éclairée,
La rend & plus tremblante, & plus deſeſperée.
D'abord, ſans leur rien dire, elle cherche des yeux
Cét Epoux que l'amour luy rend ſi pretieux.

De ſon Spectre apparu ſon ame eſt toute émeuë,
Par-tout pour le revoir, elle porte la veuë,
Et ne le trouvant point, d'un tranſport inhumain
Contre elle tout-à-coup elle tourne ſa main,
S'arrache les cheveux, ſe meurtrit le viſage,
Et lors que ſa Nourrice empêche cét outrage,
Qu'elle luy tient les bras ; Vos ſoins ſont ſuperflus,
Que ſert de m'arreſter ? Alcione n'eſt plus.
Permettez qu'elle coure où ſon deſtin l'appelle.
Avec ſon cher Ceyx elle eſt morte, dit-elle.
Ne me conſolez point ; plus pour moy de repos.
Le malheureux Ceyx a peri ſous les flots.
Je l'ay veu, reconnu dans cette même place,
Et quand aprés m'avoir raconté ſa diſgrace,
Il a fait en arriere un pas pour me quitter,
En luy tendant les mains, j'ay voulu l'arreſter,
Je n'ay trouvé qu'une Ombre, Ombre pour moy funeſte,
Mais de ce cher Epoux Ombre trop manifeſte.
C'eſtoit luy-meſme, helas ! il n'avoit pas pourtant
Ces traits majeſtueux, ce viſage éclatant,
Cette vive ſplendeur, ce brillant ordinaire
Qui nous le faiſoit voir ſi digne de ſon Pere.

Il eſtoit paſle, nud, défiguré, hideux,
Et l'eau ſembloit couler encor de ſes cheveux.
L'amour, mon ſeul amour me l'a fait reconnoiſtre.
Voila, voila l'endroit où je l'ay veu paroiſtre.
(Alcione à ces mots regarde, obſerve en bas
Si l'on n'y trouve point les traces de ſes pas.)
O malheureux Ceyx, c'eſtoit-là, pourſuit-elle,
Ce que me preſageoit une crainte mortelle.
C'eſtoit pour empeſcher ton trepas & le mien
Que contre mes frayeurs mon cœur n'écoutoit rien.
M'oppoſant au deſſein de ce fatal voyage,
Des Vents qui t'ont perdu je prevoyois la rage.
Puiſque rien ne pouvoit, helas, t'en détourner,
Dans un peril ſi grand pourquoy t'abandonner?
Tu partois pour perir, pourquoy ne te pas ſuivre?
Au moins je n'aurois pas l'ennuy de te ſurvivre,
Et la mort, ſans me faire attendre ſon ſecours,
En terminant ta vie euſt terminé mes jours.
Maintenant de ton ſort l'épouvantable image
M'expoſe, quoiqu'abſente, aux horreurs du naufrage.
En ſongeant que des flots tu n'as pû te ſauver,
Je croy les voir ces flots contre moy s'élever,
Et tandis que ſans toy je ſens que la tempeſte
Dans un abîme d'eaux à m'engloutir s'appreſte,

La mer, dont mille fois l'aspect m'a fait paslir,
Dans ses gouffres sans moy te vient d'ensevelir.
Mais puisse ma douleur plus inhumaine qu'elle
Me choisir à toute heure une peine nouvelle,
S'aigrir à chaque instant, si de mes tristes jours
Je cherche aprés ta perte à prolonger le cours.
Non, non, à te quitter rien ne me peut contraindre.
Vienne, vienne la mort, elle n'est point à craindre.
Pour aller aujourd'huy te rejoindre aux Enfers
Mon amour me fait voir mille chemins ouverts.
Je t'y suivray sans doute, & si je pers la gloire
D'ont un tombeau cõmun eust comblé ma memoire,
Du moins l'inscription qu'on mettra sur le mien
Conservera toûjours mon nom auprés du tien.
Au défaut de nos os que la mer desassemble
Ces noms se toucheront, & seront leus ensemble.

L'excés de sa douleur l'arrestant à ces mots
Ne laisse plus ouïr que de confus sanglots,
On la voit égarée, interdite, abatuë,
Marquer dans ses regards la douleur qui la tuë;
De ses cruels ennuis elle sent tout le poids,
Mais pour les exprimer elle n'a plus de voix.
Le jour vient; Alcione encor toute occupée
Du Songe embarrassant dont l'horreur l'a frapée;

Se rend ſur le rivage, & vient au meſme lieu
Où quand Ceyx partit ils ſe dirent adieu.
Aprés de longs ſoupirs; Ce fut icy, dit-elle,
Que m'aſſurant d'un cœur toûjours tendre & fidelle,
D'un amour éternel par ſes embraſſemens
Ceyx me confirma les ſinceres ſermens.
Alors dans ſon eſprit elle ſe fait l'image
De tout ce qui s'eſtoit paſſé ſur le rivage.
Elle croit encor voir le malheureux Vaiſſeau
Mettre la voile au vent, s'abandonner à l'eau,
Et regardant la mer juſqu'où ſa foible veuë
En peut confuſément diſtinguer l'étenduë,
Elle apperçoit de loin je ne ſçay quoy floter
Que les flots indignez cherchent à rejetter.
Incertaine d'abord de ce que ce peut eſtre
Elle laiſſe avancer ce qu'elle voit paroiſtre.
La mer de flot en flot le pouſſant vers ſes bords,
Alcione commence à diſcerner un corps.
Elle ne ſçait qui c'eſt, mais jugeant que l'orage
De quelque malheureux a cauſé le naufrage,
Elle pleure ſa perte, & comme ſi ſes pleurs
Euſſent d'un Etranger adouci les malheurs,
O toy, qui que tu ſois, que je te plains, dit-elle,
Et ſi ton cœur fit choix d'une Moitié fidelle,

Si tu l'aimois aſſez pour luy garder ta foy,
Elle eſt, elle eſt encor plus à plaindre que toy.
Ce corps toûjours s'avance, & plus il vient vers elle,
Plus ſon trouble augmenté rend ſa peine cruelle.
Enfin lors que les flots l'ont approché ſi prés
Qu'elle en peut ſans obſtacle examiner les traits,
Remarquant ceux du Roy, Le voila, c'eſt luy-même,
L'entend-on s'écrier. A ſa douleur extrême
Elle ſe livre alors toute entiere, & ſa main
Déchirant ſes habits n'épargne pas ſon ſein.
Vers le corps de Ceyx que la mer luy veut rendre
Par un tranſport ſoudain on voit ſes bras s'étendre.
Aprés m'avoir promis de revenir à moy,
Dit-elle, plein d'amour, plein d'ardeur & de foy,
A mes yeux qui n'ont ſceu que trop te reconnoiſtre,
Helas, eſtoit-ce ainſi que tu devois paroiſtre?
  Une Digue élevée, où s'élargit le port,
Des flots impetueux rompt le premier effort.
Elle ſaute deſſus, & lors qu'elle s'élance
Pour s'attacher au corps qui vers elle s'avance;
Elle vole, & l'on voit avec étonnement
De tout ce qu'elle fut le ſubit changement.
Elle n'a plus de bras; des aîles qui luy viennent,
Luy faiſant battre l'air, la portent, la ſoûtiennent,

Et miſe tout-à-coup au nombre des Oiſeaux
Elle friſe en volant la ſurface des eaux.
D'un bec dur qui ſe forme où l'on voyoit ſa bouche
Sort un cri languiſſant, un ſon plaintif qui touche,
Et de ſon cher Ceyx dés qu'elle a joint le corps,
Pour le bien embraſſer elle fait ſes efforts.
Ses aîles, qu'elle étend dans l'ardeur qui la preſſe,
En le tenant ſerré luy marquent ſa tendreſſe.
Elle adoucit par là ſes rigoureux tourmens,
Et de ſon petit bec le baiſe à tous momens.
Ceyx leve la teſte ; on s'écrie, on s'étonne,
Voyant ce mouvement on cherche qui le donne,
On ignore d'abord s'il l'a receu de l'eau,
Ou ſi par quelque effet d'un prodige nouveau
Ceyx de ces baiſers ayant gouſté l'amorce,
A pû, tout mort qu'il eſt, en reſſentir la force.
Il l'avoit reſſentie, & les Dieux en effet
Voulant recompenſer un amour ſi parfait,
Pour faire qu'à jamais le ſouvenir en dure,
Leur donnent le meſme eſtre, & la meſme figure.
Ils ſont tous deux Oiſeaux, & dans ce changement
Leur premiere union ſubſiſte également.
Rien ne trouble, ne rompt l'hymen qui les aſſemble,
Charmez d'un nœud ſi doux ils ſont toûjours enſemble,

Ils bornent à s'aimer toutes leurs paſſions,
Et leur fecondité produit les Alcions.
Ce ſont Oiſeaux comme eux, qui pendant l'hiver
meſme
Conſervant ſur les eaux une chaleur extrême,
Dans des nids qui par eux avec ſoin ſont bâtis,
Font en couvant ſept jours éclorre leurs petits.
La mer, dans tout ce temps à leurs deſſeins facile,
Pour ne les pas troubler garde un repos tranquille.
Les vents dans leur priſon demeurent enfermez,
Et comme ces Oiſeaux d'Alcione formez
Sont deſcendus d'un ſang dont on connoit la gloire,
Eole ne ſçauroit en perdre la memoire.
Ce ſont ſes Petits-fils, & par cet intereſt,
Pour eux il calme l'onde, & montre ce qu'il eſt.





ESAQUE

CHANGE' EN PLONGEON.

FABLE X.



LCIONE & Ceyx, l'un à l'autre fidelles,
Enſemble ſur la mer friſoient l'eau de leurs aîles.
Un Vieillard qui les voit ne peut trop admirer
L'étroit attachement qu'ils font entr'eux durer,

Et comme quelquefois une chose passée
Par les objets presens revient dans la pensée ;
Des prodiges pareils ne sont pas d'aujourd'huy ,
Dit le Vieillard à ceux qui sont auprés de luy.
Voyez cet autre Oiseau qui se jette sur l'onde ,
Et cherche en s'y plongeant la mer la plus profonde.
Il est de sang Royal , & parmi ses Ayeux
Ganimede enlevé par le plus grand des Dieux ,
Tros , Assaraque, Ilus, sont des noms pleins de gloire
Dont un long avenir gardera la memoire.
C'est là son origine , & dans les derniers temps ,
Si des titres d'honneur encor plus éclatans
Sont à chercher pour luy , Priam estoit son Pere ,
Non qu'il fust Fils d'Hecube ainsi qu'Hector son Frere ,
Priam qu'un tendre amour en secret posseda ,
L'eut d'Alixithoé dans les vallons d'Ida.
Il s'appelloit Esaque , & si les destinées ,
Si-tost qu'il fut entré dans ses belles années ,
N'eussent pas , quand la mer doit estre son tombeau,
Changé sa forme d'Homme en celle d'un Oiseau ,
Quelque grand nom qu'Hector se soit acquis , peut-estre
Esaque autant que luy se seroit fait connoistre.

Comme il aimoit des champs le paiſible ſejour,
Rarement de ſon Pere il venoit voir la Cour.
Haïſſant le grand monde & le trouble des Villes,
Il cherchoit les douceurs qu'on gouſte aux lieux
tranquilles,
Et les Bois écartez, & les ſombres Foreſts
Avoient pour l'attirer d'invincibles attraits.
Ce n'eſt pas toutefois qu'une humeur trop ſauva
ge
Le rendiſt inſenſible aux plaiſirs de ſon âge.
Il avoit l'eſprit doux, galant, poli, flateur,
Et les traits de l'amour pouvoient tout ſur ſon cœur.
Ayant veu par hazard la charmante Heſperie,
Pour cette belle Nymphe il eut l'ame attendrie.
En elle tout ſembloit l'inviter à l'amour.
Au Fleuve Cebrenus elle devoit le jour,
Et par l'éclat du rang ſa beauté rehauſſée
Avoit de quoy tenir une ame embarraſſée.
Touché de ſes appas il la cherchoit par-tout,
Et parcouroit les Bois de l'un à l'autre bout.
Un jour que ſur les bords de Cebrenus ſon Pere,
La Nymphe qui ſouvent viſite une eau ſi chere,
A ſes cheveux épars aux rayons du Soleil
Donnoit, en les ſechant, un éclat ſans pareil,

Il y vole, & la voit auſſi-toſt qu'il s'avance,
Par une prompte fuite éviter ſa preſence.
Telle, lors qu'à la mort il ſe faut arracher,
Surpriſe loin des eaux qui la pourroient cacher,
Devant un Epervier fuit la Canne timide.
Telle s'abandonnant à l'effroy qui la guide,
Dans la preſſante horreur du peril qu'elle fuit,
La Biche ſe dérobe au Loup qui la pourſuit.
Eſaque plein d'un feu qu'il ne peut plus éteindre
Court aprés Heſperie, & brûle de l'atteindre;
Et la crainte & l'amour, d'un & d'autre coſté
Leur donnent à tous deux meſme legereté.
Cependant Heſperie au travers de la plaine
Sans prendre garde à rien court à perte d'haleine,
Et l'eſprit ſeulement à ſa courſe attaché,
Marche ſur un Serpent que l'herbe tient caché.
Le Serpent irrité mord le pied qui le preſſe,
Et le ſubtil poiſon que ſa morſure y laiſſe,
Du corps de cette Nymphe étouſant la vigueur,
S'étend, monte par-tout, & luy gagne le cœur.
Aux vœux de ſon Amant la Nymphe ainſi ſe livre,
Et ceſſe en meſme temps & de fuir & de vivre.
Elle tombe, il la prend, la tient entre ſes bras,
Et la voyant ſans vie, helas, dit-il, helas!

Faut-il, lors que je cede à l'amour qui m'entraine,
Qu'il produiſe pour toy les effets de la haine ?
Pourquoy de cet amour avoir cru le tranſport ?
Mais pouvois-je prevoir qu'il cauſeroit ta mort ?
Malheureux, j'ay vaincu. Triſte & fatale gloire !
A quel funeſte prix obtiens-je la victoire ?
Eſtoit-ce là le fruit qui m'en eſtoit promis ?
Le Ciel a pour ta perte armé deux ennemis.
En foulant le Serpent tu meurs par ſa morſure,
Mais en te pourſuivant je t'ay fait la bleſſeure.
Tu fuyois, le reſpect devoit me retenir.
Je ſuis le plus coupable, & je veux me punir.
Il faut que ſans tarder ton aſſaſſin periſſe,
De mes derniers ſoupirs reçoy le ſacrifice.
Ta mort eſt mon ouvrage, & pour t'en conſoler,
Ma vie eſtoit à toy, je cours te l'immoler.

Sans rien dire de plus, dans ſa douleur extréme
Il ſuit le deſeſpoir qui l'arrache à luy-meſme,
Et du haut d'un Rocher, ſon furieux tranſport,
Dans la mer en tombant luy fait chercher la mort.
Thetis qui prend pitié de ſes peines cruelles
Le ſoûtient ſur les flots, il nage, il a des aîles ;
Malgré luy la Déeſſe a ſceu le ſecourir,
Et renonçant à vivre il ne ſçauroit mourir.

Il se plaint du Destin qui contre son envie
L'empesche de pouvoir disposer de sa vie,
Et pour en terminer le deplorable cours,
Des aîles qu'il se voit employant le secours,
Il s'éleve dans l'air d'une ardeur sans seconde,
Puis se précipitant tout de nouveau dans l'onde,
Par le poids de son corps qui se la doit ouvrir
Il s'y croit abîmer sans obstacle, & perir.
Mais en vain contre luy ce dessein s'execute.
Ses plumes, quoy qu'il fasse, affoiblissent sa cheute.
Son desespoir augmente, & comme son malheur,
Tant qu'il sera vivant, nourrira sa douleur,
Detestant du Soleil l'importune lumiere,
Il s'enfonce dans l'eau la teste la premiere,
Et fait de jour en jour quelque nouvel effort,
Pour trouver un chemin qui le mene à la mort.
Voyez-vous sa maigreur? C'est l'amour qui la cause,
Plein de l'Objet aimé rarement il repose,
Sa perte à tous momens l'accable de remords.
Par son long col sa teste est fort loin de son corps.
Cette mesme longueur se trouve dans ses cuisses,
Il n'aime que la mer, les eaux sont ses delices.
En s'y plongeant sans cesse il s'en est fait un nom,
Et parmi les Oiseaux on l'appelle Plongeon.

Fin du onziéme Livre.



LIVRE XII.

BICHE SACRIFIE'E EN LA PLACE D'IPHIGENIE.

FABLE I.

RIAM qui ne ſçait pas l'étonnante avanture
Qui fait que d'un Oiſeau ſon Fils a la figure,
Le pleure comme mort, & l'on voit élevé
Un tombeau magnifique où ſon nom eſt gravé.

Tout

Tout s'apprefte avec foin pour la pompe funebre,
Rien n'y manque, & le Roy, pour la rendre celebre,
Se fert fur tous fes Fils du fouverain pouvoir
Pour les faire affifter à ce pieux devoir.
Le grand Hector s'y trouve, & les Princes fes Freres;
Mais Paris, entraîné par des deftins contraires
Qui le font dans la Grece aller chez Menelas,
Quand la pompe fe fait, ne s'y rencontre pas.
Helene, de ce Grec la trop charmante Femme,
Se rend par fa beauté maiftreffe de fon ame.
Il l'enleve, il l'amene, & fon fatal retour
Livre Troye aux malheurs qui fuivent cet amour.
Pour vanger Menelas toute la Grece armée,
Contre le Raviffeur juftement animée,
Affemble, fait partir fes plus puiffans Vaiffeaux,
Et fi les vents mutins en foûlevant les eaux
N'euffent pas retardé cette haute entreprife,
Peut-eftre tout-à-coup Troye euft efté furprife;
Mais l'orage eft fi grand, que forcée à ceder
La flote cherche un port où pouvoir aborder.
Chez les Bœotiens s'offre celuy d'Aulide.
C'eft là qu'en la pouffant la tempefte la guide,
Et que par la fureur des flots trop agitez
Les Grecs plus qu'ils n'ont creu demeurent arreftez.

Pour obtenir du Ciel que l'orage finiſſe
Au Souverain des Dieux ils ſont un ſacrifice.
Déja l'encens fumoit lors qu'on voit un Serpent
Vers un Plane voiſin ſe couler en rampant.
Huit Oiſeaux dans un nid conſtruit ſur le brãchage,
Au plus haut de cet arbre eſtoient ſous un feuillage,
Qui quoy que tout-autour abondamment épars
N'avoit pû les cacher à ſes perçans regards ;
Il y monte, il s'y gliſſe. En vain pour les défendre
Les aîles de la Mere ont pû ſur eux s'étendre,
Preſque en un meſme inſtant la mere & les petits
Dans ſon ventre affamé ſe trouvent engloutis.
Tout le monde s'étonne, & fremit du preſage ;
Mais Calchas, des Deſtins penetrant le langage,
Ceſſez, Grecs, leur dit-il, ceſſez de vous troubler.
L'avenir m'eſt connu, c'eſt à Troye à trembler.
La cheute de ſes murs vous répond de la gloire
Qui peut ſuivre une grande & fameuſe victoire ;
Mais en la pourſuivant nous aurons à ſouffrir.
C'eſt par de longs travaux qu'on la doit acquerir.
Neuf Oiſeaux du Serpent ayant eſté la proye,
Calchas compte neuf ans pour le Siege de Troye,
Et ſoudain le Serpent dans l'arbre entortillé
N'y paroiſt plus qu'un marbre avec art travaillé.

Il eſt pierre, & toûjours dans la meſme poſture;
De l'eſtre qu'il receut il garde la figure.
Le ſacrifice offert n'attire aucun ſecours,
Avec meſme fureur les vents ſoufflent toûjours.
Cet obſtacle aux deſſeins qu'on forme contre Troye
Fait croire que Neptune en ſa faveur s'employe,
Et que pour épargner des murs qu'il a baſtis
Il arreſte les Grecs ſi-toſt qu'ils ſont partis.
Mais quand le vent s'obſtine à leur eſtre contraire;
Calchas en ſçait la cauſe, & ne peut plus la taire.
Parlant d'Agamemnon, il fait connoiſtre à tous
Qu'il s'eſt d'une Déeſſe attiré le couroux,
En chaſſant dans les Bois il a laiſſé ſans vie
La Biche que Diane avoit le plus cherie.
Ce crime l'a noirci; pour le faire oublier
Par le ſang de ſa Fille il le faut expier.
Le triſte Agamemnon que preſſe la Nature,
De cet ordre cruel & s'afflige & murmure.
Pour le faire changer il n'épargneroit rien,
Mais l'intereſt public l'emporte ſur le ſien,
Et le Roy dans ſon cœur ayant vaincu le Pere,
Il ſouffre en ſoupirant ce qui le deſeſpere.
Pour ſe voir dans le ſein porter le coup mortel,
La jeune Iphigenie eſt conduite à l'Autel.

Prests à verser son sang, les Ministres en larmes
Ne peuvent sans horreur immoler tant de charmes.
D'un employ si barbare ils voudroient s'affranchir,
La Déesse le voit, & se laisse flechir.
Un nuage grossi d'une vapeur épaisse
Envelope aussi-tost l'Autel & la Princesse,
Et tandis que chacun touché de son malheur
Fait dans ses tristes vœux éclater sa douleur,
Comme il faut par du sang que le crime s'efface,
Elle met pour victime une Biche en sa place.
Le sang de cette Biche à peine est repandu,
Qu'à l'Empire des eaux un doux calme est rendu.
Plus de mugissemens, les flots, les vents se taisent,
Et Diane & la Mer en mesme temps s'appaisent.
La flote que rend libre un si grand changement
Vers les bords Phrygiens fait voile heureusement,
Et les Grecs, sans plus estre attaquez de l'orage,
Touchent en peu de jours le souhaité rivage.

Entre le Ciel, la Terre, & la Mer, est un lieu,
Qui de ce triple Empire occupant le milieu,
En fait comme la borne, & de là, quoy qu'on fasse
Dans tout l'éloignement de cet immense espace,
On le voit, & jamais aucun bruit répandu
Ne court de voix en voix qu'il n'y soit entendu.

Là, ſur le haut d'un mont loge la Renommée.
Loin que de ſon Palais la porte ſoit fermée,
Il n'en preſente aucune, & mille endroits divers ;
Pour y faire paſſage, en tout temps ſont ouverts.
La nuit comme le jour l'accés libre s'y donne,
Et comme il eſt baſti d'un airain qui réſonne,
Dés qu'on dit quelque choſe, en quelque lieu qu'on ſoit,
Il renvoye auſſi-toſt tous les ſons qu'il reçoit.
Un Souci curieux, qui toûjours recommence,
En bannit le Repos ainſi que le Silence,
On n'y trouve, on n'y voit que d'inquiets eſprits ;
Non qu'en ce lieu jamais on aille juſqu'aux cris.
C'eſt un bourdonnement formé par un grand monde :
Un murmure confus, tel que la mer qui gronde
Le fait de loin entendre, ou tel que ces bruits ſourds
Qu'un reſte de menace au milieu des beaux jours
Fait ouïr dans la nuë, aprés que le tonnerre
Par quelque éclat terrible a fait trembler la terre.
On s'aſſemble, & de tout ſans ceſſe on s'entretient.
Pour ſçavoir ce qu'on dit l'un va, l'autre revient.
Avec la Verité le Menſonge ſe gliſſe.
A de vagues rumeurs il joint ſon artifice ;

Et déguiſe ſi bien ce qu'il ſçait inventer,
Que de ſon témoignage on a peine à douter.
Par-tout c'eſt un amas de confuſes paroles.
Les uns preſtent l'oreille à des contes frivoles,
Et les autres, ſi-toſt qu'un bruit s'eſt répandu,
Vont debiter ailleurs ce qu'ils ont entendu.
Mais à chaque recit, quelque fait qu'on expoſe,
Le dernier qui le conte ajoûte quelque choſe.
Là, courent à l'envy d'un & d'autre coſté
Et la Sedition, & la Credulité.
Là l'inutile Joye, & l'Erreur temeraire
Font ainſi que la Peur leur ſejour ordinaire:
Et l'on y trouve encor tous ces Rapports menteurs
Qui ſe coulent par-tout, & cachent leurs Auteurs.
C'eſt de là qu'en tout temps l'exacte Renommée
Que l'ardeur de parler tient toûjours enflamée,
Sur la mer, ſur la terre, & juſque dans les Cieux,
Pour voir ce qui s'y fait, jette un œil curieux.

Par elle les Troyens avertis que la Grece
Avec tout ce qu'elle a de vaillante Jeuneſſe
A fait partir ſa flote, appreſtent promptement
L'obſtacle neceſſaire à ſon débarquement.
Pour n'eſtre point ſurpris en de telles alarmes,
Ils gardent le rivage, & s'y tiennent en armes,

Et leurs meilleurs Soldats d'un courage affermi
En bon ordre rangez attendent l'Ennemi.
Il paroist, il aborde, & cherchant à descendre
Son sang paye aussi-tost ce qu'il ose entreprendre,
Et par plus d'une mort il connoit à quel prix
Il peut executer le dessein qu'il a pris.
On se mesle, & d'abord Protesilas succombe.
Sous la lance d'Hector c'est le premier qui tombe,
D'Hector, qui par des coups que suit un promt trepas,
Fait redouter par-tout la force de son bras.
Dans ce choc les Troyens par de rudes épreuves
De la valeur des Grecs ont de funestes preuves,
Et la perte qu'ils font les laisse peu douter
Des malheureux succés qu'ils ont à redouter.
Déja plus d'une fois par un triste carnage
Le sang des deux partis avoit teint le rivage.
Cycnus, Fils de Neptune, en differens combats
Avoit déja marqué ce que pouvoit son bras,
Et mille & mille Grecs laissez par luy sans vie
Luy donnoient une gloire assez digne d'envie.
Achille en est jaloux, & voulant l'obscurcir
Par sa prompte défaite il croit y réussir.
Par-tout de rang en rang il le cherche, & renverse
Des bataillons épais qu'avec son char il perce.

Du moins à son défaut, s'il ne le peut trouver,
Achille contre Hector brûle de s'éprouver;
Mais son sang ne doit pas teindre si-tost la terre,
Avant qu'Hector perisse il faut dix ans de guerre.
Un jour le fier Cycnus courant de tous costez
Enfonçoit, terrassoit les Grecs épouvantez,
Et remportant contr'eux victoire sur victoire
Dressoit d'un tas de morts un trophée à sa gloire.
Achille, dont le bras est leur plus ferme appuy,
Ardent à les vanger, pousse son char vers luy,
Et le dard à la main, quoy que sans le connoistre,
Audacieux Guerrier, qui que tu puisses estre,
Console-toy, dit-il, de voir finir ton sort,
Puisqu'Achille est celuy qui te donne la mort.
Le coup suit la parole, & le dard qu'il luy lance
Sur le corps de Cycnus porte avec violence,
Mais le fer contre luy ne fait que s'émousser,
Il l'atteint, il le touche, & ne peut le percer.
Achille en est surpris; Cycnus qui le remarque;
Fils de Thetis, dit-il, car à plus d'une marque
Le bruit de tes exploits jusqu'à nous parvenu,
Par l'air dont tu combats te rend icy connu.
Cesse de t'étonner que je sois sans blesseure;
Ce bouclier, ce casque, & toute mon armure
N'est

N'eſt qu'un ſimple ornement, & non pas un ſecours
Que j'emprunte au beſoin pour aſſeurer mes jours.
Les armes, qu'au Dieu Mars comme à moy l'on voit prendre,
Servent à le parer, & non à le défendre,
Tous les traits, tous les dards que tu pourrois lancer,
Quand mon corps ſeroit nud, ne pourroient me bleſſer.
On t'eſtime, il eſt vray, lors qu'on te conſidere
Comme né de Thetis dont Nerée eſt le Pere.
On ſçait juſqu'où par là ta naiſſance s'étend,
Et pour toy cette gloire eſt d'un prix éclatant.
Mais c'en eſt une encor plus haute & moins cõmune
Qu'eſtre né comme moy du tout-puiſſant Neptune,
De ce Dieu ſi connu, ſi craint dans l'Univers,
Qui commande à Nerée, & regle ſeul les mers.
A peine a-t'il parlé, qu'il s'approche, s'élance,
Et pouſſe contre Achille un ſi grand coup de lance,
Que le fer, penetrant l'airain du bouclier,
Juſqu'au neuviéme cuir le perce ſans plier.
Il s'arreſte au dixiéme, & le vaillant Achille,
Dont la force a rendu cette attaque inutile,
Croit par un ſecond coup voir Cycnus renverſé,
Mais Cycnus le ſoûtient, & n'en eſt point bleſſé.

Il en porte un troisiéme, il est rude & terrible.
Cycnus qui s'y presente est toûjours invincible,
Et malgré ce qu'Achille a pû faire d'efforts,
Le fer, en l'atteignant, n'entame point son corps:
Le Grec s'en desespere; il s'émeut, il s'irrite.
C'est ainsi qu'un Taureau dans le Cirque s'agite,
Lors qu'un faux Combattant d'un drap rouge couvert
Pour le mettre en fureur, à ses yeux est offert.
Contre ce vain Fantôme il court teste baissée,
Et ce drap empourpré dont sa veuë est blessée,
Insensible à ses coups, l'anime d'autant plus
Qu'il fait en l'attaquant des efforts superflus.

Achille, qui de vaincre a perdu l'esperance,
Regarde si le fer est au bout de sa lance;
Et l'y trouvant encor; D'où vient cette langueur,
Dit-il? la main d'Achille est-elle sans vigueur,
Et son extréme force en tous lieux si prisée
Contre un seul Ennemi seroit-elle épuisée?
Quoy, n'ay-je pas encor ce bras, ce mesme bras
Qui desola Lyrnesse, & mit ses murs à bas?
Le sang que j'ay versé dans Thebes, dans Tenede,
Ne témoigne-t'il pas qu'il faut que tout me cede?

Telephe par ma lance euſt veu finir ſes jours,
S'il n'en euſt pas en ſuite éprouvé le ſecours,
Et les eaux du Caïque, & ſes triſtes rivages
Rendent en ma faveur d'aſſez grands témoignages.
Mais pourquoy rappeller ces exploits glorieux?
Sur les champs Phrygiens on peut jetter les yeux,
N'y reconnoit-on pas, quand on les conſidere,
Ce que ma main a fait, & ce qu'elle peut faire,
Et ces Morts qu'on y voit l'un ſur l'autre jettez
Ne ſont-ils pas l'effet des coups que j'ay portez?

Alors comme doutant des exploits dont la gloire
Doit dans tout l'avenir conſacrer ſa memoire,
Par quelque forte épreuve il veut eſtre aſſeuré
Du ſuccés que d'abord il avoit eſperé.
Il voit à quelques pas le Lycien Menete,
Et ſon bras, que conduit ſa fureur inquiete,
Luy pouſſe un coup de lance avec de tels efforts
Qu'il luy fait traverſer ſa cuiraſſe & ſon corps.
Soudain il l'en retire, & par cette victoire
D'un triomphe plus beau ſe promettant la gloire,
C'eſt-là, dit-il, ma lance, & cette meſme main
Qui jamais au combat ne s'en ſervit en vain.
Contre un autre Ennemi moins indigne d'Achille,
Voyons ſi je n'auray qu'une force inutile.

A ces mots sur Cycnus il jette un fier regard,
Et croyant le pouvoir percer de part en part,
Il luy porte à l'épaule un coup épouvantable;
Cycnus malgré ce coup demeure inébranlable.
Le fer qui dans son corps devoit s'estre enfoncé
Par un pouvoir secret s'en trouve repoussé.
Tel rejallit vers l'arc un trait que l'on décoche
Ou contre une muraille, ou contre quelque roche.
Achille voit pourtant Cycnus ensanglanté
Au lieu mesme où le fer de sa lance a porté;
Il croit l'avoir blessé, mais ce faux avantage
Par le sang qui paroist flate en vain son courage.
Ce sang est de Menete, & le fer qu'il a teint
Vient sur l'endroit frapé de le laisser empreint.
Il s'indigne, fremit de cette resistance,
Saute hors de son char, abandonne sa lance,
Et l'épée à la main, croit avec plus d'éclat
Vaincre son Ennemi dans ce nouveau combat.
Il fend son bouclier, rompt & casque & cuirasse,
Mais en vain plus avant il veut que le fer passe.
Au dur corps de Cycnus si-tost qu'il a touché
Ce fer perdant sa pointe en est tout rebouché.
Honteux de voir ainsi son attente trompée
Il renonce à vouloir le percer de l'épée,

Et de la garde ſeule empruntant le ſecours,
Il le met en eſtat de craindre pour ſes jours.
Il le frape à la teſte, il le frape au viſage,
Le preſſe, le pourſuit, luy fait perdre courage,
Et dans ce rude aſſaut qu'il ne ſçauroit parer,
Il ne luy donne pas le temps de reſpirer.
Cycnus voit le peril, & ſa frayeur redouble.
Ses yeux ſont obſcurcis, ſon jugement ſe trouble.
Il veut fuir, & commence à peine à reculer
Qu'une pierre l'arreſte, & le fait chanceler.
Achille qui le ſuit, le pouſſant ſur la pierre,
Se ſert de ce faux pas pour le jetter par terre.
Il continuë alors ſes redoutables coups,
Et ſur ſon eſtomac appuyant ſes genoux,
Pour s'oſter l'embarras de ſon caſque, il arrache,
Malgré tous ſes efforts, le lien qui l'attache,
Et paſſant à ſon col ce funeſte lien,
Afin de l'étouffer il le ſerre ſi bien,
Qu'un prompt & ſeur effet ſecondant ſon envie
Aprés quelques momens il le laiſſe ſans vie.
Pour marquer ſon triomphe, & le faire briller,
Ayant vaincu Cycnus, il le veut dépouiller.

C'est en vain qu'il le veut ; en luy laissant ses armes,
Puisque ce grand trophée a pour luy tant de charmes,
Neptune que le sang avoit droit d'émouvoir,
Refuse de laisser son corps en son pouvoir,
Et du nom de Cycnus, par une grace insigne,
Il le fait un Oiseau que l'on appelle Cygne.



CENIS
CHANGÉE EN UN HOMME INVULNERABLE.
FABLE II.


DE ces premiers combats les penibles travaux
Entre les deux partis s'estant trouvez égaux,
La treve quelques jours fait ressentir ses charmes.
On se donne au repos, & l'on met bas les armes.

Ainsi lors que les Grecs bornent leurs mouvemens
A pourvoir avec ordre à leurs retranchemens,
Les Troyens, que le soin de leur Ville regarde,
Ne songent sur ses murs qu'à veiller à leur garde.
Achille, dont la gloire a suivi tous les pas
De la mort de Cycnus rend graces à Pallas,
Et va sur ses Autels, d'une tendre Genisse,
Pendant ce temps de treve, offrir le sacrifice.
Des intestins brûlez l'odeur qui monte aux Cieux
Fait voir que la Victime est agreable aux Dieux.
C'est la part qu'ils en ont; le reste est pour la table
Où mange avec Achille une Troupe honorable.
On y fait place aux Chefs, & les charmes du vin
Joints aux mets abondans prolongent le festin.
Au sortir du repas, comme il est ordinaire
Que de nouveaux plaisirs suivent la bonne chere,
Ils ne s'attachent point à des concerts de voix.
Ils dédaignent le son des Flûtes, des Haut-bois.
De ces amusemens la trop vaine mollesse
Marque une oisiveté dont l'image les blesse.
Ils passent tout le soir en de graves propos,
Elevent les vertus qui font les vrais Heros,
Racontent leurs exploits, & par quelle victoire
Eux ou leurs Ennemis se sont couverts de gloire,

Et dans un long détail d'accidens arrivez
Ramenent les perils que chacun a bravez.
Sur un ſi grand ſujet aucun d'eux n'eſt ſterile.
Et quels autres diſcours pourroit tenir Achille,
Et dans quel entretien ne s'ennuyeroit-il pas,
S'il n'eſtoit de valeur, de guerre, & de combats?
Parmi les actions d'une force éclatante,
On compte de Cycnus la défaite étonnante.
Quoy que l'on en publie, on ne peut concevoir
Que le fer ſur ſon corps ait manqué de pouvoir,
Et que dans les combats toûjours invulnerable
Aux traits les plus perçans il fuſt impenetrable.
Chacun de ce prodige également ſurpris
Ne peut trop admirer un don d'un ſi haut prix.
Achille vient d'en faire une épreuve certaine;
Et ce qu'ont veu ſes yeux il ne le croit qu'à peine.
Alors le vieux Neſtor; Vous vous étonnez tous
Que Cycnus ait des dards bravé cent fois les coups,
Dit-il, & que du fer la pointe la plus ſeure
N'ait jamais dans ſon corps pû faire d'ouverture.
Si pour vous, qui pouvez à peine y donner foy,
Ce miracle eſt unique, il ne l'eſt pas pour moy.
Par un pouvoir égal, la meſme deſtinée
Pendant mes jeunes ans fit renommer Cenée.

Il resistoit au fer, & d'aucun trait lancé,
Quoy qu'il en fust atteint, son corps n'estoit percé.
En mille occasions sa valeur confirmée
Par-tout avec éclat porta sa renommée,
Et sur le mont Othris qu'on luy vit habiter
Nul autre tant que luy ne se fit redouter.
Mais ce qui doit encor surprendre davantage,
Dans ces fameux exploits où brilla son courage,
C'est qu'il estoit né Fille, & qu'en ses tendres ans
Il fut par sa beauté le charme de son temps.
Un prodige pareil confondant la Nature,
Chacun presse Nestor d'expliquer l'avanture.
Venerable Vieillard qu'on respecte en tous lieux,
Luy dit Achille au nom de tant de Curieux,
Vous qui futes toûjours admiré dans la Grece
Et par vostre éloquence, & par vostre sagesse,
Dites nous de quel sang Cenée estoit sorti,
Comment il fut de Femme en Homme converti,
En quelle occasion vous l'avez pû connoistre,
Quelle rare valeur il vous a fait paroistre,
Et par qui, s'il est vray que quelqu'un l'ait dompté,
Encor qu'Invulnerable on l'a veu surmonté.
Nestor le regardant; La pesanteur de l'âge,
Dit-il, de la memoire a pû m'oster l'usage,

Mais de mon ſouvenir mille incidens paſſez
Par le nombre des ans ont beau s'eſtre effacez ;
Il en eſt dont l'image & ſenſible & touchante
Malgré l'éloignement reſte toûjours preſente ,
Et de ce que j'ay veu de merveilleux effets
Dans les temps differens ou de guerre ou de paix ,
Aucun ne me paroiſt plus digne que l'Hiſtoire
Aux ſiecles à venir en porte la memoire ,
Que ce qu'en mon jeune âge autrefois j'ay pû voir
Du rare évenement que vous voulez ſçavoir.
Par ma longue vieilleſſe , en prodiges peut-eſtre ,
Si l'on m'en conſultoit, j'ay lieu de me connoiſtre,
Nul autre plus que moy n'en a veu de divers.
On ſçait que j'ay déja paſſé deux cens hivers ,
Et pour ſçavoir beaucoup , c'eſt un grand avantage
Que le don de pouvoir atteindre un troiſiéme âge.

Cenis , Fille d'Elate , eſtoit née en un rang
Qui faiſoit éclater la ſplendeur de ſon ſang.
Sa beauté ſurprenoit , & dans la Theſſalie
Nulle Fille jamais ne fut plus accomplie.
Dans les Etats voiſins , comme dans vos Etats ,
Brave Achille , on vantoit à l'envi ſes appas ,
Par la Ville où le Ciel luy fit prendre naiſſance ,
Eſt un lieu qu'il a mis ſous voſtre obeïſſance.

Pour elle mille Amans de ses beautez épris
Du plus ardent amour se disputoient le prix.
Vostre Pere, on le sçait, en fut charmé luy-mesme;
Et touché vivement de son merite extréme,
Peut-estre, en s'asseurant le nom de son Epoux,
Il auroit creu se faire un sort heureux & doux,
Si Thetis à ses vœux ou livrée ou promise
L'eust laissé dans ce temps maistre de sa franchise.
Il eust pourtant en vain tâché de l'enflamer.
Cenis avoit un cœur incapable d'aimer,
Et quelque empressement qu'on montrast de luy plaire,
Qui luy parloit d'hymen, attiroit sa colere.
Elle cherchoit souvent les rivages divers,
Et là, dit-on, Neptune aprés cent vœux offerts,
Les voyant rejettez, obtint par violence
Ce que luy refusoit sa froide indifference.
Les transports de ce Dieu se trouvant satisfaits,
Je ne mets point, dit-il, de borne à tes souhaits.
Demande, & tu verras dans mon pouvoir supreme
Quel plaisir je me fais d'obliger ce que j'aime.
Je sçay, répond Cenis, que je vais demander
Plus que vous ne croirez qu'il faille m'accorder;

Mais ma gloire par vous ſe trouve ſi bleſſée,
Que l'injure jamais ne peut eſtre effacée,
Si vous ne m'épargnez la ſenſible douleur
D'avoir encore à craindre un ſemblable malheur.
Pour m'oſter cette crainte & raſſeurer mon ame,
Faites, ſi vous m'aimez, que je ne ſois plus Femme.
Mon ſexe eſtant changé, vous aurez fait pour moy
Tout ce qui peut bannir le trouble où je me voy.
Cenis en prononçant ces dernieres paroles
S'apperçoit que ſes vœux n'ont point eſté frivoles.
Sa voix qui devient ferme, & prend un ſon plus fort,
Semble à celle d'un homme avoir un plein rapport.
Elle eſt telle en effet, & Cenis n'eſt plus Femme.
Pour luy faire oublier l'attentat de ſa flame
Neptune l'a faite Homme, & cet Homme nouveau
A l'épreuve des dards ſent endurcir ſa peau.
De ce qu'il fut d'abord le Dieu qui le dégage
Joint à ce premier don un ſecond avantage;
Il le met hors d'eſtat que d'aucun trait lancé,
Dans les plus forts combats, il ſoit jamais bleſſé.
Ravi d'avoir ainſi changé de deſtinée
Il ſignale ſon bras ſous le nom de Cenée,
Et par tous les exploits qui marquent un grand cœur
Etale avec éclat une maſle vigueur.

COMBAT DES LAPITHES
ET DES CENTAURES.
FABLE III.


NFIN Pirithoüs qu'un long amour enflame
En eſt recompenſé par l'hymen d'Hippodame.
Sous des arbres toufus un berceau ſpatieux
Fait gouſter en tout temps un frais delicieux.

Il tient des soins de l'art ce qu'il a de plus rare.
Le festin de la noce en ce lieu se prepare.
Les Centaures en sont, *& par les droits du sang*
On les voit les premiers y venir prendre rang.
Si de Pirithoüs Ixion est le Pere,
De ce mesme Ixion la flame temeraire
Les fit voir tout-à-coup d'une nuë enfantez,
Lors qu'il crut de Iunon posseder les beautez.
A ce mesme festin Pirithoüs invite
Des Chefs Thessaliens la plus fameuse élite.
Je m'y trouve moy-mesme, & pour les deux Amans
On n'entend que souhaits, & qu'applaudissemens.
Autour des Conviez un grand peuple s'empresse
A faire retentir de doux chants d'allegresse.
On invoque l'Hymen, & l'encens consumé
Sur l'autel de ce Dieu le rend tout parfumé.
Hippodame paroist superbement ornée.
De celles de son sexe elle est environnée,
Et telle est sa beauté qu'en ce pompeux état
Les yeux peuvent à peine en soûtenir l'éclat.
Tous du Fils d'Ixion admirant la fortune
Vantent en ce grand jour sa gloire peu commune.
L'augure est favorable, & presque en un moment
Nous le voyons suivi d'un triste évenement.

On gouste les plaisirs où le festin invite,
On se donne à la joye, & le Centaure Eurite,
Le plus entreprenant & le plus fier d'entr'eux
Ne peut voir sans chagrin Pirithoüs heureux.
Plus il tient ses regards tournez vers Hippodame,
Plus il sent que son cœur & s'émeut & s'enflame.
Il avale à longs traits ce dangereux poison,
Et les vapeurs du vin offusquant sa raison,
Transporté, furieux plûtost que temeraire,
Par un enlevement il veut se satisfaire;
Il saisit Hippodame, & sans rien respecter
Les autres à l'envi sont prompts à l'imiter.
Ils suivent comme luy des ardeurs insensées.
Par eux on voit d'abord les tables renversées.
Les Femmes sont leur proye, & pour y prendre part,
L'un consulte ses yeux, l'autre en croit le hazard.
D'une Ville qu'on laisse exposée au pillage,
Lors qu'on la prend d'assaut, ce desordre est l'image.
Cette Troupe outragée éleve en mesme temps,
Pour demander secours, mille cris éclatans.
Chacun de nous se leve, & songe à la vangeance
Que presse cette injuste & lâche violence.
Thesée est le premier qu'un zele ardent & prompt
Engage à repousser un si sensible affront.

Il court

Il court aprés Eurite, & lors que tout luy cede,
Quelle aveugle fureur, luy dit-il, te possede?
Quoy, de Pirithoüs tu fais si peu de cas,
Que tu peux, moy vivant, ne le respecter pas?
Quand on l'ose outrager, se peut-il qu'on oublie
Quelle étroite amitié l'un à l'autre nous lie,
Et que rien ne pouvant rompre de si beaux nœuds,
Qui fait injure à l'un, offense tous les deux?
L'effet montre aussi-tost qu'un Ami veritable
De tout pour son Ami plus qu'un autre est capable.
On s'oppose à Thesée, on le veut arrester.
Il fend, perce la foule, & la sçait écarter,
Et sa force égalant le couroux qui l'enflame,
D'entre les bras d'Eurite il arrache Hippodame.
Eurite ne dit rien. Qu'auroit-il répondu
Qui sur cet attentat ne l'eust pas confondu?
Comme pour le défendre il n'a point de paroles,
Il suit de son dépit les mouvemens frivoles,
S'élance vers Thesée, & fait voir dans ses yeux
Jusqu'où va contre luy son transport furieux.
Dans ce moment Thesée à l'éviter s'applique,
Et trouvant sous sa main un large vase antique,
Où ce que dans un autre on ne voit que gravé,
Pour plus grand ornement en bosse est relevé,

D'un bras ſi vigoureux il l'en frape à la teſte,
Qu'il rompt le coup qu'Eurite à luy porter s'appreſte.
C'eſt par là que finit cet impreveu combat.
Le Centaure étendu par terre s'y debat :
Il veut ſe relever, mais en vain il l'eſſaye.
Sa cervelle commence à ſortir par ſa playe,
Et l'excés qu'en beuvant il a fait au feſtin
Luy fait vomir enſemble & le ſang & le vin.
Les Centaures touchez du meurtre de leur Frere,
Fremiſſent tout-à-coup de honte & de colere.
Cette ſanglante mort nous intereſſe tous;
Aux armes, diſent-ils, vangeons-la, vangeons-nous.
Le vin dont la chaleur anime leur courage
Leur fait dans ce deſſein mettre tout en uſage.
D'abord pour eſſayer la vigueur de leurs bras,
Ils font voler les pots, les taſſes, & les plats,
Et chacun à l'envi, d'une ardeur redoutable,
Fait ſervir au combat ce qui ſert pour la table.
Des lieux qu'on reveroit avant ces mouvemens,
Sans reſpect, ſans ſcrupule on prend les ornemens.
Au deſſus de l'Autel dreſſé par l'Hymenée
Dans cette ſolemnelle & fameuſe journée.

Pend un grand Chandelier avec ſoin ajuſté,
Qui de pluſieurs flambeaux aſſemble la clarté.
Il devient l'inſtrument de la fureur publique;
Et le Fils d'Ophion, l'audacieux Amyque,
S'en ſaiſit, le ſouleve, & d'un effort nouveau,
Tel que quand le grand Preſtre immolant un Tau-
reau
Fait tomber ſur ſon col la tranchante cognée,
De cette eſpece d'arme avec force empoignée
Il porte à Celadon un tel coup, qu'il luy rompt
La machoire, les dents, & tous les os du front.
Ses yeux hors de ſa teſte aprés ce coup terrible,
Tout degoutans de ſang, font un ſpectacle hor-
rible.
Son nez avec effort dans ſa bouche enfoncé
Au milieu du palais ſe trouve repouſſé,
Et ſur tout ſon viſage on ne voit rien paroiſtre
Que pour des traits humains on puiſſe reconnoiſtre.
C'eſt peu qu'Amyque l'ait ſi rudement traité.
Pelate ajoûte encore à cette cruauté.
S'eſtant armé du pied d'une table rompuë
Qui s'offre en ce moment par hazard à ſa veuë,
Il frape le Lapithe, & l'ayant renverſé
D'un coup dont ſon menton demeure fracaſſé,

Dans l'aveugle fureur qui l'agite & l'enflame,
Il en donne un ſecond, & luy fait rendre l'ame.
Grinée, autre Centaure, & l'un des plus puiſſans,
Jette l'œil ſur l'Autel où fume encor l'encens,
Et ſongeant tout-à-coup dans ces rudes alarmes
Qu'il eſtoit aſſez fort, pour s'en faire des armes;
Sans bleſſer le reſpect qu'on doit aux Immortels,
On peut pour ſa défenſe employer leurs Autels,
Dit-il. En meſme temps plein d'une fiere audace,
Sans que de cet Autel la grandeur l'embarraſſe,
Il le prend, le ſouleve, & tout chargé de feux
Le jette, où d'Ennemis il voit un corps nombreux.
Sa peſanteur accable Orion & Brotée.
Par ſes enchantemens Mycale ſi vantée
Fut Mere d'Orion, Mycale qui fit voir
En cent occaſions ſon magique pouvoir,
Qui juſque ſur la Lune avoit droit de l'étendre,
Et du Ciel icy bas la forçoit de deſcendre.
Le Lapithe Exadie ayant veu ce fracas;
Les Autels renverſez ſont de noirs attentats,
Dit-il, à t'en punir ma main eſt deſtinée.
A ces mots, ennemi declaré de Grinée,
Il voit un bois de Cerf, qui ſur un pin laiſſé
Marque un vœu de Chaſſeur à Diane adreſſé.

Il court le prendre en haſte, & ſa main vangereſſe
S'en ſert dans ce combat avec tant de juſteſſe,
Que pouſſant dans ſes yeux deux branches de ce bois,
Il perce, il fait ſortir l'un & l'autre à la fois.
Leur plus dure matiere avec force arrachée
Demeure à chaque corne en partie attachée.
Le reſte plus fluide avec ſon ſang meſlé
Se fige ſur ſa barbe où ce ſang a coulé.
De l'Autel renverſé dans cette rude guerre
Pluſieurs tiſons ardens eſtoient tombez par terre.
Pour arreſter Caraxe au combat animé
Rhetus prend le plus gros & le mieux allumé,
Il l'en frape à la teſte, & ſa flame étenduë,
Comme ſi ſur du chaume elle eſtoit répanduë,
Avec tant de vîteſſe embraſe ſes cheveux,
Qu'il eſt preſque par-tout environné de feux.
Le ſang qui de l'endroit que le tiſon entame
Coule rapidement au milieu de la flame,
Siffle, & ce ſifflement fait entendre le bruit
Qu'en l'eau, quand on l'y trempe, un fer rouge produit.
Le feu ſurprend Caraxe, & luy paroiſt à craindre.
En y portant les mains il tâche de l'éteindre.

Il presse ses cheveux, & quand par ce secours
De la flame étouffée il a rompu le cours,
Voulant punir Rhetus, il arrache de terre
Un seuil fort spatieux fait d'une large pierre,
Et tel qu'on entendroit peut-estre sous son poids
Le plus fort chariot gemir plus d'une fois;
Alors vers l'Ennemi que poursuit sa vangeance
Chargé de cette pierre, il fait trois pas, s'avance;
Mais sous sa pesanteur forcé de succomber,
Sur le corps d'un Lapithe il la laisse tomber,
L'infortuné Comete est celuy qu'elle accable.
Ta fureur, dit Rhetus, n'est pas fort redoutable.
Ainsi puissent tous ceux qui marchent sur tes pas
Egaler contre nous la force de ton bras.
En cessant de parler l'impetueux Centaure
Du tison mal éteint que sa main tient encore,
Se sert contre Caraxe, & trois & quatre fois
L'en frapant coup sur coup dans les mesmes endroits,
De ces coups redoublez la subite tempeste
Luy brise en un moment tous les os de la teste.
Il tombe, & son vainqueur qui le voit expirer,
Porte ailleurs le couroux qu'il ne peut moderer.
Il apperçoit Evagre, & Dryas, & Corite,
Tous trois des plus ardens pour le combat Lapithe.

Corite, qui n'estoit qu'en la fleur de ses ans,
Est le premier sur qui tombent ses coups pesans.
Son sang coule, & d'abord la terre en est couverte.
Evagre qui le voit s'applaudit de sa perte,
Rejouïs-toy, dit-il, te voilà triomphant,
Mais quelle gloire as-tu de la mort d'un Enfant?
L'impatient Rhetus que ce reproche touche
Luy met pour le finir le tison dans la bouche,
Et par une étonnante & trop dure rigueur
De la bouche il le fait aller jusques au cœur.
Fier de ces deux succés qui flattent son courage,
Il croit contre Dryas avoir mesme avantage,
Il le poursuit, le pousse, & veut le renverser,
Mais en vain pour l'abattre il ose s'avancer.
Dryas d'un pieu brûlé luy presente la pointe,
A l'endroit où la gorge aux épaules est jointe.
Il le perce, & Rhetus que surprend ce malheur
L'arrachant avec peine, en gemit de douleur.
Il fuit couvert du sang qui coule de sa playe.
Comme luy Pisanor à se sauver essaye.
Lycabas & Medon legerement blessez
A marcher sur leurs pas sont des plus empressez.
Le mesme effroy saisit Caumas & Melanée.
Il entraine Pholas, il fait courir Ornée.

Abas, de Sangliers redoutable Chasseur,
Se met en les suivant à couvert de la peur.
Mermere qu'à la course on ne pouvoit atteindre,
Tâchant de fuir comme eux, voit pour luy tout à
craindre.
En vain pour s'échaper il veut doubler le pas,
Un coup qu'il a receu le fait boiter tout bas.
Astile, qui perçant dans les choses futures
Avoit prédit d'abord ces tristes avantures,
Et voulu vainement, en proposant la paix,
De ce sanglant tumulte empescher les effets,
Evite du combat la dangereuse suite;
Et voyant que Nessus l'accompagne en sa fuite;
Demeure, le peril ne te regarde pas,
Dit-il, d'Hercule seul tu dois craindre le
bras.

Sous la main de Dryas qui triomphe d'Arée
Tombent Eurynomus & le farouche Imbrée.
Du tremblant Lycidas il termine le sort,
Et Tanée en fuyant n'évite point la mort.
Il veut voir si quelqu'un à le suivre s'apreste,
Et quand pour le sçavoir il détourne la teste,
Un trait que lance un bras adroit autant que prompt
Entre l'un & l'autre œil luy traverse le front.

Toute

Toute cette rumeur ne peut eſtre capable
D'éveiller Aphypnas, Centaure formidable,
Qui ſur une peau d'Ours languiſſamment couché
Tenoit encor le pot vers ſa bouche panché.
Phorbas, qui dans un temps où chacun court aux
armes,
D'un tranquille ſommeil luy voit gouſter les char-
mes,
Puiſque boire en mourant, dit-il, eſt ton deſtin,
Il faut que l'eau du Styx ſe meſle dans ton vin.
De ſon arc à ces mots une fleche pouſſée,
En luy perçant la gorge, y demeure enfoncée.
Il meurt ſans le ſentir, & ſon ſang qui ſe perd
Remplit à gros bouillons le pot qu'il tient ouvert.
Le robuſte Petrée apperçoit un gros cheſne
Que ſes bras étendus n'environnent qu'à peine;
Il tâche, en l'ébranlant, de le déraciner,
Il le tire de force, & l'alloit entrainer,
Lors que d'un javelot dont le fer le traverſe
Pendant ce mouvement Pirithoüs le perce.
Le fer entré dans l'arbre y demeure caché,
Et tient contre ſon tronc le Centaure attaché.
Aprés en avoir fait ſa premiere victime,
A verſer d'autre ſang Pirithoüs s'anime.

Il court, & choisissant ses plus fiers ennemis,
Il renverse Lycus, il fait perir Chromis;
Mais Helops & Dictis qu'il immole à sa gloire,
Plus qu'aucune autre mort signalent sa victoire.
Dans l'oreille d'Helops il fait entrer un dard,
Dont le fer aceré passe de part en part.
Helops chancelle, tombe, & ses yeux qu'il entr'ouvre
Se refusent en vain au voile qui les couvre.
La mort s'en rend maistresse, & son nuage épais,
L'offusquant tout-à-coup, les ferme pour jamais.
D'un si rude ennemi redoutant la poursuite
Dictis croit s'en pouvoir garantir par la fuite,
Et tout rempli du trouble où la frayeur le met
D'une haute montagne il gagne le sommet.
Là, faisant un faux pas au bord d'un precipice,
Il ne peut s'arrester sur un panchant qui glisse.
Il tombe dans un fond profondément creusé.
Par le poids de son corps un grand orme est brisé,
Et l'éclat d'une branche y fait une ouverture
Qui finit par sa mort sa bizarre avanture.
Pharée en est témoin, & dans son fier transport
N'écoutant que l'ardeur de vanger cette mort,

Il arrache du Mont une pierre avancée,
La ſouleve, & l'ayant dans ſes mains balancée,
Contre Pirithoüs il alloit la jetter
Quand il voit tout-à-coup ſon deſſein avorter.
Theſée y met obſtacle, & d'un coup de maſſuë
Détourne avec tant d'heur l'entrepriſe conceuë,
Qu'en luy rompant les bras il le met hors d'eſtat
De ſervir le parti qui l'engage au combat.
Theſée à Bianor, de ſon bras indomptable
Fait en ſuite éprouver la force redoutable.
Il ſaute ſur ſa croupe enflamé de couroux,
Et dans ſes reins preſſez enſonçant ſes genoux,
Tandis que d'une main il tient ſa cheveleure,
L'autre avec un baſton joint bleſſeure à bleſſeure.
Il l'en frape à la teſte, & de ſes triſtes jours
Par les coups qu'il luy porte il termine le cours.
Cette force de bras qu'aucune autre n'égale
De meſme qu'à Lyceſpe, à Nedimne eſt fatale.
Hippaſe, dont la barbe à demi-corps deſcend,
S'arme en vain de courage en ce peril preſſant.
Il ſuccombe, & Riphée a la meſme diſgrace,
Luy qui par ſa hauteur les plus hauts pins ſurpaſſe.
L'intrepide Terée avoit chez luy cent fois
Trainé des Ours vivans qu'il prenoit dans les bois.

Contre ces animaux son adresse épuisée
Ne peut le garantir des grands coups de Thesée.
Il fait pour s'en défendre un inutile effort,
Et c'est de peu d'instans qu'il recule sa mort.
De tant d'heureux succés Demoleon s'irrite,
Et ne pouvant souffrir que Thesée en profite,
Contre luy, pour vanger ces differens trépas,
D'un arbre tout entier il veut armer son bras;
Mais en vain de son tronc pressant la vieille écorce
Pour le déraciner il l'ébranle avec force.
L'arbre ne cedant point il le rompt, & l'éclat
Qu'il en lance à Thesée, eust fini le combat,
Si Pallas qu'à l'aider il trouve toûjours preste,
Au coup qui le cherchoit n'eust dérobé sa teste.
Thesée en l'évitant reconnoit le secours,
Et sent que la Déesse a pris soin de ses jours.
La branche toutefois n'est pas en vain lancée.
L'épaule de Crantor s'en trouve fracassée,
Et ce coup qui luy met les os hors de leur rang,
Luy rompant l'estomac, l'étouffe dans son sang.
Ce Crantor, Brave Achile, estoit à vostre Pere,
Qui par une clemence aux grands cœurs ordinaire,
Laissant vivre en repos les Dolopes défaits,
Le prit auprés de luy pour gage de la paix.

Il fut son Ecuyer. Quelle affreuse blessure !
Pelée avec douleur voit sa triste avanture,
Et prest à le vanger, Reçoy, dit-il, reçoy
Pour ton sang répandu le sang que je te doy.
A ces mots d'une main que la fureur anime,
Contre Demoléon qu'il choisit pour victime,
Il lance un javelot, qui jusqu'à luy porté,
Glissant entre les os, luy perce le costé.
Le fier Demoleon l'en arrache sur l'heure;
Le bois en est tiré, mais le fer y demeure.
Pressé par la douleur qu'il ne peut soûtenir,
Le coup vient de Pelée, il cherche à l'en punir.
Se levant tout-à-coup afin de le combattre,
Sous ses pieds de cheval il tâche de l'abattre.
Pelée avec adresse évite en reculant
De ce premier assaut l'effort trop violent.
Il tend son bouclier, & l'airain qui resonne
Fait retentir les coups que le Centaure y donne.
Il les redouble envain, Pelée en est vainqueur.
Il prend un autre dard, le pousse avec vigueur,
Et dans son Ennemi rompt l'endroit où s'assemble
Ce qui joint en luy l'homme & le cheval ensemble.
De Phlegron & d'Hillus par un premier effort
Déja le fier Pelée avoit causé la mort.

Des traits lancez de loin les avoient mis par terre,
Et de prés, dans l'ardeur de cette affreuse guerre,
Qui par-tout à ses yeux offre des ennemis,
Avec Iphinoüs il renverse Damis.
  Dorilas le robuste accompagne leur perte.
Sous une peau de Loup dont sa teste est couverte,
Il jette en menaçant de farouches regards,
Et deux cornes de Bœuf qui luy servent de dards,
Toutes teintes du sang qu'a cousté le carnage,
Rendent de sa fureur un trop seur témoignage.
C'est trop faire le fier ; les cornes que tu tiens
Ne portent point de coups de la force des miens,
Luy dis-je, & tu vas voir aux dépens de ta vie
Que toûjours du succés mon adresse est suivie.
Alors avec vigueur vers luy je lance un dard.
Le trait vole, & l'atteint presque aussi-tost qu'il part.
Croyant du coup qui vient rompre la violence
Le Centaure au devant met sa main pour défense,
Mais dans un pareil soin que luy sert d'estre prompt ?
Sa main est par le dard attachée à son front.
Une si surprenante & bizarre blessure
Fait que chacun s'écrie, & rit de l'avanture.
Vaincu par la douleur, & de sang tout baigné
Il s'arreste, & Pelée estant moins éloigné

Se ſert de l'avantage, & ſon bras redoutable
Luy porte dans le ventre un coup épouvantable.
Ce coup du fier Centaure achevant les deſtins
En fait avec le fer ſortir ſes inteſtins.
Dans ce fatal moment, teints de ſon ſang qui coule,
Il les traîne en marchant, il les rompt, il les foule.
Sa jambe, au meſme inſtant qu'il veut s'en démeſler,
En reſte entortillée, on le voit chanceler,
Il tombe en cet eſtat, & ſa cheute eſt ſuivie
D'un douloureux ſoupir qui termine ſa vie.



CYLLARE ET HILLONOME.

FABLE IV.



CONTRE le ſort cruel qui menace ſes jours,
La beauté de Cyllare eſt un foible ſecours,
Si pourtant un Centaure en ſa double figure
A pû jamais prétendre aux dons de la Nature.
Il ſe trouvoit dans l'âge, où d'un ſimple coton
La barbe qui commence orne un jeune menton.

D'épais & longs cheveux qui pendoient par derriere
Marquoient de ses beaux ans la brillante carriere.
Il avoit le teint vif, un air doux & charmant.
Le tour de son visage estoit plein d'agrément,
Et de moins de beautez, les plus nobles Statuës,
Quel qu'en fust le travail, paroissoient revestuës.
Si dans sa moitié d'homme il estoit sans égal,
Rien ne le surpassoit dans celle de cheval.
Suppléant ce qui manque à sa forme barbare,
Teste, crin, encoleure, *on l'eust pris pour Cyllare,*
Ce Cheval renommé, de deux Freres l'amour,
Dont Castor & Pollux se servoient tour-à-tour.
Son poitrail relevé, sa croupe large & forte,
Le faisoient remarquer sur tous ceux de sa sorte.
On en vantoit le prix, & quoy qu'en ces endroits
Son poil clair & luisant fust plus noir que la poix,
Ses jambes & sa queuë avoient le privilege
De passer en blancheur la beauté de la nege.
Aussi lors que l'Hymen eut touché son desir,
Il fut, pour estre heureux, en estat de choisir.
Il n'estoit point de Fille en toute son espece
Qui n'eust par quelques soins mandié sa tendresse,
Chacune sur son cœur avoit voulu regner,
Mais Hillonome seule avoit sceu le gagner.

De celles qui vivoient dans les forests comme elle,
Femme ensemble & Jument, elle estoit la plus belle.
Pour s'attirer ses vœux, à quels flateurs discours,
Lors qu'ils se rencontroient, n'eut-elle pas recours?
Dans l'ardeur de se voir maistresse de son ame,
Elle n'oublia rien pour luy marquer sa flame,
Et comme qui veut plaire a de l'empressement
Pour l'innocent secours que preste l'ornement,
Elle eut soin d'employer, pour luy paroistre aimable,
Tout l'art dont sa beauté pouvoit estre capable.
Ses cheveux aussi fins qu'on en pust voir ailleurs
Estoient dans chaque tresse entrelassez de fleurs.
Tantost la violette estoit dans sa coiffure,
Tantost l'œillet, la rose en faisoient la parure,
Et quelquefois les yeux de surprise remplis
Admiroient sur sa teste un parterre de Lys.
La blancheur de son teint, qu'ils n'égaloient qu'à peine,
Devoit son vif éclat à l'eau d'une fontaine,
Où deux fois chaque jour la Belle se rendoit,
S'y lavoit le visage, & puis se regardoit.
De ses jambes souvent, dans l'eau d'une riviere,
Afin d'estre plus propre, elle ostoit la poussiere,

Et par ce demi-bain tout ſon poil de Jument
Prenant un nouveau luſtre, avoit plus d'agrément.
Sur ſon épaule gauche, en forme de conqueſte,
Elle portoit toûjours la peau de quelque beſte,
Mais elle eſtoit choiſie, & ſembloit augmenter
Les dons que la Nature avoit ſceu luy preſter.
Tous deux dans les beaux jours d'une aimable jeuneſſe
Ils avoient l'un pour l'autre une égale tendreſſe,
Et d'un heureux Hymen ſuivant les douces loix
Sans ſe quitter jamais, ils erroient dans les bois.
Quand la nuit ſurvenoit, forcez à la retraite,
Enſemble ils choiſiſſoient une grote ſecrete,
Où chacun d'eux gouſtant les douceurs du Sommeil,
Attendoit en repos le retour du Soleil.
Chez le Prince Lapithe où de ſon hymenée
La Feſte par le ſang ſe voyoit terminée,
Pour garantir leurs jours dans ce deſordre affreux,
A coſté l'un de l'autre ils combattoient tous deux.
Un dard qu'en la meſlée on pouſſe à l'avanture
Frape Cyllare au ſein, y fait une ouverture.
On retire le dard voulant le ſecourir,
Il a touché le cœur, c'eſt aſſez pour mourir.

Hillonome en ſes bras le reçoit lors qu'il tombe,
A ſa vive douleur on la voit qui ſuccombe,
Sans que l'accablement qui ſuit ſon deſeſpoir
Affoibliſſe les ſoins qu'elle croit luy devoir.
Pour arreſter le ſang qui coule de ſa playe
Il n'eſt aucun effort que ſon amour n'eſſaye;
Mais il coule toûjours, & ſon ſecours eſt vain,
Il force pour ſortir l'obſtacle de ſa main.
Quel chagrin, & combien ce ſpectacle la touche!
Elle met, elle tient ſa bouche ſur ſa bouche,
Et malgré les Deſtins par qui tout eſt conduit,
Elle croit retenir ſon ame qui s'enfuit.
Enfin le voyant mort, aprés de longues plaintes
Que d'un coup ſi cruel arrachent les atteintes,
Et qu'en ces mouvemens de tumulte & d'effroy
Le bruit ne laiſſe pas arriver juſqu'à moy,
Avec ce meſme trait dont a peri Cyllare
Elle pouſſe contre elle une main trop barbare;
Et tombant ſur ſon corps gouſte au moins la douceur
D'embraſſer en mourant ce qui charma ſon cœur.

Je m'imagine encor voir avec quel carnage
Phéocome par-tout fait éclater ſa rage.
Sous des peaux de Lion qu'attachent divers nœuds
Ce Centaure inhumain cache ſon corps hideux.

Un tronc d'arbre arraché couvroit un grand eſpace.
Quatre Bœufs n'auroient pû le tirer de ſa place.
Il le prend, il le leve, & par l'ébranlement
Luy donnant dans ſes mains un plus ſeur mouvement
Il le pouſſe avec force, & ce tronc redoutable
Trouve Phelonelis, le renverſe, l'accable;
Sa teſte que fracaſſe un coup ſi violent,
Par le haut écachée, offre un objet ſanglant,
Qui dans ſon nez, ſes yeux, ſa bouche, ſes oreilles,
Laiſſe voir des horreurs qui n'ont point de pareilles.
Sa cervelle fluide avec le ſang en ſort.
C'eſt l'image d'un ſuc qu'on tire avec effort,
Et qu'une herbe preſſée autant qu'il eſt poſſible
Rend par les petits trous ou d'un ſas ou d'un crible.
J'approche du Centaure, & lors qu'il s'appreſtoit
A dépouiller le Mort des armes qu'il portoit,
D'un coup qui rompt l'effet de cette injuſte envie,
J'empeſche ſon triomphe, & mets fin à ſa vie.
Pelée en fut témoin, & vit Teleboas
Et le hardi Ctonie abatus par mon bras.
L'un, quoy qu'il n'euſt en main qu'une fourche pour armes,
Par ſes coups étonnans rempliſſoit tout d'alarmes.

Avec un javelot l'autre de rang en rang
Cherchoit l'occaſion de répandre du ſang.
Moy-meſme j'éprouvay l'ardeur de ſon courage,
Il m'en demeure encor des marques au viſage.
C'eſtoit en ce temps-là qu'aux plus rudes combats
Devant Troye on euſt deu ſe ſervir de mon bras.
Si du Fils de Priam mon peu d'experience
Ne m'euſt pas fait alors ſurpaſſer la vaillance,
Au moins aurois-je pû retarder quelquefois
Le trop rapide cours de ſes fameux exploits.
Mais Hector, dont le nom s'eſt fait ſi bien connoître,
Ou n'eſtoit pas encore, ou venoit d'avoir l'eſtre;
Aujourd'huy que les ans ont détruit ma vigueur,
Je demeure ſans force, & n'ay plus que le cœur.
Que vous diray-je encore? En attaquant Pyrete
Periphas ſignala ſon nom par ſa défaite.
D'un baſton de cormier Ampix eſtoit armé.
Dans le juſte couroux dont il eſt animé,
Il s'en ſert contre Oëcle avec tant d'avantage
Qu'encor qu'il ſoit ſans fer, il le perce au viſage.
Par l'effort de ce coup dans la teſte enfoncé,
Le Centaure eſt ſans vie auſſi-toſt que bleſſé.
Macarée eſt à craindre en cette rude guerre.
Il combat Erigdupe, & le jette par terre.

Cymele trouve Nesse, & son bonheur est tel
Qu'à l'aine son épieu luy porte un coup mortel.
Peut-estre avez-vous cru que sans autre science
Mopse sur l'avenir bornoit sa connoissance.
Mopse sçavoit combattre; Un dard qu'il fait voler
Frape Odite à la bouche, il ne peut plus parler.
A ce terrible coup nul autre ne ressemble.
Le dard perce sa langue & son menton ensemble,
Et ce mesme menton vers la gorge panché
Par le fer qui traverse y demeure attaché.
C'est ainsi qu'il finit sa triste destinée;
Mais enfin il est temps de parler de Cenée,
Luy qui Femme autrefois sous le nom de Cenis,
Avoit dans sa beauté des charmes infinis.
Stiphele, Piræmon, Brome, Antimaque, Helime,
A son bras tour-à-tour servirent de victime.
Je ne sçay par quels coups ils furent abatus,
Mais je sçais & le nombre, & le nom des vaincus.
J'en ay depuis ce temps conservé la memoire.
Enflé de ces succés qui le couvrent de gloire,
Sur d'autres ennemis cet illustre Vainqueur
Aux dépens de leur sang exerçoit sa valeur.
Latrée accourt, & croit se rendre redoutable.
Des Centaures c'estoit le plus épouvantable.

Son énorme grandeur ſur luy de toutes parts,
Plus que ſa double forme, attire ſes regards.
Il n'eſt ny vieux ny jeune, & par un long uſage
Il a toute la force attachée au bel âge.
Des dépouilles d'Aleſe à ſes pieds abatu,
Pour marquer ſa victoire, on le voit reveſtu.
D'un bouclier luiſant, & d'une longue pique
Il s'eſt fait une armure & noble & magnifique,
Et comme avec un corps par le bas inégal,
Lorſqu'un Centaure marche, il ſemble eſtre à cheval,
Latrée en ſe tournant vers l'une & l'autre Troupe,
Par plus d'un caracole en rond porte ſa croupe,
Se forme un vain triomphe, & fier mal à propos
Contre ſon Ennemi fait entendre ces mots:
Quoy, Cenis, car jamais je ne changeray d'ame,
Et tu ſeras pour moy toûjours Cenis & Femme,
Le ſexe où tu naquis, te peut-il ſans effroy
Laiſſer pour le combat paroiſtre devant moy?
Si tu ſembles eſtre homme, en vain cette apparence
Par des dehors trompeurs ſoûtient ta confiance.
Pouvons-nous oublier qu'elle eſt en toy le prix
De l'impudique amour dont un Dieu fut épris?
Songe, pour obtenir cette forme nouvelle
Que ta gloire receut une injure mortelle.

La honte t'en suivra jusque dans le tombeau.
Va prendre la quenouille, & tourner un fuseau.
Le moindre de mes coups suffiroit pour t'abattre.
C'est à toy de filer, & non pas de combattre.
Il eust poussé plus loin cet orgueilleux discours,
Si l'atteinte d'un dard n'en eust rompu le cours.
L'intrepide Cenée ennuyé de l'entendre,
L'attaque où par la course il voit son corps s'étendre,
Et d'un trait qu'il luy lance il le blesse au costé
A l'endroit qui rend l'homme au cheval ajoûté.
Furieux de douleur, & transporté de rage,
Le Centaure luy lance une pique au visage.
Sans luy faire aucun mal la pique en rejallit.
Ainsi du haut d'un toit la gresle rebondit.
Ainsi sur un tambour une petite pierre
Est repoussée en haut, & retombe par terre.
Surpris de voir Cenée à l'épreuve des traits
Il s'avance, & le veut combattre de plus prés.
Se servant de l'épée, il a la main si forte
Qu'il croit le renverser sous le coup qu'il luy porte.
Son esperance est vaine, & loin de penetrer
Le fer cede, s'émousse, & refuse d'entrer.
La colere luy fait redoubler ses menaces;
Tu n'échaperas point, dit-il, quoy que tu fasses.

Mon épée est sans pointe, & n'a pû te percer,
Mais par des coups de taille on te peut terrasser.
A la force du bras en vain l'adresse est jointe.
Le tranchant contre luy fait autant que la pointe,
Il reste invulnerable, & par de vains efforts
Le Centaure s'attache à frapper sur son corps.
Au lieu de l'entamer, chaque coup qu'il y donne,
Ainsi que sur du marbre, & se perd & resonne.
Sa lame enfin se rompt, & l'un de ses éclats
Vient le fraper luy-mesme, & ne l'épargne pas.
Aprés qu'en ce combat l'indomptable Cenée
Remplissant son heureuse & rare destinée
Eut encor quelque temps d'un courage affermi
Soûtenu les grands coups de son fier ennemi,
Il faut voir à mon tour, dit-il, si mon épée
Dans ton sang par ma main ne peut estre trempée.
Il s'élance, & le fer dans son ventre poussé
Entrant jusqu'à la garde y demeure enfoncé.
Il l'y tourne, retourne, & forçant l'ouverture
Dans sa blessure mesme il fait une blessure.
Du monstrueux Centaure on voit le vaste corps
Succomber tout-à-coup à ses hardis efforts.
Son sang coule, & la terre en est toute couverte,
Tous ceux de son parti s'indignent de sa perte,

Et chacun, mais en vain, attaquant ſon vainqueur,
Fait voir pour s'en vanger la plus bouillante ardeur.
Leurs traits frapent ſon corps, & ſon corps les repouſſe,
Leur pointe, quoi qu'aiguë,en le touchant s'émouſſe,
Et d'ennemis en foule en meſme temps preſſé,
Il reçoit tous leurs dards, & n'en eſt point bleſſé.
Un prodige pareil ne peut trop les ſurprendre.
Quelle honte pour nous vois-je icy ſe répandre,
S'écrie alors Monyque? En bute à tous nos coups
Un ſeul homme nous brave, & triomphe de nous,
Un homme que le ſexe où nous l'avons veu naiſtre
Pour homme à peine encor permet de reconnoiſtre.
Mais que dis-je? Il eſt homme, & ſans doute aujourd'huy
Nous ſommes ce qu'il fut, & plus femmes que luy.
Puiſque de noſtre ſort nous le laiſſons arbitre,
Par noſtre lâcheté nous meritons ce titre.
Si ſans nous oppoſer à ce qu'il entreprend
Nous rendõs ſon triõphe & plus noble & plus grand,
Que nous ſert cette force, & le double avantage
Dont deux eſtres unis enflent noſtre courage?
C'eſt en vain qu'on nous veut faire Fils d'Ixion.
Tout ce qu'on en publie eſt une fiction,

Et nous aurions le cœur moins rempli de foiblesse,
Si nous estions sortis du sang d'une Déesse.
Ixion qui n'avoit que des soins glorieux,
Jusques à Junon mesme osa lever les yeux,
Et nous, qui nous vantons d'estre Fils d'un tel Pere,
Nous souffrons pour Vainqueur un indigne Adversaire,
Qui presque Femme encor, fait tomber sous ses coups,
Quand on l'ose attaquer, les plus forts d'entre nous.
C'en est trop, à nos traits s'il est impenetrable,
Employons de nos bras la force redoutable.
Contre cet Ennemi servons-nous en ces lieux
Des arbres, des rochers qui s'offrent à nos yeux.
Arrachons, pour punir ses insultes trop fieres,
Les chesnes les plus lourds, & les forests entieres,
Et puisque par les dards on n'en peut triompher,
Sous un poids accablant tâchons de l'étouffer.
Il s'avance, & d'abord trouvant sur son passage
Un grand arbre abattu par un effort d'orage,
Il le lance à Cenée, & dans le mesme instant
Sur l'exemple donné chacun en fait autant.
Bien-tost sur son sommet Pelion est sans ombre,
D'arbres le Mont Othrys n'a plus qu'un petit nõbre.

Cenée en un moment chargé de tout le poids
Que fait tomber ſur luy ce grand amas de bois,
S'agite, ſe remuë, & ſoûtient la tempeſte;
Mais quand le faix augmente, & ſurpaſſe ſa teſte,
Et que ſous le fardeau dont ſon corps eſt couvert
Il n'a pour reſpirer aucun paſſage ouvert,
Contraint de ſuccomber, il commence à connoiſtre
Dans quel peril le met la charge qu'il ſent croiſtre.
Il ne perd pas pourtant l'eſpoir de ſe ſauver,
Malgré ſa peſanteur il ſe veut ſoulever,
Et de toute ſa force il n'eſt rien qu'il ne faſſe
Pour pouvoir renverſer le bois qui le terraſſe:
Il l'ébranle en effet, puis s'en laiſſe accabler.
C'eſt ainſi que l'on voit les montagnes trembler,
Lors que d'une ſecouſſe & rude & violente
Sous des vents enfermez la terre ſe tourmente.
Nous plaignons la rigueur d'un ſi funeſte ſort,
Et doutons ſi Cenée eſt ou vivant ou mort.
Sous tant d'arbres jettez la pluſpart veulent croire
Qu'il a perdu la vie en conſacrant ſa gloire,
Mais Mopſe en voit ſortir tout-à-coup un Oiſeau,
Il reconnoiſt Cenée en cet eſtre nouveau,
Et de ſon changement ce hardi témoignage
Attirant nos regards ſur ſon jaune plumage,

Cet Oiſeau qui n'a point ſon pareil dans les Bois,
Eſt veu pour la premiere & la derniere fois.
Il vole autour de nous, & ſa triſte preſence
Semble nous demander une prompte vangeance.
Mopſe le ſuit du cœur auſſi bien que des yeux,
Et touché d'un grand cri qu'il pouſſe vers les Cieux,
Enfin donc c'en eſt fait, luy dit-il, tu nous quittes,
O Cenée, autrefois la gloire des Lapithes,
Fameux par ta vertu comme par tes travaux,
Et maintenant reduit à l'eſtre des Oiſeaux.
Puiſſe un heureux deſtin t'accompagner ſans ceſſe,
Vy toûjours, & demeure unique en ton eſpece.
A ce juſte ſouhait tout le monde applaudit,
Et par reſpect pour Mopſe on croit ce qu'il en dit.
L'ardeur de le vanger preſſant noſtre colere
On s'en fait auſſi-toſt un devoir neceſſaire,
Et chacun indigné qu'on ait pour ſon trepas,
Quoy qu'il combattiſt ſeul, employé tant de bras,
Contre ſes ennemis ne la ſent rallentie
Qu'aprés que l'on en a défait une partie.
Dans ce carnage affreux les ombres de la nuit
Font grace malgré nous au reſte qui s'enfuit.

T. Erlinger in. f.

MORT DE PERICLIMENE CHANGÉ EN AIGLE.

FABLE V.



Ainsi parle Nestor, & tandis qu'il raconte
Des Centaures vaincus le combat & la honte,
Tlepoleme l'écoute, & voit avec chagrin
Que ſans parler d'Hercule il en marque la fin.

Il s'en fait une offense ; Hercule estoit son Pere.
D'un oubli si peu juste, il ne sçauroit se taire,
Et regardant Nestor ; J'admire, bon Vieillard,
Qu'Hercule à cette guerre ayant eu tant de part,
Lors qu'un recit fidelle envers tous vous acquitte,
Vous ne luy donniez pas la gloire qu'il merite.
Il m'en a, luy dit-il, parlé cent & cent fois,
Et mettant ce qu'il fit parmi ses grands exploits,
Avec un soin extréme il gardoit la memoire
Des grands coups qu'à son bras cousta cette victoire.
Pourquoy, répond Nestor en poussant un soupir,
Renouveller des maux qui sembloient s'assoupir,
Et vouloir malgré moy réveiller ma colere
Sur les sujets que j'ay de haïr vostre Pere ?
Je sçay ce qu'est Hercule, & quels fameux combats
En cent occasions ont signalé son bras.
Ses exploits sont si grands qu'à peine on les peut croi-(re.
Tout l'Univers est plein de l'éclat de sa gloire,
Et si la verité se pouvoit contester,
Je le nierois, du moins je voudrois en douter.
Mais ny Polidamas par sa valeur extréme,
Ni tant d'autres Guerriers, Deiphobe, Hector même,
De nous pour les vanter ne se sont rien promis,
Car qui peut sans chagrin louër ses Ennemis ?
Hercule

Hercule a de Meſſene abatu les murailles,
Dans Pyle, dans Elis cauſé cent funerailles.
Ces Villes cependant n'avoient pas merité
Qu'il portaſt ſa fureur à tant de cruauté.
Que n'en eſſuya point la Maiſon de Nelée?
Par le fer, par la flame elle fut deſolée.
Ce malheureux Vieillard à qui je dois le jour,
Avoit veu douze Fils payer ſon chaſte amour.
Tous par le bras d'Hercule eurent un ſort funeſte;
Et de ces douze Fils je ſuis le ſeul qui reſte.
Dix d'entr'eux, il eſt vray, pouvoient le redouter;
Leurs forces n'alloient pas juſqu'à luy reſiſter.
Mais que Periclimene, à qui pour ſe défendre
De ceux qui ſur ſa vie oſeroient entreprendre,
Neptune, noſtre Ayeul, donna l'heureux pouvoir
De prendre un autre corps quand il voudroit l'avoir,
Malgré cet avantage ait pû ſe voir contraindre
A ſouffrir un Vainqueur qu'il ne devoit pas craindre;
Qu'Hercule ait ennobli ſon nom par ſon trépas,
C'eſt un coup du Deſtin que je ne comprens pas.
Un jour qu'en un combat ſous diverſes figures
Il avoit évité juſqu'aux moindres bleſſeures,
Honteux de ne pas vaincre, à la fin il choiſit
La forme de l'Oiſeau que Jupiter cherit.

Fier d'eſtre Aigle, dans l'air avec force il s'éleve,
Et c'eſt de là qu'il veut que le combat s'acheve.
Il s'eſſaye, & prenant un vol précipité
Il fond ſur voſtre Pere avec rapidité.
Des ſerres & du bec il le bleſſe au viſage,
Luy fait ſentir les coups de ſon tranchant plumage,
Et lors que de nouveau vers les Cieux élevé,
Par ce premier triomphe il croit l'avoir bravé,
Hercule, dont pour l'arc la main eſt toûjours ſeure,
Le frape d'une fleche où l'aile a ſa jointure.
Le coup eſtoit leger, mais les nerfs qu'il luy rompt
Ne luy permettant plus un mouvement ſi prompt,
Quelque effort qu'il employe, il ſe ſoûtient à peine,
Il tõbe, & tout ſon corps cede au poids qui l'entraine.
La fleche en l'atteignant avoit peu penetré,
Mais le fer plus avant par cette cheute entré,
S'enfonçant dans la chair juſqu'au plus haut de l'aile,
Luy va rendre à la gorge, & la playe eſt mortelle.
Il expire. Jugez aprés de tels malheurs
Qui m'ont fait reſſentir les plus vives douleurs,
Si deplorant encor des deſtins ſi contraires
J'ay ſujet de louër le Vainqueur de mes Freres.
Ma vangeance pourtant n'ira jamais plus loin
Qu'à taire les hauts faits dont je ſuis le témoin.

Je connois ſes vertus ſans en vouloir rien dire ;
Mais ſi les ſentimens que la haine m'inſpire
Sont fondez contre luy ſur un juſte couroux,
Je vous eſtime trop pour l'étendre ſur vous.

Le recit que Neſtor, complaiſant & facile,
Voulut bien accorder aux prieres d'Achille,
Fut un charmant ſurcroiſt aux douceurs du feſtin.
Si-toſt qu'il ſe fut teu, l'on eut recours au vin,
Et chacun à l'envy recommençant à boire,
Celebra de Bacchus la naiſſance & la gloire.
A ce nouveau plaiſir l'abſence du Soleil
Fit bien-toſt ſucceder les charmes du Sommeil.





MORT D'ACHILLE.

FABLE VI.



CHILLE cependant goufte en vain
l'avantage
Dont la mort de Cycnus a flaté fon
courage.
Il l'a fait fuccomber fous fes terribles coups,
Mais il s'eft de Neptune attiré le couroux.
Ce Dieu qui le fit naiftre, & que l'amour de Pere
Engage de ce Fils à plaindre la mifere,

Ne ſçauroit oublier que ſans le rendre Oiſeau,
Il n'a pû le ſouſtraire à l'horreur du tombeau.
Ce changement forcé le bleſſe, luy fait peine.
Achille en eſt la cauſe, il le hait, & ſa haine
Prenant de jour en jour des forces dans ſon cœur,
Veut pour ſe ſatisfaire une extréme rigueur.
Déja depuis le temps qu'Agamemnon employe
Ce qu'il a de plus fort contre les murs de Troye,
Dix ans, ſans que les Grecs les euſſent renverſez,
En differens combats s'eſtoient preſque paſſez;
Quand le Dieu de la mer, que la colere emporte,
Rencontrant Apollon, luy parle de la ſorte.

O toy, de tous les Fils du Souverain des Cieux
Qui me touches le plus, & que j'aime le mieux,
Toy, qui mis avec moy tous tes ſoins à conſtruire
Ces murs ſi renommez que l'on cherche à détruire,
Peux-tu voir ſans gemir que peut-eſtre il ne faut,
Pour en venir à bout, que le plus foible aſſaut?
Sans doute ainſi que moy preſt à voir Troye en cendre
Tu regrettes le ſang qu'il couſte à la défendre;
Tu plains tant de milliers de courageux Soldats
Dont une longue guerre a cauſé le trépas,

Et pour ne point parler de ces triſtes carnages,
Dont je pourrois t'offrir les funeſtes images,
Se peut-il qu'à tes yeux avec de paſles traits
L'Ombre du grand Hector ne ſe montre jamais ?
Il me ſemble encor voir les Grecs comblez de joye
Trainer indignement ſon corps autour de Troye.
Mais que ſert de ces maux l'affligeant ſouvenir,
Si celuy qui les cauſe eſt encore à punir ?
Achille, plus cruel que n'eſt la guerre meſme,
Voit toûjours tout permis à ſa fureur extréme,
Il vit à noſtre honte, & par ſes rudes coups
Détruiſant noſtre ouvrage, il triomphe de nous.
Que ne vient-il aux lieux de mon obéiſſance ?
Je luy ferois ſentir ma ſupreme puiſſance,
Mais puiſqu'il ne m'eſt pas permis de l'approcher,
Prens ton arc; à ſes yeux tu pourras te cacher,
Et ſans qu'il t'apperçoive, il doit t'eſtre facile
De montrer qu'aux Troyens ta faveur eſt utile.
Fais voler contre luy le plus fort de tes traits,
Et vange par ſa mort les maux qu'il leur a faits.
  Apollon qui d'Hector déplore l'infortune
Entre dans l'intereſt qu'il voit prendre à Neptune,
Et d'un nuage épais ſur l'heure envelopé
Suit le couroux ſecret dont ſon cœur eſt frapé.

Il se rend dans la Plaine où le combat s'allume.
Là, découvrant Paris, qui selon sa coustume
Sur des Grecs que la crainte éloignoit des hazards,
De loin en se cachant décochoit quelques dards;
Que te sert de chercher avec si peu de gloire
Contre une vile Troupe une indigne victoire,
Dit-il en se montrant tout-à-coup à ses yeux
Dans le brillant éclat qu'il a parmi les Dieux?
Si ton pays t'est cher, rens-luy ton bras utile.
C'est ce que tu peux faire en attaquant Achille.
Tes Freres immolez t'y doivent engager,
Il a versé leur sang, aspire à les vanger.

Il parle; En mesme temps Paris tourne la veuë,
Et voit ce fier Vainqueur qui renverse, qui tuë;
Apollon malgré luy l'obligeant d'avancer
Conduit si bien le coup qu'il luy fait adresser,
Qu'au talon, seul endroit capable de blesseure
Le dard fait une large & profonde ouverture.
Il meurt, & de hauts cris en répandent le bruit.
Priam dans son Palais en est bien-tost instruit.
Depuis le temps qu'Hector a peri devant Troye;
Il n'avoit pû gouster que cette seule joye.
C'est ainsi qu'au milieu de tant de grands exploits
Pour qui la Renommée a deu manquer de voix,

Par une main indigne, & plus qu'effeminée,
Le Vainqueur des vainqueurs finit sa destinée.
Mais si, le soûmettant à cette indignité,
Par un decret fatal il estoit arresté
Qu'un trait, parti d'un bras moins d'homme que de (femme,
Perçast le grand Achille, & luy fist rendre l'ame,
Avecque moins de honte Achille auroit tombé
Si sous quelque Amazone il avoit succombé.
Enfin il ne vit plus, ce Heros plein de gloire,
Qui dans le camp des Grecs arrestoit la victoire,
Et qui, des Phrygiens la terreur & l'effroy,
Jamais d'aucun vainqueur n'avoit receu la loy.
Les honneurs du bucher restent seuls à luy rendre.
On apporte son corps, il est reduit en cendre,
Et par le mesme Dieu dont son bras fut armé,
Achille en peu de temps se trouve consumé.
Ce qui reste de luy, malgré tout son merite,
Peut à peine remplir l'urne la plus petite;
Mais son nom qu'en tous lieux ses vertus font voler,
Se répand aussi loin qu'un grand nom peut aller.
Aprés ce qu'il a fait sa gloire est sans seconde,
Et n'a pour se borner que les bornes du monde,
C'est par là seulement que l'on peut mesurer
Les exploits éclatans qui le font admirer.

Leur memoire durable autant que glorieuſe,
Ne craint point de l'oubli la honte dangereuſe;
Et jamais ſes pareils, quand la mort les détruit,
Ne ſentent les horreurs de l'éternelle nuit.
Le Ciel, du grand Achille ayant privé la terre,
Son Bouclier excite une nouvelle guerre.
Comme il a ſoûtenu de redoutables coups
L'honneur de le porter fait d'illuſtres jaloux.
Mais quoy que Diomede à cette gloire aſpire,
Qu'Ajax, Fils d'Oïlus, ardemment la deſire,
Que pour Agamemnon, comme pour Menelas
Elle ait, s'ils l'obtenoient, de ſenſibles appas,
Chacun d'eux, dans la peur d'eſtre cru temeraire,
Jugeant ce prix trop haut, ſe réſout à ſe taire,
Et lors que tant de Grecs penſent n'avoir rien fait
Qui puiſſe autoriſer un ſi noble ſouhait,
Ajax, le fier Ajax que Telamon fit naiſtre,
Demande un Concurrent, s'il en oſe paroiſtre.
Ulyſſe à ce combat voulant bien s'engager,
Entre ces deux Rivaux il s'agit de juger.
Le ſage Agamemnon, qui dans cette diſpute
Aux plaintes du Vaincu craint d'eſtre ſeul en bute,
Aſſemble dans le camp les Chefs les plus fameux,
Et de ce jugement ſe décharge ſur eux.

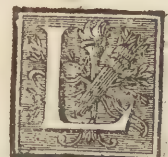
Fin du douziéme Livre.



LIVRE XIII.

DISPUTE POUR LES ARMES D'ACHILLE.

FABLE I.



LES Chefs au lieu marqué viennent prendre leur place,
Un grand Peuple autour d'eux de tous costez s'amasse ;
Et lors que le silence à tous est imposé,
Ajax cede au couroux dont il est embrasé,

Se leve de furie, & plein d'impatience
Qu'on ait si peu d'égard aux droits de la vaillance,
Que l'on souffre qu'Ulysse ose luy disputer
Ce que par son courage il croit seul meriter ;
Il jette un fier regard vers le port de Sigée,
Y découvre la flote en bel ordre rangée,
Puis étendant ses mains du costé des Vaisseaux,
Quel fruit, grands Dieux, dit-il, quel fruit de mes travaux !
C'est en un lieu rempli des marques de ma gloire
Qu'Ulysse veut sur moy remporter la victoire,
Et j'ay l'affront de voir, s'il n'est pas préferé,
Qu'on le croit digne au moins de m'estre comparé.
Cepēdant lors qu'Hector dont il craignoit les armes,
En brûlant nos Vaisseaux, nous causa tant d'alarmes,
Cét Ulysse qu'on ose écouter contre moy,
Dans ce pressant peril s'alla cacher d'effroy.
Il ceda lâchement, tandis que sans rien craindre
Je combattis la flame, & sceus enfin l'éteindre.
Ainsi je reparay son peu de fermeté,
Et mis, lors qu'il fuyoit, la flote en seureté.
Si bien dire & bien faire est une gloire égale,
Son talent peu guerrier n'a rien qui le ravale.

Un plus digne Rival ne se pouvoit offrir,
Quand je sçay bien combattre, il sçait bien discourir,
Et sa langue sur moy n'a pas moins d'avantage
Qu'en eut toûjours sur luy l'ardeur de mon courage.
Mais comme la valeur doit seule decider
Des armes que tous deux nous osons demander,
Voyons si l'équité souffre qu'on le préfere.
Je ne parleray point de ce qu'on m'a veu faire.
J'ay pour vostre défense employé tous mes soins;
Vos yeux, ô vaillans Grecs, en ont esté témoins.
Vous sçavez comme moy ce que j'aurois à dire,
Mais quand au mesme prix le brave Ulysse aspire
C'est à luy de conter par quels rares exploits
Il prétend contre moy meriter vostre choix.
Qu'il nous vante sa gloire, & ces hauts faits sans nombre
Qu'il a par modestie ensevelis dans l'ombre,
Et qui chez les Troyens n'ayant fait aucun bruit
Ne doivent avoir eu pour témoin que la nuit.
Il est vray, j'ay porté bien loin mon esperance.
Je demande une illustre & haute recompense;
Mais dans ce different pour la gloire entrepris
Le Rival que je trouve en oste bien du prix,

Et ſans en concevoir une fierté trop grande,
Ajax peut obtenir ce qu'Ulyſſe demande.
Déja de ce debat entre nous commencé,
Quel qu'en ſoit le ſuccés, il eſt recompenſé.
Qu'il ſouffre qu'aujourd'huy par vous je le ſurmonte,
N'eſtant point né pour vaincre, il peut ceder ſans honte;
Et c'eſt pour luy toûjours un glorieux employ
De trouver à combattre un homme tel que moy.
Que ſi ſa vanité pouſſoit ſi loin l'outrage,
Qu'il oſaſt devant vous douter de mon courage,
L'éclat que mes Ayeux me donnent par leur ſang,
Me feroit obtenir toûjours le premier rang.
Mon Pere eſt Telamon, Telamon qui prit Troye,
Quand du couroux d'Hercule elle devint la proye,
Et qui pour conquerir la fameuſe Toiſon
Aux rives de Colchos accompagna Jaſon.
Il fut Fils d'Eacus, à qui dans les lieux ſombres
Le Deſtin a commis le jugement des Ombres.
Ulyſſe, tu le ſçais; c'eſt en ces triſtes lieux
Que contraint d'expier des crimes odieux,
Siſiphe ton Parent à toute heure ſuccombe
Sous le rocher qu'il porte, & qui toûjours retombe.

D'Eacus mon Ayeul je ne dis rien de plus,
Ce ſeroit perdre temps en diſcours ſuperflus.
Jupiter qu'en puiſſance aucun Dieu ne ſurmonte,
L'avoüant pour ſon Fils, ne s'en fait point de honte.
Ainſi par un deſtin illuſtre & glorieux
J'ay pour ſecond Ayeul le plus puiſſant des Dieux.
Je puis faire valoir ce ſuperbe avantage,
Quand le fameux Achille avec moy le partage.
Du Frere de mon Pere Achille eſtant le Fils,
A mes pretentions laiſſe l'eſpoir permis.
Du prix que je pourſuis faut-il que l'on s'étonne?
Ce n'eſt que demander ce que le ſang me donne;
Mais d'un ſang étranger Ulyſſe deſcendu
A-t'il avec mes droits quelque droit confondu?
Luy qui dans la vertu loin d'avoir pris pour guides
Les Modeles brillans qu'ont eus les Eacides,
En fraude, en trahiſon, en ſecrets attentats
Eſt ſemblable à Siſiphe, & marche ſur ſes pas.
Juſtes Dieux! Vous pourriez me refuſer des armes,
A moy pour qui la guerre eut de ſi puiſſans charmes,
Qu'y courant des premiers je vous fis aſſez voir
Que mon courage ſeul s'en faiſoit un devoir,
Et quand par un infame & honteux artifice
Mon indigne Rival, le pacifique Ulyſſe,

S'eſt voulu dérober au peril des combats,
Il auroit un honneur que je n'obtiendrois pas?
Lors qu'on parla de guerre, avec quelle baſſeſſe
Pour demeurer chez luy, cacha-t'il ſa foibleſſe?
D'un fol égarement le tranſport affecté
Si-toſt qu'on l'obſervoit, couvroit ſa lâcheté,
Et l'on n'euſt rien connu de ce vil ſtratagême,
Si plus adroit que luy, mais nuiſible à ſoy-meſme,
Palamede, au peril de ſe faire haïr,
Ne l'euſt dans ce tranſport forcé de ſe trahir.
Son Fils qui dans le temps qu'il labouroit du ſable
Fut offert au tranchant d'un ſoc impitoyable,
Quand le fer eut paſſé ſur luy ſans le bleſſer,
Découvrit le ſecret qu'on ne pouvoit percer.
De ſa feinte folie il fit voir le miſtere,
Et pour la ſoûtenir quoy qu'Vlyſſe puſt faire,
A partir avec nous malgré luy condamné,
Il fut dans nos Vaiſſeaux moins conduit que trainé.
Quelle affreuſe injuſtice! Un homme ſans courage,
Qui des armes jamais n'a ſceu le noble uſage,
Qui les hait, qui les fuit, ſe verra reveſtu
De celles dont on fit le prix de la vertu,
Et pour avoir cent fois abandonné ma vie
Aux perils dont la guerre à toute heure eſt ſuivie;

Il faudra que je sois honteusement privé
D'un bien qui par le sang doit m'estre reservé.
Quand on l'a plaint d'un mal qui sembloit incurable,
Que son égarement n'estoit-il veritable,
Ou croyant qu'en effet il estoit insensé,
Chez luy dans le repos que ne l'a t'on laissé ?
Si cet homme si propre à machiner des crimes,
Nous eust dans le voyage épargné ses maximes,
Philoctete à Lemnos ne seroit pas reduit
A se plaindre aux rochers, & s'y plaindre sans fruit.
Là, d'une playe au pied le rigoureux supplice
Le fit abandonner par le conseil d'Vlisse.
La honte en est pour nous, qui sans le secourir,
Nous remettant en mer, le laissâmes souffrir.
Quels cris, dit-on, quels cris n'y fait-il pas entendre !
Au fond d'une caverne il va la nuit s'étendre,
Et souhaite à l'Auteur de cette lâcheté
Le juste chastiment qu'il a trop merité.
Aux vœux des affligez si les Dieux sont faciles,
Ceux qu'il fait contre luy ne sont pas inutiles,
Et je n'en doute point, ils voudront le punir
Des maux que Philoctete a peine à soûtenir.
Helas ! ce fameux Chef qu'avecque tant de joye
La Grece vit s'armer pour la perte de Troye ;

Luy que sur son bucher Hercule au mont Oeta
Fit le digne heritier des fleches qu'il porta.
Dans une Isle deserte où le tient sa disgrace,
Pour éviter la faim a recours à la chasse,
Et contre des Oiseaux tire ces mesmes traits
Par qui seuls les Troyens peuvent estre défaits.
Il vit encor pourtant malgré nostre injustice
Pour n'avoir pas suivi le dangereux Ulysse,
Et si dans le tombeau les Morts peuvent garder
Le souvenir des biens qu'on leur vit posseder,
Palamede voudroit qu'en faisant le voyage
On l'eust aussi laissé dans quelque lieu sauvage.
Il vivroit, ou du moins il eust fini ses jours
Sans que la perfidie en eust rompu le cours.
Ulysse qui toûjours ardent à la vangeance
Ne se souvint que trop de la cruelle offense
Qu'aux yeux de tous les Grecs Palamede luy fit
En montrant qu'il feignoit d'avoir perdu l'esprit,
Par un motif de haine, ou plûtost de bassesse,
L'accusa de trahir l'interest de la Grece,
Et de sa calomnie appuya les detours
De tout ce qui pouvoit faire immoler ses jours.
L'argent que par adresse il fit mettre en sa tente,
Fut du crime inventé la preuve convaincante.

Voilà ce que nous vaut cet homme trop ſubtil,
Qui par de durs arreſts ou de mort ou d'exil,
Sur des rapports obſcurs, des marques incertaines,
Nous oſte impunément nos plus grands Capitaines;
C'eſt ainſi qu'il combat, & qu'il peut ſe vanter
Qu'en guerre plus qu'un autre il eſt à redouter.
Mais quand en éloquence, en douceur de langage
Sur le ſage Neſtor il auroit l'avantage,
Pourroit-il m'éblouïr juſqu'à me faire voir
Qu'il pût l'abandonner ſans trahir ſon devoir?
Neſtor à qui des ans la peſante foibleſſe
N'oſte rien de l'ardeur qu'il eut dans ſa jeuneſſe,
Contre nos Ennemis s'eſtant trop avancé,
Sous luy dans la meſlée eut ſon cheval bleſſé.
Quel parti prẽdre? Il faut qu'il cede ou qu'il periſſe.
Etonné du peril, il crie, appelle Ulyſſe.
Ulyſſe qui l'entend cherche à ſauver ſes jours,
Et fuyant lâchement le laiſſe ſans ſecours.
Je n'exagere rien ſur ſon peu de courage.
Le vaillant Diomede en rendra témoignage.
Il le vit qui couroit, & l'ayant arreſté
Luy reprocha ſa fuite & ſa timidité.
Des Dieux en ſa perſonne admirez la juſtice.
L'intereſt d'un Ami ne peut rien ſur Ulyſſe,

Et luy-mesme à son tour à perir exposé
Demande à haute voix ce qu'il a refusé.
Du vieux Nestor par luy la vie abandonnée
Luy faisoit meriter la mesme destinée,
L'ayant dans le peril laissé si lâchement
Il devoit recevoir un pareil traitement.
A peine cependant je l'entens qui nous crie
Qu'à moins d'un prompt secours il va perdre la vie,
Que sans examiner le danger où je cours,
Volant auprés de luy je prens soin de ses jours.
Son visage estoit passe, & la frayeur extréme
Qu'il avoit de la mort y peignoit la mort mesme.
Des Troyens amassez détournant les efforts,
J'étens mon bouclier pour en couvrir son corps.
Déja percé d'un dard qui l'a jetté par terre
Il n'eust pas veu sans moy la fin de cette guerre,
Et si pour luy la vie a de si doux appas,
S'il en jouït encore, il la doit à mon bras.
Ce n'est pas que je veuille en tirer avantage,
J'ay deu ce que j'ay fait à mon propre courage.
Et pourquoy plus long temps l'exposer à vos yeux?
Un lâche conservé n'a rien de glorieux.
Aux armes d'un Heros s'il persiste à pretendre,
Retournons l'un & l'autre où j'ay sceu le défendre,

Qu'il s'y trouve en l'eſtat où la peur l'avoit mis,
Foible par ſa bleſſeure, entouré d'Ennemis ;
Que ſous mon bouclier où mille traits arrivent
Il dérobe ſes jours à ceux qui les pourſuivent,
Et là toûjours tremblant, toûjours paſle d'effroy,
Du prix de la valeur qu'il diſpute avec moy.
Tant qu'il voit les Troyens qui viennent de l'abatre,
Il demeure par terre, & ne ſçauroit combattre,
Et ſi-toſt que de luy j'ay ſceu les écarter,
Sa bleſſeure n'a rien qui le puiſſe arreſter.
Il ſuit, & loin des coups cherche un lieu favorable.
Devant le fier Hector la fuite eſt excuſable.
Il paroiſt, & les Dieux qu'il conduit au combat,
Donnent à ſa valeur un plus brillant éclat.
Le ſang coule par-tout où ſon bras peut atteindre,
Ce n'eſt pas ſeulement Ulyſſe qu'il fait craindre.
Nos Chefs les plus vaillans & les plus renommez
Contre luy par la gloire en vain ſont animez.
Ils tremblent à le voir par un triſte carnage
Montrer aux plus hardis ce que peut ſon courage,
Mais à quelque fureur qu'il ſe laiſſe entrainer,
Ses plus ſanglans effets ne peuvent m'étonner.
Je m'avance, & de loin je luy jette une pierre
Dont l'effort violent le renverſe par terre.

Lors que ce mesme Hector demanda qu'un de
nous
Avec luy seul à seul vinst mesurer ses coups,
Le choix s'en fit au sort, & neuf se presenterent.
Vos vœux en ma faveur tout haut se declarerent.
C'estoit pour moy sans doute un honneur éclatant,
Vous les vites remplis, je fus le Combattant,
Et m'en tiray peut-estre avec assez de gloire,
Puisqu'il ne put sur moy remporter la victoire.
Voyons-le maintenant aprés de longs travaux
Animer les Troyens à brûler nos Vaisseaux.
Ils y portent la flame, & c'est une entreprise
Que le Maistre des Dieux luy-mesme favorise.
Où l'éloquent Ulysse estoit-il dans le temps
Que le feu secondoit le fer des Combattans?
Contre un embrasement qui causoit tant d'alarmes,
Que d'un coulant discours n'employoit-il les char-
mes?
A force d'opposer mon courage & mon corps
J'ay de nos ennemis renversé les efforts,
J'ay sauvé vostre flòte, & des rives de Troye
Si l'espoir du retour vous cause quelque joye,
C'est moy qui vous l'asseure, & pour un tel exploit
Le prix que je demande est le moins qu'on me doit.

Daignez me l'accorder. Oseray-je le dire ?
A ces armes peut-estre ay-je de quoy suffire.
Peut-estre vostre choix, si vous me préferez,
Leur fera plus d'honneur que vous ne m'en ferez,
Car enfin pour paroistre avec quelque avantage,
Elles ont plus besoin d'Ajax, de son courage,
Qu'Ajax n'en a besoin, aprés tant de hauts faits,
Pour soûtenir un nom qui ne mourra jamais.
Qu'Ulysse m'interrompe, & qu'il vous represente
Dans un combat fameux sa valeur triomphante,
Qu'il ose comparer aux coups que j'ay portez
Et Rhesus & Dolon par ses ruses domptez.
Qu'il parle d'Helenus, cet illustre Interprete
Des Destins qui de Troye ordonnent la défaite,
Si luy dressant un piege, & marchant sur ses pas
Il a pris avec luy l'image de Pallas,
Il n'a rien fait de jour, il n'a rien fait sans aide,
Rien où pour l'appuyer il n'ait eu Diomede.
Que peuvent meriter de si basses vertus,
Des Ennemis de nuit par surprise abatus ?
Si les armes d'Achille en sont la recompense,
On fait à Diomede une mortelle offense,
Si lors que plus qu'Ulysse il s'est mis au hazard
D'un prix si glorieux il n'obtient pas sa part.

Mais pourquoy voudroit-on recompenser Ulysse,
Un homme sans vertu, lâche, plein d'artifice,
Qui des armes jamais n'empruntant le secours
A la ruse pour vaincre a toûjours eu recours ?
Vous luy feriez sans doute un present inutile.
Quelle armure pour luy que le Casque d'Achille !
L'or qui brille dessus, par le jour qu'il produit
Trahiroit les complots qui l'occupent la nuit.
Le fais est trop pesant pour en charger sa teste,
Et sortant d'une main aux combats toûjours preste,
La Lance d'un Guerrier, le plus grand des humains,
N'est pas propre à passer en de si foibles mains.
Ce fameux Bouclier dont la noble graveure
De ce vaste Univers nous fait voir la structure,
Ce prix de la valeur, est-il fait pour un bras
Qui n'a jamais servi qu'en de honteux combats ?
A quoy penses-tu donc, trop temeraire Ulysse ?
Tremble de ton dessein s'il faut qu'il réussisse.
Ton nom par son succés ne sçauroit s'ennoblir,
Tu cherches seulement ce qui doit t'affoiblir.
En vain le choix des Grecs te feroit favorable,
Ces armes ne pourroient te rendre redoutable.
Les vouloir obtenir, ce n'est que travailler
A t'acquerir de quoy te faire dépouiller.

Chacun pour les avoir ſera ton adverſaire,
Et lors qu'en employant ton adreſſe ordinaire,
Cette adreſſe où pour fuir tu nous ſurpaſſes tous,
Tu croiras t'échaper, & te ſouſtraire aux coups,
L'accablement du poids, en retardant ta fuite,
Contre toy des vainqueurs haſtera la pourſuite.
D'ailleurs, qu'as-tu beſoin d'un nouveau Bouclier?
Le tien, grace à ta peur, eſt encor tout entier.
Ta timide raiſon que toûjours tu conſultes,
L'a mis dans les combats à couvert des inſultes;
Mais le mien tout percé des traits qui l'ont ouvert,
Semble ſe plaindre à moy du long-temps qu'il me ſert.
Un autre ſe preſente, il doit prendre ſa place.
J'en dis trop, Princes Grecs, ce long diſcours vous laſſe,
Pour juger ſeurement ſans craindre d'en rougir,
Eprouvez ſon courage, & nous voyez agir.
Que les armes d'Achille entre nous conteſtées
Soient au camp ennemi par vos ordres jettées,
Et celuy qui des deux pourra les rapporter,
Qu'il les ait, ſans que l'autre oſe les diſputer.

Ces derniers mots d'Ajax firent faire un murmure
Dont il pouvoit tirer un favorable augure.

Chacun applaudiſſant à l'offre qu'il faiſoit,
Entroit dans ſes ſouhaits, & les favoriſoit.
Alors ſe confiant ſur ſa langue éloquente,
Pour parler à ſon tour Ulyſſe ſe preſente;
D'abord les yeux baiſſez, & quelque temps penſif,
A ce qu'il doit répondre il paroiſt attentif.
Puis regardant les Chefs qu'en ce combat de gloire
Leur valeur a rendus maiſtres de la victoire,
Fort d'un art dont il ſçait les plus ſubtils détours,
Avec beaucoup de grace il leur tient ce diſcours.
Si les Dieux dont les ſoins ſont au deſſus des nôtres
En ſecondant mes vœux avoient receu les vôtres,
Vous ne vous verriez point dans le triſte embarras
Où pour eſtre jugez vous mettent nos debats.
Ils auroient épargné nos ſoupirs & nos larmes.
Nous joüirions d'Achille, Achille auroit ſes armes;
Mais puiſque les Deſtins de noſtre bien jaloux,
N'ont point voulu laiſſer ce Heros parmi nous,
(A ces mots eſſuyant des larmes affectées
Sur ſes humides yeux ſes mains eſtoient portées,)
A qui plus juſtement pouvez-vous accorder
Les droits du grand Achille où l'on veut ſucceder,
Qu'à celuy dont l'adreſſe à vos deſſeins utile
Vous a ſceu pour appuy donner le grand Achille?

Comme Ajax ne doit pas se voir recompensé
D'estre né sans esprit, dur, grossier, peu sensé,
La raison seule en tout servant à me conduire
Si j'ay quelque talent il ne doit pas me nuire.
Cent fois, vous le sçavez, j'ay pour vos interests
De l'art de discourir déployé les secrets,
Et ce qu'on trouve en moy de force d'éloquence
N'a pas dans le besoin trompé vostre esperance.
Ce que j'ay fait pour vous avec gloire, pourquoy
M'envieroit-on le droit de le faire pour moy ?
Lors que de la Nature on a quelque avantage
C'est le meriter peu qu'en dédaigner l'usage,
Car enfin la naissance & la splendeur du rang,
Cette suite d'Ayeux qui prouve un noble sang,
Ce que de leurs vertus l'éclatante memoire
Au nom que nous portons a pû donner de gloire,
Tous ces biens dont chacun se montre si jaloux,
Sont des biens étrangers qui ne sont point à nous.
Mais puisqu'en me voulant disputer la victoire
Du sang de Jupiter Ajax tire sa gloire,
Ce sentiment d'orgueil ne m'est pas défendu.
J'ay l'honneur comme luy d'en estre descendu,
Et ce Dieu, dont icy la grandeur fait la nostre,
Dans un degré pareil nous touche l'un & l'autre.

Je ſuis Fils de Laërte, homme ſage, ancien,
Arceſe fut ſon Pere, & Jupiter le ſien,
Et ce que vous croirez meriter quelque eſtime,
Tous ceux de noſtre ſang ſont ennemis du crime;
Et jamais aucun d'eux, digne d'eſtre puni,
Ne fut pour ſes forfaits condamné ni banni.
Avec un autre éclat ma Mere ſe preſente.
Mercure la veut bien connoiſtre pour Parente,
Et l'on peut ſe permettre un peu de vanité
Quand on montre des Dieux d'un & d'autre coſté.
Cependant, au combat où la gloire m'engage
Je veux bien oublier que j'ay cet avantage,
Et ne compter pour rien ce rare & double honneur
Que m'a de la naiſſance acquis le ſeul bonheur.
Je conſens meſme encor d'oublier que mon Pere
N'a point ſouillé ſes mains dans le ſang de ſon Frere.
Celuy dont pour Vainqueur vous allez faire choix
Sur le merite ſeul doit appuyer ſes droits.

Tout ce que je demande, ô mes ſages Arbitres,
Qui par leur juſte poids devez regler nos titres,
C'eſt que Pelée eſtant Frere de Telamon,
Vous ne m'oppoſiez point la gloire de ſon nom,
Et qu'Ajax qui s'en laiſſe enfler trop le courage
N'en puiſſe contre moy prendre aucun avantage.

Le merite ſolide & reconnu de tous,
Ne fut jamais celuy qu'on trouve hors de nous.
N'examinez donc point, en jugeant cette cauſe,
La loy qu'en d'autres cas l'ordre du ſang impoſe,
Et regardez l'honneur entre nous debatu,
Comme un prix glorieux qu'on doit à la vertu.
S'il faut, lors qu'il s'agit d'un illuſtre partage,
Par la proximité regler cet avantage,
Achille nous laiſſant & ſon Pere & ſon Fils,
Quel eſt le droit d'Ajax, & que s'eſt-il promis?
Qu'on porte la dépouille où ſon orgueil aſpire
Ou dans l'Iſle de Phtie, ou dans celle de Scyre.
Pelée habite l'une, & le jeune Pyrrhus
Eſt dans l'autre à pouſſer des regrets ſuperflus.
Que ſi comme Parent Ajax vous la demande
Teucer ne l'eſt pas moins, voit-on qu'il y prétende;
Et quand à cet honneur il voudroit parvenir,
N'ayant rien fait de grand, pourroit-il l'obtenir?
C'eſt par ſes actions, par d'importans ſervices
Que l'on peut eſperer vos ſuffrages propices.
Les miens, dont la pluſpart vous ſont aſſez connus,
Doivent en ma faveur vous avoir prévenus.
Mais comme la memoire eſt ſouvent infidelle,
Souffrez devant les yeux que je vous les rappelle.

Leur nombre estant trop grand pour en bien dis-
courir,
Par ordre en peu de mots je vais les parcourir.
Thetis, Mere d'Achille, *ayant sceu de Protée*
Que la mort de ce Fils seroit précipitée,
Si contre les Troyens il exposoit ses jours,
Crut en cachant son sexe en asseurer le cours.
Sous ce déguisement dans une paix profonde
Chez le Roy Lycomede il trompa tout le monde.
Ajax qui le cherchoit pour l'instruire aux combats,
Y fut trompé luy-mesme, & ne le connut pas.
Avec quelques bijoux je fis porter des armes,
Pour un cœur genereux vifs & sensibles charmes.
Quoy qu'en habit de Fille, Achille en fut touché.
A cet unique objet je le vis attaché.
Il prit un bouclier, fit mouvoir une lance,
Et ce prompt mouvement me marquant sa naiss-
sance,
Fils de Thetis, luy dis-je, il est temps de remplir
Ce que par vous le Ciel a dessein d'accomplir.
C'est vous que les Destins ordonnent qu'on employe
Pour renverser les murs de l'orgueilleuse Troye.
A ces mots je l'emmene, & l'oblige d'aller
Où déja son grand cœur le pressoit de voler.

Ainsi j'usay pour vous d'un artifice utile.
Ainsi vous me devez tout ce qu'a fait Achille.
Lors qu'il abat Telephe, & que l'ayant dompté
Il luy laisse la vie, & rend la liberté,
L'ayant mis en estat, malgré des soins contraires,
D'exercer dignement les vertus militaires,
C'est moy qui suis l'auteur des merveilleux exploits
Qui pour vanter sa gloire unissent tant de voix.
Ses Lauriers sont les miens, j'en puis orner ma teste.
Croyez donc qu'en effet Thebes est ma conqueste,
Que tout ce qu'il a pris de Villes de renom,
Cille, Chryse, Lesbos que protege Apollon,
Et Tenedos, & Scyre, & la forte Lyrnesse
Dont les murs ont senti sa fureur vangeresse,
Sont des lieux où j'ay fait éclater ma valeur,
Et qui m'ont reconnu pour Maistre & pour Vainqueur.
Sans vous parler icy des autres avantages
Qui doivent contre Ajax m'attirer vos suffrages,
Mon zele industrieux vous a fourni le bras
Qui du terrible Hector a causé le trepas,
Et lors qu'un coup fatal le fait cesser de vivre,
D'un si fier Ennemi c'est moy qui vous délivre.

Pour le siege de Troye Achille reservé,
Sans ce que j'entrepris n'eust point esté trouvé ;
Et comme, les combats estant ses plus doux charmes,
Lors qu'il estoit vivant je luy donnay des armes,
Aprés que de la Parque il a subi la loy,
Je puis redemander ce qu'il receut de moy.
Lors que les Princes Grecs, voulant vanger l'injure
Que fit à Menelas une Femme parjure,
Attendent que les vents donnent à leurs Vaisseaux
Jusqu'aux bords Phrygiens passage sur les eaux,
Comme un calme facheux à leur départ s'oppose,
Sa trop longue durée en fait chercher la cause.
On consulte l'Oracle, & l'Oracle inhumain
Condamne Agamemnon à se percer le sein.
Il veut qu'Iphigenie immolée à Diane
Efface par sa mort le crime d'un profane.
Agamemnon resiste à cette affreuse loy,
Et le Pere d'abord l'emporte sur le Roy.
Tandis que sa douleur aussi juste que vive
Sans respect pour les Dieux au plus haut point arrive,
On m'employe à dompter son esprit revolté,
Et sur luy mon discours a tant d'autorité
Qu'à son propre interest, par tout ce que j'explique,
Je luy fais préferer l'utilité publique.

J'eus peine, je l'avouë, à le reduire au point
D'étoufer la Nature & ne l'écouter point.
Un triomphe si dur vouloit un art extréme ;
Mais enfin de son rang la majesté supreme,
Du Peuple épouvanté le tumulte & les cris,
La honte de changer un projet entrepris,
Et ce que l'avenir ne pourroit jamais taire,
L'affront d'estre insensible à celuy de son Frere,
Aux dépens de son sang luy firent acheter
La gloire du grand nom dont je sceus le flater.
Aprés cette victoire on m'envoye à la Reine.
L'éloquence auprés d'elle estoit & foible & vaine :
C'eust esté perdre temps qu'employer son secours,
Il falloit de l'adresse, & non pas des discours.
Si pour l'heureux succés de ce dur sacrifice
Vous eussiez fait agir Ajax au lieu d'Ulysse,
Le calme surprenant qui regnoit sur les eaux
Au Port d'Aulide encor retiendroit nos Vaisseaux.
A peine touchons-nous le rivage de Troye,
Que pour le bien public de nouveau l'on m'éploye ;
Je vais dans cette Cour, où comme Ambassadeur
Des Grecs qui m'ont choisi je soûtiens la grandeur.
Troye estoit pleine encor de ces grands Personnages
Si dignes d'exercer vos genereux courages.

Là, je parle avec force, & plein de fermeté
Je fais voir de Pâris l'indigne lâcheté.
J'exagere ſon crime, & redemande Helene.
Priam eſt ébranlé, je le touche, l'entraine.
Antenor qu'avec luy les nœuds du ſang ont joint,
Approuve mes raiſons, & ne reſiſte point.
Pâris, le ſeul Pâris, appuyé de ſes Freres,
En vient avec audace oppoſer de contraires.
Ceux qui l'ont ſecondé dans ſon noir attentat
Montrent une fureur qui va juſqu'à l'éclat,
Et de leur Souverain à peine la preſence
Les peut-elle empeſcher d'uſer de violence.
C'eſt ce que vous pouvez ſçavoir de Menelas,
Il eut part au peril, & ne le taira pas.
Ce ſeroit un détail trop long, trop difficile
Que tout ce que j'ay fait & d'heureux & d'utile,
Depuis qu'en cette guerre où tout eſt incertain
J'ay joint à mes conſeils le ſecours de ma main.
Aprés quelques combats qui d'abord ſe donnerent
Dans leurs murs ſans ſortir les Troyens s'enfermerẽt,
Et virent neuf eſtez ſans que du champ de Mars
Ils vinſſent en bataille éprouver les hazards.
Enfin comme il falloit remplir leur deſtinée,
Nous avons combattu dans la dixiéme année.

Qu'as-tu fait cependant, Ajax, & par quels ſoins
As tu dans tout ce temps ſoulagé nos beſoins?
Incapable de tout, quand ta main d'une épée
Pour répandre du ſang ne peut eſtre occupée,
Quel important ſervice, ou quel utile employ
A ſignalé ton zele, & fait parler de toy?
Pour moy, toûjours exact à veiller aux ſurpriſes
J'épiois des Troyens toutes les entrepriſes,
Et lors que d'une attaque on s'eſtoit défié,
Noſtre Camp par mon ordre eſtoit fortifié.
Si nos Soldats laſſez d'une ſi longue guerre
Demandoient le retour à leur natale terre,
Leur montrant quelle gloire ils alloient acquerir,
J'adouciſſois l'ennuy qui les faiſoit ſouffrir.
J'enſeignois les moyens d'éviter les alarmes,
De ne manquer jamais ny de vivres ny d'armes;
Et s'il falloit pouſſer quelque deſſein à bout;
Courir en divers lieux; je me trouvois par-tout;
Vous ſçavez en quel trouble Agamemnon nous plonge,
Lors que s'arreſtant trop aux vains objets d'un ſonge
Il croit que Jupiter eſt venu l'avertir
Qu'il faut lever le ſiege, & ſonger à partir.

Comme un pareil avis par ſon auteur impoſe,
Il pouvoit ſans rougir défendre cette cauſe,
Mais Ajax toûjours fier les armes à la main,
Se mit-il en eſtat de rompre ce deſſein ?
Aprés tant de fatigue & de peine ſoufferte,
Des murs qu'on attaquoit demanda-t'il la perte,
Et fit-il quelque effort pour pouvoir arreſter
Ceux qu'un honteux retour commençoit à flater ;
Pour dérober leurs cœurs à ces indignes charmes
Devoit-il negliger de recourir aux armes,
Et de leur faire voir, pour adoucir leurs maux,
Quel prix eſtoit acquis à leurs nobles travaux ?
Reſolu de combattre, ou de ceſſer de vivre,
Que ne leur donnoit-il un grand exemple à ſuivre ?
Il n'auroit pas fait trop, luy qu'on n'entend jamais
Dans ſon farouche orgueil vanter que ſes hauts faits ;
Mais loin de diſſiper l'effroy qui les ſurmonte,
Luy-meſme je le vis qui fuyoit avec honte,
Et qui pour s'embarquer précipitant ſes pas,
Par ſa lâche conduite excuſoit nos Soldats.
O mes chers Compagnons, que faites-vous, leur dis-je ?
Quelle aveugle manie à partir vous oblige ?

Troye eſt preſte à ſe rendre, & vous abandonnez
Les Lauriers immortels qui vous ſont deſtinez.
Aprés dix ans de ſiege, aurez-vous la baſſeſſe
De vouloir pour tout fruit emporter dans la Grece,
Lors qu'à remplir nos vœux tout paroiſt diſpoſé,
L'affront d'avoir pû vaincre, & ne l'avoir oſé?

Par ces mots prononcez d'un ton de vehemence
Où l'indignation meſloit de l'éloquence,
Je ménageay ſi bien l'ardeur qui m'excitoit,
Qu'à la fin j'arreſtay la flote qui partoit.
Agamemnon paroiſt, & nos Soldats qui tremblent
Appellez par ſon ordre autour de luy s'aſſemblent.
Ajax que la frayeur a d'abord entrainé,
Montre par ſon ſilence un eſprit conſterné,
Et ſouffre que Tarſite éclate avec outrage
Contre ceux d'entre nous qui marquent du courage,
Qui demandent la guerre, & prennent pour affront
Le deſſein d'un départ que la peur rend trop prompt.
De cét audacieux je punis l'inſolence,
Et rendant à chacun ſa premiere aſſeurance
Je l'affermis ſi bien, qu'animez à ſouffrir
Ils n'ont tous qu'une voix, Triompher ou mourir.
Depuis ce temps, Ajax, s'il eſt vray que la gloire
T'ait inſpiré l'ardeur d'aſſeurer ta memoire,

Si lors qu'il a fallu donner quelque combat
Tu t'es fait remarquer par un exploit d'éclat,
En t'empeſchant de fuir, c'eſt moy qui t'ay fait faire
Ce qui t'a parmi nous diſtingué du vulgaire.
L'honneur en appartient à ma ſeule vertu,
Et pour le faire voir, dans quelle eſtime es-tu?
Qui des Grecs a loüé ta valeur, ta prudence?
Qui des Grecs prend en toy la moindre confiance?
Il n'en eſt pas ainſi de mes ſages avis.
Toûjours par Diomede ils ont eſté ſuivis.
Tout ce qu'il entreprend il me le communique,
Et quelque haut projet où ſon grand cœur s'applique,
Il en tient le ſuccés & facile & certain
Quand pour l'executer je luy preſte la main.
Ce n'eſt peut-eſtre pas un leger avantage,
Que parmi tant de Grecs qu'éleve leur courage,
S'il s'agit d'entreprendre un exploit glorieux,
Sur moy ſeul Diomede aime à jetter les yeux.
Faut-il qu'avec adreſſe il obſerve, il épie
Ce qu'on doit redouter d'une Troupe ennemie?
Sans que pour ſon eſcorte au ſort on ait tiré,
Par ſon choix à tout autre on me voit préferé.

Les perils où la nuit dans ce projet me livre,
Auroient peut-eſtre deu m'empeſcher de le ſuivre.
La gloire que j'attens me les fait eſſuyer.
Dolon pour les Troyens nous venoit épier.
Je l'attaque, & ſoudain je l'entens qui ſoupire,
Il tombe, il va mourir, mais avant qu'il expire
J'arrache ſon ſecret, & luy fais dire tout,
En quel eſtat eſt Troye, & ce qu'elle reſout.
Inſtruit de ſes deſſeins, aprés cette victoire,
Je pouvois dans le camp retourner avec gloire;
D'un plus ample rapport je n'avois pas beſoin,
Mais c'eſt trop peu pour moy, je pouſſe encor plus loin,
Au quartier de Rheſus je porte mon audace,
J'y medite la mort de ce fier Roy de Thrace.
Je vais juſqu'à ſa tente, & m'y coulant ſans bruit
Ma main le fait entrer dans l'éternelle nuit.
Les Siens qu'en meſme temps à ſes Manes j'immole,
Accompagnent de prés ſon ame qui s'envole.
Je ſors, & l'on connoit par ce triomphe heureux
Que l'honneur de la Grece attire tous mes vœux.
Dolon oſoit beaucoup; avant que de rien faire
Il ſe fit par Hector promettre pour ſalaire,

Que les chevaux d'Achille instamment demandez,
S'il pouvoit réussir, luy seroient accordez;
Et moy, quand j'ay rendu son projet inutile,
Je fais de vains souhaits pour les armes d'Achille.
C'est trop prétendre; Ajax qui n'a rien entrepris,
De son oisif repos veut qu'elles soient le prix.
Vous parleray-je icy des Troupes de Lycie?
Sarpedon les conduit, j'arreste leur furie,
Je les pousse, renverse, & cours de rang en rang.
Par-tout où je parois on voit couler du sang.
De mes coups Alastor, Thoon, Chromis, Alcandre,
Cerane & Prytanis ne se peuvent défendre.
Je fais tomber Halie, Iphitis, Noëmon,
Cherops, Chersidamas, & le fort Eunomon,
Sans ceux de qui le sort, moins noble, moins illustre,
Ne peut à leur Vainqueur dőner qu'un foible lustre,
Et dont autour de Troye en differens combats
L'ardeur que j'eus de vaincre a causé le trepas.
Mais de ce que je dis il faut des preuves seures.
Non, ne m'en croyez pas, croyez-en mes blessures.
Elles sont en un lieu qui vous fera juger
Si je sçay ce que c'est que craindre le danger.
Alors son estomac couvert de cicatrices
Aux yeux de l'assemblée exposant ses services,

Par ces marques, dit-il, voyez comme pour vous
J'ay toûjous soûtenu les plus terribles coups.
Ajax, depuis le temps que dure cette guerre,
De son sang une fois a-t'il couvert la terre?
Jamais d'aucun combat est-il sorti blessé?
Pour nos Vaisseaux brûlans il s'est interessé,
Dans cette occasion sa valeur fut extréme,
Il força les Troyens, brava Jupiter mesme,
Je l'avouë; on n'aura jamais à me blâmer
De vouloir affoiblir ce qu'on doit estimer.
Mais il ne doit pas seul prétendre un avantage
Qu'eurent ainsi que luy tant d'hommes de courage;
Et je loueray toûjours ce qu'il a fait de grand
Lors qu'il leur laissera la part qu'il leur en prend.
Patrocle, qui d'Achille avoit alors les armes,
Mit, en passant pour luy, les Troyens en alarmes,
Et contr'eux plus qu'Ajax on le vit s'exposer
Pour sauver les Vaisseaux qu'ils vouloient embraser.
Ajax pense luy seul avoir esté capable
De soûtenir d'Hector la force redoutable,
Et paroist oublier avec quel noble éclat
Agamemnon brigua l'honneur de ce combat.
On me l'eust accordé si l'on m'eust voulu croire.
Enfin neuf d'entre nous cherchant la mesme gloire;
On

On s'en remit au Sort, qui s'estant déclaré,
Par un heureux hazard Ajax fut preferé.
Mais quel fut le succés de ce combat terrible ?
Hector en perdit-il le titre d'invincible ?
Par les coups qu'il receut vit-on son sang versé,
Et lors qu'il retourna, retourna-t'il blessé ?
Helas ! quelle douleur tient mon ame pressée,
Si-tost que je rappelle en ma triste pensée
Le trop funeste jour où la rigueur du Sort
D'Achille, nostre appuy, permit l'indigne mort !
L'image du peril à mes regards offerte,
Ny le cruel ennuy que me causa sa perte,
Ne purent m'empescher d'employer mes efforts
A recueillir son sang, à soulever son corps.
Je le pris ; de ce poids mes épaules chargées
D'aucune aide en marchant ne furent soulagées,
Et mesme avec son corps on me vit soûtenir
Ces armes que de vous je tâche d'obtenir.
Ainsi, vous le sçavez, j'ay des forces capables
De me faire suffire à des fardeaux semblables,
Et si de mes souhaits vous m'accordez l'effet
Je sens comme je dois la grace qu'on me fait.
Seroit-il donc possible, & le pourriez-vous croire,
Que Thetis de son Fils aima si peu la gloire,

Qu'elle luy fit forger des armes par Vulcain,
Pour les faire passer dans une indigne main?
Son Bouclier, où l'art étale avec adresse,
Tout ce que la graveure a de delicatesse,
Demande un autre bras que celuy d'un Guerrier
Dont l'esprit sombre & dur n'a rien que de grossier.
Ajax, qui n'eut jamais des lumieres trop seures,
N'en distingueroit pas les diverses figures;
Et ce seroit en vain que les Astres, les Cieux,
La Terre, l'Ocean, luy fraperoient les yeux.
Sans en connoistre aucune il verroit les Pleiades,
L'Ourse qui se tient fixe, & les moites Hyades,
Et tout Soldat qu'il est, il ne pourroit sçavoir
D'où vient qu'avec l'épée Orion se fait voir.
Dans ses pretentions quelle est son imprudence!
Il veut ce qui mettroit au jour son ignorance,
Et qu'avec quelque soin qu'il s'y pust appliquer,
Il ne seroit jamais en pouvoir d'expliquer.
Mais son aveuglement seroit-il excusable?
La guerre m'a paru, dit-il, trop redoutable,
Et si j'en suis venu partager le hazard,
Soûtenir les travaux, je ne l'ay fait que tard.
J'ay montré, s'il le veut, une ame basse & vile.
Mais peut-il me blâmer sans condamner Achille?

S'il eſt honteux pour moy de m'eſtre déguiſé,
Achille en ſe cachant ne peut eſtre excuſé ;
Et le retardement dont on me fait un crime
Doit pour luy dans vos cœurs affoiblir voſtre eſtime.
Quoy que venu trop tard ſeconder vos grands coups,
Avant luy toutefois j'ay paru parmi vous.
Nous avons fait tous deux ce qu'on nous a veu faire ;
Moy touché d'une Femme, Achille d'une Mere.
Si noſtre premier temps leur fut abandonné,
Tout ce qui l'a ſuivi nous vous l'avons donné.
Enfin quand il faudroit me confeſſer coupable,
Je ne rougirois point d'une faute ſemblable,
Puiſqu'auſſi-bien que moy le plus grand des Heros
Au dur métier de Mars préfera le repos.
Au moins en démeſlant le vray ſexe d'Achille,
Ce fut moy qui rendis ſon adreſſe inutile,
Et lors que j'affectois de faux troubles d'eſprit,
Ce ne fut pas Ajax qui vous les découvrit.
Je ne ſuis point ſurpris que par des impoſtures
Il mette contre moy le comble à ſes injures.
Sa langue, en m'imputant de honteux attentats,
Par ſes traits offençans ne vous épargne pas.
C'eſt un crime ſans doute à qui tout autre cede,
Que d'avoir fauſſement accuſé Palamede ;

Mais si ce que j'ay dit n'estoit qu'un faux rapport,
Comment l'avez-vous pû condamner à la mort?
Je vous ay corrompus, & de mes injustices
Mon adroite fureur vous a rendus complices.
Quel fantôme de crime, & sur quoy m'accuser?
Palamede jamais ne se put excuser.
Avec nos Ennemis sa lâche intelligence,
Avant qu'on le jugeast, fut mise en évidence.
Quand je vous rapportay ses complots odieux,
Vous ne m'en crutes pas, vous en crutes vos yeux,
Et l'or que l'on trouva sous terre dans sa tente
Fut de sa trahison la preuve convaincante.
Philoctete, il est vray, dans l'Isle de Lemnos
Gouste pendant la guerre un tranquille repos.
Si l'on veut y trouver quelque chose à reprendre,
C'est à vous plus qu'à moy, Princes, à vous défendre.
Je n'ostay de son cœur le dessein de partir
Que quand son interest vous y fit consentir.
J'expliquois vos avis, en luy faisant connoistre,
Que par là ses douleurs ne feroient que s'accroistre,
Et qu'en vain de ses maux il chercheroit la fin
S'il vouloit s'exposer au travail du chemin.

Il me crut, & sa peine en suite moins cruelle
Fit voir que mon conseil venoit d'un cœur fidelle.
Ses jours en peu de temps parurent asseurez.
Mais puisque les Destins aujourd'huy declarez
Nous demandent son bras pour la perte de Troye,
Il ne faut pas vers luy que la Grece m'envoye.
Ce seroit me charger d'un inutile employ,
Ajax pour l'adoucir parlera mieux que moy.
Il vaincra sa colere, ou par quelque artifice
Obtiendra plus de luy que ne feroit Ulysse.
Non, non, que serviroit de le dissimuler?
On verra Simoïs vers sa source couler,
Les arbres au Printemps manqueront de verdure,
Les Grecs pour servir Troye oublieront leur injure,
Quand le stupide Ajax pourra par ses discours
Vous estre comme moy d'un utile secours.
Que contre tous nos Chefs Philoctete fulmine,
Que d'Agamemnon mesme il jure la ruine, (reur,
De moy jusqu'à mon nom que tout luy fasse hor-
Que mon sang puisse seul contenter sa fureur,
Sans en craindre l'effet, j'iray luy faire entendre
Qu'à l'interest des Grecs son chagrin se doit rendre,
Et je sçauray si bien ménager son esprit,
Que mes raisons peut-estre auront quelque credit;

Du moins ſuis-je aſſeuré, ſi je ne vous l'amene,
Qu'à l'égard de ſes dards je les auray ſans peine.
S'il y faut des détours, en eſt-il d'inconnus
A celuy, qui vainqueur du Devin Helenus,
Le força d'expliquer par quelle ſeure voye
Nous pouvions parvenir à la priſe de Troye?
C'eſt ce que les Deſtins ne nous permettoient pas
A moins que d'enlever l'image de Pallas.
Malgré les Ennemis, il eſtoit difficile
D'aller s'en rendre maiſtre au milieu de leur Ville,
Et quand par ce ſuccés j'ay ſignalé ma foy,
Ajax en ſçait le prix, & ſe compare à moy.
Par ce hardi projet, que n'a-t'il fait paroiſtre
Cette noble chaleur que la gloire fait naiſtre?
Il doit des grands Heros paſſer les plus hauts faits,
Il ſe vante beaucoup, mais où ſont les effets?
Il craint, pendant qu'Ulyſſe à ſon devoir fidelle
S'abandonne à la nuit, trompe la ſentinelle,
Se jette dans la Ville, & s'avançant toûjours
Entre ſans s'étonner dans les plus hautes Tours.
Je me rens dans le Temple, où fort de mon adreſſe
Juſque ſur ſon Autel je ravis la Déeſſe,
Et ſans eſtre apperceu de nos fiers Ennemis,
J'emporte le butin que je m'eſtois promis.

Si j'eusse moins osé, ce Brave si terrible,
Ajax qui fuit les coups, & se dit invincible,
Avec son Bouclier de sept cuirs revestu,
Pour la gloire des Grecs eust en vain combatu.
Vous deutes compter Troye à nos armes acquise
La nuit où je la mis en estat d'estre prise.
Dés cette mesme nuit ce que tenta ma main
Vous fit par ma victoire un triomphe certain.
Tu murmures, Ajax, le chagrin te possede,
Et je te vois des yeux nous montrer Diomede.
Que peut perdre par là ma gloire de son prix ?
Il eut part, je l'avouë, à tout ce que je fis,
Mais quand sur nos Vaisseaux tes forces nompareilles
Contre les feux lancez firent tant de merveilles,
Vins-tu seul y combattre, & dans ce grand dessein
Aucun ne songea-t'il à te prester la main ?
Pour repousser ces feux qui causoient tant d'alarmes
Une Troupe nombreuse avec toy prit les armes,
Et quand j'allay dans Troye affronter le trepas,
Diomede luy seul accompagna mes pas.
S'il n'avoit pas connu que l'exacte prudence
A toûjours sur la force emporté la balance,
Et que tout ce que peut un courage bouillant
Ne met point l'homme sage au dessous du vaillant.

Ces armes que tu veux pour prix de tes ſervices
Auroient fait de ſon cœur les plus cheres delices.
L'illuſtre Idomenée, & le brave Thoas,
Plus moderez que toy, n'y renonceroient pas.
Elles attireroient les vœux du Fils d'Oïle,
Flateroient Menelas, Merione, Eurypile,
Qui tous cherchant la gloire, & nez pour commander,
En guerrieres vertus n'ont point à te ceder;
Et cependant pour moy leur eſtime eſt ſi grande
Qu'ils ne demandent rien parce que je demande.
Je ne veux point nier qu'on n'ait veu quelquefois
Ta valeur ſoûtenir leurs plus fameux exploits,
Ta main ſur leur exemple aux grands coups s'eſt inſtruite,
Mais ton eſprit mal ſeur a beſoin de conduite,
Et tes forces n'ont rien qu'on doive redouter,
Puiſqu'il te manque l'art de bien executer.
Pour moy, qui ſçais pourvoir à toutes les ſurpriſes,
Je regle ſeurement toutes mes entrepriſes.
Tu peux en combattant paroiſtre avec éclat,
Mais je connois le temps de donner un combat;
Et ſoit qu'Agamemnon l'avance ou le differe,
Il me voit, me conſulte, avant que de le faire.
Si

Si tu t'es dans ce ſiege acquis quelque credit,
C'eſt en ſervant du corps, moy j'y ſers de l'eſprit,
Et comme un Matelot ramant ſur une flote
Ne peut pour le ſervice approcher du Pilote,
Et qu'un Chef, que ſes ſoins font l'ame d'un combat,
Contribue au ſuccés plus qu'un ſimple Soldat,
Voy cõbien plus qu'à toy me doit chaque cõqueſte.
Tu n'agis que du bras quand j'agis de la teſte,
Et c'eſt dans l'eſprit ſeul qu'ont toûjours conſiſté
La veritable force, & l'intrepidité.
Daignez donc m'accorder pour le prix de mes veil-(les,
Ce qui me tiendra lieu de graces ſans pareilles.
Par quelques longs travaux qu'il m'ait fallu paſſer,
Un peu d'honneur ſuffit pour m'en recompenſer,
Nous en touchons la fin, Troye à tomber eſt preſte,
Déja vous la pouvez nommer voſtre conqueſte.
Je l'ay priſe en effet, lors que j'ay ſceu lever
L'obſtacle des Deſtins qui la vouloient ſauver.
Par l'eſpoir du triomphe où la gloire vous mene,
Par ces murs dont on voit la ruine certaine,
Par ces Dieux que j'ay fait, malgré tout leur couroux,
Renoncer aux Troyens pour s'attacher à vous,
Par tout ce que pour moy l'équité vous demande,
Faites ce que de vous elle veut que j'attende.

Si pour vos interests, par de nouveaux efforts
Il faut de la prudence employer les ressorts,
Si par quelque action & prompte & temeraire,
Il faut montrer encor ce que ma main peut faire,
Enfin si devant Troye, afin de l'emporter,
Quelque obstacle fatal vous reste à surmonter,
Quels que soient les perils où vôtre ordre m'appelle,
J'ay toûjours mesme cœur, mesme bras, mesme zele.
Le prix que je demande est mon souverain bien,
Et pour le meriter je n'apprehende rien.
Si vous le refusez à mon ardent courage,
Ne le refusez pas du moins à cette image.
Ulysse en mesme temps fit paroistre à leurs yeux
Dans celle de Pallas un objet pretieux.
Sur elle avec respect chacun porta la veuë,
Et toute l'Assemblée en parut estre émeuë.
Pour toucher les esprits, entrainer les plus lourds,
Quelle force n'a point un éloquent discours?
Les armes qui devoient couronner la vaillance
De l'art de bien parler furent la recompense.
Ajax ne put souffrir un si sanglant affront
Sans la rage dans l'ame & la rougeur au front.
Contre le fer, le feu, ce Heros indomptable
Avoit fait voir cent fois un cœur inébranlable,

Et soûtenu luy seul, sans s'estre démenti,
Hector, & tous les Dieux du contraire parti,
Et d'un indigne arrest lors qu'il voit l'injustice
Il ne peut endurer le triomphe d'Ulysse.
Son desespoir le livre au plus cruel destin,
Il tire son épée, & plein d'un noir chagrin,
Elle est à moy, dit-il, cette épée, & peut-estre
Ulysse voudra bien qu'on m'en laisse le maistre.
Pour effacer la honte attachée à mes jours,
Au moins j'en puis attendre un fidelle secours.
Du sang des Ennemis cent & cent fois trempée,
Trop long-temps à leur perte elle fut occupée.
La teignant de mon sang, punissons des ingrats
Dont l'injuste parti ne me meritoit pas;
Et leur ostant l'appuy de ce bras redoutable
Montrons de quoy contr'eux ma colere est capable,
Et qu'Ajax pour la gloire ayant toûjours vescu
Par un autre qu'Ajax ne put estre vaincu.

A ces mots la fureur à son chagrin est jointe,
Il dresse son épée, & tombe sur la pointe.
De son corps qu'aucun trait n'avoit encor percé,
Par la force du sang le fer est repoussé.
Ce sang à gros bouillons coule de sa blesseure,
Il abreuve la terre, elle en prend la teinture,

Et fait hors de ſon ſein ſortir la meſme Fleur
Où du jeune Hiacinte on voit peint le malheur.
Deux lettres formant A I, qu'on trouve ſur chacune,
Font une Inſcription à leurs feüilles commune.
Elles ſont pour Ajax la marque de ſon nom,
Et dans l'autre un effet des plaintes d'Apollon.





POLIXENE
IMMOLE'E AU TOMBEAU D'ACHILLE.
FABLE II.



ULYSSE plein de joye, & fier de ſa victoire,
Ne cherche de ſon ſort qu'à bien remplir la gloire.
Pour flechir Philoctete il traverſe les flots,
Tient une heureuſe route, & ſe rend à Lemnos.

Ce lieu, dans l'heureux temps du regne d'Hipsipile,
Fut ainsi qu'en richesse en habitans fertile,
Et se fit détester lors qu'un meurtre inhumain
Eut des Femmes de l'Isle ensanglanté la main.
Les Destins ont marqué, si l'on veut vaincre Troye,
Que les fleches d'Hercule en sont la seule voye,
Et c'est pour les avoir qu'Ulysse va chercher
Celuy qui doit enfin la faire trébucher.
De quelque ardent couroux qu'il ait l'ame enflâmée
Il l'appaise, l'oblige à le suivre à l'armée,
Et dés que Philoctete y fait voler ses dards,
Les Ennemis tremblans demeurent sans remparts;
Plus pour eux de secours, tout perit, tout succombe.
L'Empire de Priam est prest de choir, il tombe,
Et par ce dernier coup, la triste Hecube enfin
Ne peut plus se soustraire aux loix de son destin.
Aprés avoir perdu la grandeur souveraine,
Il faudra qu'elle perde encor la forme humaine,
Et que ses aboyemens dans ce cruel revers
Sur des bords Etrangers resonnent dans les airs.
A l'endroit où s'avance une pointe de terre
Qui coupant l'Hellespont le borne & le resserre,
Troye, Ouvrage autrefois si grand, si renommé,
N'est plus de toutes parts qu'un bucher allumé.

Du Vainqueur orgueilleux l'audace eſt ſans exemple.
De Jupiter qu'il brave on profane le Temple.
Par une indigne main, au pied de ſon Autel,
L'infortuné Priam reçoit le coup mortel,
Et c'eſt là qu'il répand le peu de ſang que laiſſe,
Aprés de trop longs jours, la debile vieilleſſe.
Caſſandre qu'a cent fois inſpirée Apollon, (nom.
De ce Dieu qu'on doit craindre employe en vain le
En vain dans ce funeſte & terrible tumulte,
Tendant les mains au Ciel, elle croit fuir l'inſulte.
Au milieu du carnage, à travers mille feux
Pour l'y trainer de force on la prend aux cheveux.
Celles qui des lieux ſaints ſe ſont fait un aſyle
Ont pris, en s'y ſauvant, un eſpoir inutile.
La flame qui s'élance, & vole par éclats
Ne peut les dérober aux courſes des Soldats.
D'entre les bras des Dieux, où la crainte les cache,
Leur brutale fureur les tire, les arrache,
Et malgré la ſplendeur de leur noble deſtin
D'une Troupe inſolente elles ſont le butin.
Du jeune Aſtianax les dures Deſtinées
Preſque en les commençant, terminent les années.
Sans nul égard au ſang dont il receut le jour,
Il eſt précipité de cette meſme Tour,
R iiij

D'où pour former ſon cœur, Andromaque ſa Mere
Luy faiſoit admirer la valeur de ſon Pere,
Quand l'intrepide Hector en de ſanglans combats,
S'expoſant pour Priam, défendoit ſes Etats.
Enfin le temps arrive où le vent favorable
Fait naiſtre au cœur des Grecs un eſpoir agreable.
Ils ſongent à partir, & pour fendre les flots
Remettent leur conduite à l'art des Matelots.
A quitter leur pays les Troyennes contraintes
Font retentir dans l'air les plus lugubres plaintes.
En ces derniers momens, pleines d'un vif tranſport,
On les entend blâmer la dureté du ſort,
Et dire en ſoupirant, Adieu, chere Patrie,
C'eſtoit peu de ſurvivre à ta gloire flétrie,
Il faut nous voir encor par un coup inhumain
Pour jamais avec honte arracher de ton ſein.

Elles partent enfin, Eſclaves malheureuſes,
Suivent d'un Maiſtre altier les loix imperieuſes,
Et ſur leurs triſtes toits, fumans de toutes parts,
En montant ſur la flote, arreſtent leurs regards.
Hecube qu'on y traine, y monte la derniere.
Ulyſſe la trouvant en fit ſa priſonniere.
Cette Reine livrée aux plus vives douleurs,
Auprés de ſes Fils morts ſe nourriſſoit de pleurs.

Embraſſoit leurs tombeaux, & dans ce lieu funeſte
De ſes jours malheureux elle euſt paſſé le reſte,
Si malgré tout le ſoin qu'elle eut de s'y cacher,
Un ſort injurieux n'euſt ſceu l'en arracher.
Ayant eu pour Hector l'amitié la plus tendre,
Avant que d'en ſortir, elle avale ſa cendre,
Afin qu'à l'avenir ce depoſt precieux,
Renfermé dans ſon ſein, l'accompagne en tous lieux;
Et comme pour tous biens elle n'a que des larmes,
Avec quelques cheveux blanchis par les alarmes,
Aux Manes du Heros elle offre au lieu de fleurs
Ces cheveux qu'elle arrache & mouille de ſes pleurs.

Vis-à-vis de la terre où l'on admiroit Troye
Avant que du Vainqueur elle devinſt la proye,
On découvre un endroit des Thraces habité,
Que la mer des Troyens bat de l'autre coſté.
Là, Polymneſtor regne, & Priam qui s'appreſte
A ſoûtenir le coup qui ménace ſa teſte,
Pour ſon plus jeune Fils implorant ſon ſecours,
Luy confie en ſecret ſa conduite & ſes jours.
Il aimoit Polidore, & comme ſon peu d'âge
Demandoit qu'on le miſt à couvert de l'orage,
Tant que dura la guerre, afin de le ſauver,
Dans la Cour de ce Prince il le fit élever.

Si les Grecs prenoient Troye, il montroit sa prudence,
C'estoit se reserver un bras pour sa vangeance,
Et son dessein sans doute, en conservant ce Fils,
Auroit eu le succés qu'il s'en estoit promis,
S'il n'eust pas envoyé, pour causer sa disgrace,
Ce qui presque toûjours corrompt une ame basse.
Les Tresors que Priam chez ce Roy fait porter
Flatent son avarice, il s'en laisse tenter,
Et dans l'infame soif dont l'ardeur le domine,
A peine des Troyens apprend-il la ruine,
Qu'au sein de Polidore un poignard enfoncé
Dans son sang d'un seul coup le laisse renversé.
Alors du haut d'un roc où sa main fit le crime
Il jette dans la mer l'innocente victime,
Comme si dans les flots son corps enseveli,
Cachant sa perfidie, en asseuroit l'oubli.
Dans un des Ports de Thrace Agamemnon s'arreste,
Il s'y voit malgré luy poussé par la tempeste,
Et s'y tient à couvert, tant que les vents plus doux
Forcent l'onde irritée à calmer son couroux.
Là, d'un gouffre qui s'ouvre on voit sortir Achille.
Son visage troublé n'avoit rien de tranquille.

Il eſtoit menaçant, & tel qu'il ſe fit voir,
Lors que ſans écouter ny raiſon ny devoir,
La fureur, dont long-temps il eut l'ame frapée,
Contre ſon General, luy fit tirer l'épée.
Quoy, dit-il, lâches Grecs, vous partez ſans ſonger
Que mon indigne mort eſt encore à vanger?
Eſt-ce ainſi qu'avec moy perira la memoire
De tout ce que j'ay fait pour vous, pour vôtre gloire?
Non, non, à mes travaux un autre prix eſt deu,
Par un infame bras mon ſang fut répandu,
Et les Manes d'Achille, indignez de ce crime,
Veulent pour s'appaiſer une noble victime.
Allez ſur mon tombeau rendre mes vœux contens,
Polixene immolée eſt celle que j'attens.
A peine a-t'il parlé que reſpectant ſa haine,
Pour contenter ſon Ombre, on cherche Polixene.
D'entre les bras d'Hecube on l'arrache, & c'eſtoit
Luy ravir dans ſes maux l'eſpoir qui la flattoit.
Cette jeune Princeſſe, à qui ſon infortune
Laiſſoit toûjours une ame & haute & peu commune,
A ſoulager ſa Mere en ſes triſtes beſoins
Dans ſon dur eſclavage appliquoit tous ſes ſoins,
Et lors qu'on la conduit vers le tombeau d'Achille,
Elle y va d'un pas grave, & d'un eſprit tranquille,

Et par sa fermeté, digne du plus beau sang,
En démentant son sexe, elle soûtient son rang.
On la fait approcher de l'Autel redoutable,
Où l'attend de Pyrrhus le bras impitoyable,
Ce cruel Fils d'Achille, à qui le meurtre plaist,
Pour la sacrifier tient déja le fer prest.
Déja d'un fier regard que la fureur anime
Il semble au coup mortel préparer la victime.
Polixene est constante, & sans s'épouvanter
Montrant son estomac, Rien ne doit t'arrester,
Frape, dit-elle, frape, & sans plus te contraindre
Verse un sang qui s'est fait & respecter & craindre.
Haste-toy, tout est prest, tu peux lever la main,
J'attens le coup, choisis de la gorge ou du sein.
Il me plaira ce coup que ma constance brave,
Puisqu'il doit m'affranchir de l'affront d'être esclave;
Tout sacrifice blesse, & semble estre odieux,
Lors qu'il ne se fait point pour appaiser les Dieux.
Toutefois de mes jours quand l'injustice ordonne,
Je ne murmure point de l'arrest qui se donne.
Je voudrois seulement dans ce funeste sort
Que ma Mere ignorast ma déplorable mort.
Sa douleur m'inquiete, & prévoyant ses larmes
Dans la fin de mes maux je trouve moins de charmes.

Elle devroit pourtant, au lieu de s'affliger
Du fer que dans mon ſein on s'appreſte à plonger,
Regarder ma diſgrace avec un œil d'envie,
Et pleurer mon trepas beaucoup moins que ſa vie.
Comme il ſeroit honteux pour la Fille d'un Roy,
De ne pas mourir libre, éloignez-vous de moy.
Que pourroit vous ſervir d'employer la contrainte ?
Vous ne me trouverez reſiſtance ny crainte,
Mais quoy que je me faſſe un plaiſir de mourir,
Je veux bien l'avouer, j'aurois peine à ſouffrir
Qu'en ces derniers momens un homme euſt l'avantage,
D'oſer, en me touchant, marquer mon eſclavage.
Quel que ſoit l'Inhumain, dont il vous ſera doux
Que le ſang d'une Fille éteigne le couroux,
Ce ſang que vous allez répandre pour luy plaire,
Eſtant libre, aura plus de quoy le ſatisfaire.
Ce que je veux eſt juſte, & doit rendre aujourd'huy
La victime plus noble, & plus digne de luy.
Cependant ſi vos cœurs à la pitié ſenſibles,
Pour mes derniers ſouhaits ne ſont point inflexibles,
La Fille d'un grand Roy qui s'eſt fait reverer,
Maintenant dans les fers, oſe vous conjurer,

Quand de ma mort Hecube aura ſceu la nouvelle,
De luy rendre mon corps ſans rien exiger d'elle.
Si pour le racheter quelque prix vous eſt deu,
Peut-elle vous l'offrir, puiſqu'elle a tout perdu?
J'eſſuyeray ſans regret ma cruelle avanture,
Si par ſes triſtes ſoins j'obtiens la ſepulture.
Quoy que ce ſoit un droit qu'on luy peut conteſter,
Ce n'eſt que par des pleurs qu'elle peut l'acheter.
Vous ſçavez, tant qu'elle eut les Deſtins moins contraires,
Qu'elle n'épargna rien pour inhumer mes Freres.
Elle parle, & chacun touché de ſes malheurs,
Fait voir des yeux mouillez quand les ſiens ſont ſans pleurs.
Pyrrhus meſme, Pyrrhus, qui dans ce ſacrifice,
Tenant lieu de grand Preſtre, en doit faire l'office,
Epouvanté du coup, ſoupire en le portant,
Et luy perce à regret la gorge qu'elle tend.
On la voit s'affoiblir; mais quoy qu'elle chancelle;
La meſme fermeté paroiſt toûjours en elle,
Et ſes yeux encor vifs, tournez de toutes parts,
Conſervent en mourant d'intrepides regards.
Toute preſte à tomber, en ce moment funeſte
Elle a ſoin que ce ſoit d'une façon modeſte,

Et que la bienſeance imprimée en ſon cœur
Accompagne ſa cheute, & marque ſa pudeur.
A relever ſon corps les Troyennes s'empreſſent,
Et dans les cris confus qu'au Ciel elles adreſſent,
Des Enfans de Priam repaſſant le deſtin,
Chacune avec frayeur en regarde la fin.
A ſonger de quel ſang pendant toute la guerre
Une ſeule maiſon a fait rougir la terre,
Ce que d'Achille encor luy couſte la fureur,
L'image de leurs maux les fait fremir d'horreur.
Pleines de ces objets, dans leur douleur amere
Elles pleurent la Fille, elles pleurent la Mere,
Hecube à qui les Dieux donnerent autrefois
Tout ce que peut le Trone avoir d'auguſtes droits,
Qui ſe vit, par un ſort digne de jalouſie,
La gloire de ſon temps, & l'honneur de l'Aſie,
Dans le butin de Troye eſt miſe à ſi bas prix
Qu'Ulyſſe ſon vainqueur la traite avec mépris.
Si comme ſa Captive il la tient, il la garde,
C'eſt Hector, Hector ſeul, en elle qu'il regarde;
Funeſte changement! déplorable revers!
Une Reine eſt reduite à la honte des fers,
Et la Mere d'Hector à peine trouve un Maiſtre
Qui pour ce qu'elle fut la veuille reconnoiſtre.

Interdite, & livrée aux plus cruels tranſports,
Si-toſt que de ſa Fille elle apperçoit le corps,
Elle court l'embraſſer, & l'arroſe de larmes.
C'eſt peu que ſes Fils morts par la fureur des armes,
Que Priam jour & nuit la faſſe ſoupirer,
Polixene pour elle eſt encore à pleurer,
Et dans ce triſte droit qu'exige la Nature,
L'eau qui ſort de ſes yeux ſe perd dans ſa bleſſeure.
Sur ſa bouche attachée, en ſon ardent couroux
Elle bat ſa poitrine accoûtumée aux coups.
Un reſte de cheveux, pendant qu'elle s'afflige,
Traine, & perd ſa couleur dans ſon ſang qui ſe fige,
Et ſa vive douleur, aprés mille ſanglots,
Ne pouvant plus ſe taire éclate par ces mots.
Tes jours ſont donc finis, & le Ciel en colere
Pour comble de malheurs reſervoit à ta Mere
Le fatal deſeſpoir de te voir luy porter
Le coup le plus affreux qu'elle puſt redouter.
La plus foible eſperance enfin m'eſt défenduë,
Car qu'ay-je encore à perdre aprés t'avoir perduë?
Puis-je voir le couteau dans ton ſein enfoncé
Sans me ſentir le cœur de mille traits percé?
Quoy, de tous mes Enfans telle eſt la deſtinée
Qu'il faut que par le fer elle ſoit terminée?
De

De ce fer qu'à mes Fils le Ciel a fait ſentir
J'aurois creu que ton ſexe euſt deu te garantir ;
Mais l'ennemi cruel de toute ma Famille
T'immole à ſon couroux malgré le nom de Fille ;
Et dans le meſme ſort avec meſme rigueur
Se plaiſt d'enveloper les Freres & la Sœur.
Quand Pâris de ſes jours coupant enfin la trame
L'eut ſous un dard vainqueur forcé de rendre l'ame,
Achille, dont le bras des Troyens fut l'effroy,
Ne va plus, dis-je alors, eſtre à craindre pour moy.
Cependant toûjours fier, toûjours impitoyable,
Il devoit plus qu'aucun m'eſtre encor redoutable.
A ſes meſmes fureurs ſe laiſſant emporter,
Il ſort de ſon tombeau pour me perſecuter,
Et je n'ay tant de fois acquis le nom de Mere ;
Que pour eſtre plus propre à ſentir ſa colere.
Troye eſt enfin détruite, & quoy qu'à ſes malheurs
Le plus barbare euſt peine à refuſer des pleurs,
Si ſa cheute a fait voir un ſort vrayment tragique,
Elle a fini du moins l'infortune publique.
Le Ciel par ſes rigueurs me pouſſe ſeule à bout,
Et Troye encor pour moy ſemble reſter de bout.
Jamais de m'accabler la fortune n'eſt laſſe.
Elle me fait ſentir diſgrace ſur diſgrace,

Et quand quelques momens je pense respirer,
De nouvelles douleurs me viennent déchirer.
Qu'est devenuë, helas, ma grandeur éclatante?
Mary, Fils, Gendres, Brus tout me rendoit puissante.
Les miens ayant peri, quel dur comble de maux!
Un ordre imperieux m'arrache à leurs tombeaux.
Soumise aux volontez d'un Vainqueur qui me brave,
Triste jouet du Sort, infortunée Esclave
Contrainte à voir le jour qu'on m'auroit deu ravir,
En des lieux étrangers on me mene servir.
Je vais chez Penelope, où tandis qu'avec honte
D'un indigne travail forcée à rendre compte,
Pour tâcher d'y fournir j'employeray tout le jour,
Me donnant pour spectacle aux Dames de sa Cour,
Elle dira sans doute, Admirez cette Reine
Qu'on a veuë autrefois & si fiere & si vaine.
La voila, la voila, leur dira-t'elle encor,
La Femme de Priam & la Mere d'Hector.
O toy, qui dans un sort si dur & si contraire
Pouvois seule adoucir les ennuis de ta Mere,
Polixene, faut-il que ton sang répandu
Rappelle en mon esprit tout ce que j'ay perdu?
Aux Manes d'un barbare offert en sacrifice
Ce sang de ses fureurs a rempli l'injustice;

Mais t'élevois-je, helas, pour voir tes jours soumis
Aux loix du plus cruel de tous mes ennemis?
Il te veut pour victime, & l'on te sacrifie.
Malheureuse, qu'attens-je à sortir de la vie?
Resister à mes maux n'est pas une vertu.
Déplorable vieillesse, à quoy me reduis-tu?
Et vous, Dieux inhumains, dont la trop dure haine
S'est fait par tant de maux un plaisir de ma peine,
En prolongeant mes ans, que me reservez-vous?
M'apprestez-vous encor de plus terribles coups,
Et ce que m'ont cousté nos sanglantes batailles,
Se doit-il terminer par d'autres funerailles?
Troye ayant succombé sous un revers affreux,
Qui croiroit que Priam pust estre dit heureux?
Cependant son trepas le rend digne d'envie.
Polixene en ce temps jouïssoit de la vie,
Et sans que rien pour elle alarme son amour,
Il tombe, & perd ensemble & le trone & le jour.
Ma chere Polixene, on prive donc ta cendre
Des supremes honneurs que je voudrois te rendre?
Que n'ay-je à t'élever un tombeau glorieux,
Qui réponde à l'éclat du sang de tes Ayeux?
Mais d'un souhait trop vain mon esprit s'embarrasse;
Ce n'est point là le sort de celles de ta race,

Et pour pompe funebre, aprés tous nos malheurs,
Tu ne dois de ta Mere attendre que des pleurs.
Sous un ſable étranger ouvert à l'avanture,
Ton corps mis à la haſte aura ſa ſepulture.
Un plus grand appareil pour toy m'eſt défendu;
Il ne me reſte rien, helas, j'ay tout perdu,
Et ſi malgré les maux dont je ſuis pourſuivie
Pour quelque temps encor je puis ſouffrir la vie,
L'intereſt du ſeul Fils que m'ont laiſſé les Dieux,
Du jeune Polidore élevé dans ces lieux,
Me contraint à l'effort qu'il a fallu me faire.
Il peut avoir beſoin du ſecours de ſa Mere;
Mais à quoy m'arreſté-je? O ma Fille, du moins
Au défaut d'un tombeau reçois mes derniers ſoins.
Je veux laver ta playe, & ne puis davantage
Souffrir ſur toy le ſang qui ſouille ton viſage.



HECUBE
CHANGÉE EN CHIENNE.
FABLE III.



ELLE marche à ces mots ; ſon pas tardif & lent
Se regle ſur le poids de ſon corps chancelant.
N'avançant qu'avec peine elle ſe le reproche,
Se conduit vers la mer, & lors qu'elle en eſt proche,

Dans le temps qu'elle veut qu'on luy donne un
vaisseau
Pour puiser elle-mesme, & rapporter de l'eau,
Regardant à costé, quel spectacle pour elle!
Elle voit l'attentat d'un Tyran infidelle.
Polidore est sans vie, & la mer sur ses bords,
Pour découvrir ce crime, a rejetté son corps.
Celles qui l'ont suivie, à cet objet terrible,
Font un cry qui surprend; elle est comme insensible.
L'excés de sa douleur l'empeschant de parler
Au dedans d'elle-mesme a sceu la rappeller.
Par l'ennuy qu'elle sent ses larmes devorées,
En luy pressant le cœur, y semblent resserrées.
Tous ses malheurs en foule, offerts de toutes parts,
Sur ce qu'ils ont d'affreux arrestent ses regards.
Immobile, attachée à contempler la terre,
Il semble qu'elle ait pu se transformer en pierre.
Elle reprend ainsi l'usage de ses sens,
Et lançant des regards farouches, menaçans,
Elle les tourne au Ciel comme implorant son aide
Contre l'Auteur d'un coup qu'elle voit sans remede.
Puis s'offrant d'un Fils mort le spectacle odieux,
Pour mieux sentir sa perte elle en repaist ses yeux,

Du fer qui l'a percé regarde l'ouverture,
Examine ses traits, mais sur-tout sa blesseure.
C'est à ce dur aspect que fremissant d'horreur
Elle ne songe plus qu'à s'armer de fureur.
Elle la laisse croistre, & lors qu'elle en est pleine,
Comme si les Destins la laissoient encor Reine,
D'un perfide assassin elle resout la mort,
Et se livre en aveugle à son ardent transport.
De mesme qu'à la rage une fiere Lionne
Pour son Petit perdu tout-à-coup s'abandonne,
Et court sans s'arrester sur la marque des pas
Aprés le Ravisseur qu'elle n'apperçoit pas;
Ainsi la triste Hecube, aux douleurs d'une Mere
Joignant tout ce que peut la plus forte colere,
Et tirant de l'ardeur qui la porte à punir
La force que ses ans ne luy peuvent fournir,
Va chez Polymnestor, & demande à luy dire
Un secret important au bien de son Empire.
Il l'écoute, & par elle, en parlant de Tresor,
Il apprend que dans terre elle a caché de l'or.
Pour le rendre à son Fils dont il s'est fait le Pere,
Elle veut qu'il en soit le seul depositaire.
Polymnestor la croit, & charmé de l'espoir
Que ce nouveau butin luy laisse concevoir,

Il la ſuit ſans témoins juſqu'en un lieu champeſtre,
Qu'à moins qu'on ne l'y mene il ne pourroit connoiſtre.
Là, prenant un air doux ; Repoſez-vous ſur moy,
Dit-il, vous pouvez tout confier à ma foy.
Les treſors que déja Priam m'a fait remettre,
Et les biens que le Ciel vous a voulu permettre
D'oſter pour Polidore aux Grecs victorieux,
Tout ſera pour ce Fils, j'en jure par les Dieux.
Hecube alors ſur luy lance un regard farouche,
Et par les faux ſermens qui ſortent de ſa bouche,
Son couroux redoublé la livre aveuglément
A la bouillante ardeur de ſon reſſentiment.
Elle en prend de la force, & contre un Roy perfide
Appellant le ſecours d'une Troupe timide,
Qui comme elle, ſoumiſe au plus cruel revers,
Comme elle, gemiſſoit dans la honte des fers,
Elle le fait ſaiſir, & pour toute réponſe
Ses doigts qu'avec fureur dans ſes yeux elle enfonce,
A ce lâche aſſaſſin ne font que trop juger
Qu'elle connoit ſon crime, & cherche à ſe vanger.
Elle ne quitte point qu'elle ne les arrache.
A creuſer l'ouverture en ſuite elle s'attache,
Et

Et voudroit, tant ſon cœur de rage eſt agité,
Arracher l'endroit meſme où ſes yeux ont eſté.
Les Thraces de leur Roy ſçachant l'indigne outrage,
Mettent pour le vanger les pierres en uſage.
Hecube qui commence à ſuivre un nouveau ſort,
Court aprés chaque pierre; elle les prend, les mord.
A former quelques mots ſa langue envain s'employe,
Sa bouche ſe fendant, la malheureuſe aboye.
Sa voix ne garde plus qu'un effroyable ſon.
Le lieu qu'on voit encore en a tiré ſon nom.
Ses malheurs toûjours vifs qu'en ſon cœur rien n'efface,
De ſes longs hurlemens luy font remplir la Thrace.
Les Grecs ſe dépouillant de leur inimitié
Pour elle des Troyens partagent la pitié.
Les Dieux meſme, les Dieux plaignent ſon avanture,
Et Junon qu'autrefois elle éprouva ſi dure,
Trouve que ſa diſgrace a trop de cruauté,
Et qu'elle ſouffre plus qu'elle n'a merité.





LES CENDRES DE MEMNON CHANGE'ES EN OISEAUX.

FABLE IV.



'Aurore apprend le ſort & d'Hecube & de Troye
Sans prendre part aux maux que le Ciel leur envoye.
Un autre ſoin la touche, & ſes propres malheurs
Occupant ſon eſprit, luy demandent des pleurs.

Elle a perdu Memnon, l'objet de sa tendresse,
Ce Fils qu'un mauvais sort arma contre la Grece,
Et qu'aux champs Phrygiens, pour remplir son courroux,
Achille fit tomber sous ses terribles coups.
A le voir expirant, quelle douleur amere!
Quel cruel desespoir pour une tendre Mere!
Ce rouge si brillant dont tout le Ciel est peint,
Quand l'Aurore se leve, & paslit, & s'éteint;
Mais si de cette mort son triste cœur soupire,
Rien ne peut égaler l'ennuy qui la déchire,
Lors qu'elle voit du feu les devorans efforts
Détruire le bucher où l'on a mis son corps.
Elle en fremit d'horreur, & toute échevelée,
Courant vers Jupiter en Mere desolée,
Pour rendre, s'il se peut, son malheur adouci,
Les yeux baignez de pleurs, elle luy parle ainsi.

Quoy qu'au Ciel où toûjours vous m'avez donné place,
Chaque Divinité pour le rang me surpasse,
Et que la negligence ou l'oubly des Mortels,
Ait sçeu presque en tous lieux me laisser sans Autels,
Je suis pourtant Déesse, & je pourrois prétendre
Aux honneurs éclatans qu'aux autres je vois rendre.

Vous mesme, quand l'encens par-tout m'est disputé,
Peut-estre croirez-vous que je l'ay merité,
Et qu'en des temps reglez il faut qu'on m'établisse,
Pour marquer mon pouvoir, des jours de sacrifice,
Si vous considerez les services divers
Qu'on me voit chaque jour rendre à tout l'Univers.
Mais à de tels souhaits, ma funeste disgrace
Dans mon cœur affligé ne souffre point de place,
Et lors qu'il est rempli de la perte d'un Fils,
Des soins d'ambition ne me sont point permis.
Je luy dois mes regrets, & d'éternelles larmes.
Pour défendre Priam il avoit pris les armes,
Et par la main d'Achille il m'a fallu souffrir
Qu'en ses plus tendres ans vous l'ayez fait perir.
Au moins par quelque hõneur qui soûtiéne sa gloire,
Faites que de son nom on garde la memoire,
Et soulagez par là les sensibles ennuis
Où sa mort pour jamais tiendra mes jours reduits.
Jupiter est touché de sa douleur cruelle.
Par un signe de teste il s'explique pour elle.
Le bucher que le feu de tous costez atteint,
S'abat en ce moment, & la flame s'éteint.
L'amas de la matiere à demi-consumée
Répand à gros bouillons une noire fumée,

Semblable à ces vapeurs, qui montant dans les airs
Semblent vouloir oster le jour à l'Univers,
Quand des exhalaisons humides & grossieres
Sortent comme du sein des profondes rivieres.
La cendre alors s'éleve, & forme un corps épais
Qui prend de la couleur, une forme, & des traits.
Par le secours du feu, cette forme est suivie
D'un esprit animé qui luy donne la vie,
Et le corps qui dans l'air en naissant est porté,
Trouve à se soûtenir par sa legereté.
On eust dit d'un Oiseau, leur figure est semblable;
Et c'est presque aussi-tost un Oiseau veritable.
Ses ailes font un bruit que tout le monde entend;
L'air retentit du son, & dans le mesme instant
Avec la mesme forme & des plumes legeres,
De cette mesme cendre il luy naist mille Freres,
Qui sentant la chaleur du feu qui les produit,
Deviennent vrais Oiseaux, & font le mesme bruit.
En faveur de l'Aurore, à sa douleur fidelles
Trois fois vers le bucher ils vont battre des ailes,
En font trois fois le tour, puis s'estant separez,
Comme deux escadrons d'ennemis declarez,
Ils s'attaquent l'un l'autre, & cõmençant leur guerre
Par des coups redoublez & de bec & de serre,

Pouſſant aile contre aile, oppoſant corps à corps,
Pour s'arracher la vie ils font de longs efforts,
Et comme en ſacrifice ils tombent ſur la cendre,
Trop digne des honneurs que le Ciel luy fait rendre;
Mais la bouillante ardeur que chacun d'eux fait voir
Avant que de remplir ce funeſte devoir,
Montre qu'en combattant ils ont eu connoiſſance
Qu'un Guerrier renommé leur donna la naiſſance.
De l'Auteur de leur eſtre ils empruntent le nom,
Et l'on connoit en eux les Oiſeaux de Memnon;
Tous les ans on les voit, victimes volontaires,
Reprendre au meſme lieu les forces ordinaires,
Et toûjours au combat animez à s'offrir,
Avec la meſme ardeur renaiſtre pour mourir.
A toute ſa douleur l'Aurore abandonnée
N'a l'eſprit occupé que de ſa deſtinée.
Hecube en aboyant touche les autres Dieux,
Et ne ſçauroit tirer de larmes de ſes yeux.
C'eſt pour le ſeul Memnon qu'elle peut en répandre.
Elle fait ſon plaiſir d'en verſer ſur ſa cendre;
Et depuis, pour marquer en tous lieux ſes malheurs,
En gouttes de roſée elle a changé ſes pleurs.



LES FILLES D'ANIUS CHANGE'ES EN PIGEONS.

FABLE V.

CEPENDANT les Destins dont tout sent
la puissance
Au reste des Troyens laissent quel-
que esperance
De pouvoir estre un jour dans leur posterité
Plus grands, & plus fameux qu'ils n'ont encore esté.

Enée avec ses Dieux que toûjours il revere,
Emporte sur son dos Anchise, son vieux Pere,
Venerable fardeau qui porté par un Fils
Dans un pareil besoin rend ses souhaits remplis.
C'est tout ce qu'il choisit de l'abondante proye
Qu'abandonne aux vainqueurs la déplorable Troye.
Il quitte en soupirant ces desolez climats,
Son jeune Fils Ascagne accompagne ses pas.
D'autres auprés de luy viennent encor se rendre,
Et ce genereux Chef les mene au Port d'Antandre.
Là, mettant à la voile, il va chercher ailleurs
Un Ciel plus favorable, & des Destins meilleurs.
Il laisse loin de luy les lieux que des-honore
L'horrible assassinat du jeune Polydore,
Et le vent à souhait ayant grossi les flots,
Le fait heureusement aborder à Delos.
Par des loix que fait craindre & cherir sa puissance
Anius y faisoit admirer sa prudence,
Et reconnu pour Roy, joignoit à ce grand nom
Le titre glorieux de Prestre d'Apollon.
Voyant paroistre Enée, il le reçoit, l'embrasse,
Et du plus doux accueil console sa disgrace.
Il luy montre la Ville, & ce qu'en divers lieux
Elle enferme de rare & de plus curieux.

Sur-tout il luy fait voir l'Olivier & la Palme
Que Latone tenoit, quand d'un eſprit peu calme,
Preſte de mettre au jour deux illuſtres Jumeaux
D'un rude enfantement elle ſouffrit les maux.
En ſuite luy voulant rendre Apollon propice,
Il le conduit au Temple, y fait un ſacrifice,
Et tout s'eſtant trouvé conforme à ſes ſouhaits,
Satisfait de l'augure, il le méne au Palais.
Avec grand appareil une table eſt ſervie,
Rien n'y manque; au feſtin Anius le convie,
Et lors qu'il eſt fini; Ce Pays m'eſt connu,
Dit Anchiſe, à Delos je ſuis déja venu,
Et comme l'on prend garde aux Royales Familles,
Je vous vis en ce temps un Fils & quatre Filles.
Alors ils eſtoient tous dans leurs plus tendres ans.
Il eſt vray, l'on m'a veu Pere de cinq Enfans,
Repond ce triſte Roy, mais telle eſt l'inconſtance
Des biens dont nous avons la plus forte aſſeurance,
Que de ces cinq Enfans qui m'avoient tant flaté
Aucun pour eſtre à moy ne peut eſtre compté.
En effet, quel ſecours, lors que l'âge me preſſe,
Pourroit un Fils abſent donner à ma vieilleſſe?
Souverain dans Andros qui prend ſon nom de luy,
D'un Peuple qui l'eſtime il s'eſt rendu l'appuy,

Et je ne dois pas estre étonné qu'il préfere
Le plaisir de regner aux interests d'un Pere.
Il prédit l'avenir ; S'il obtint d'Apollon
L'avantage éclatant d'un si pretieux don,
Mes Filles que Bacchus voulut combler de gloire,
Eurent une vertu qu'à peine on pourra croire.
Tout ce qu'elles touchoient par un pouvoir divin ;
Ou se changeoit en huile, ou se changeoit en vin.
Pour se changer en pain c'estoit la mesme chose.
Leur volonté regloit cette metamorphose,
Et leur attouchement, par ces divers moyens ;
Estoit pour tout le monde une source de biens.
Peut-estre croyez-vous que j'aye esté tranquille
Dans le temps que les Grecs attaquoient vôtre Ville.
J'eus part à vos malheurs ; l'injuste Agamemnon
Apprend que de Bacchus mes Filles ont ce don.
Soudain sur le grand bruit que fait leur renommée,
Afin de les contraindre à nourrir son armée
Il veut user de force & les faire enlever ;
L'effroy qui les saisit les porte à se sauver.
Deux dans l'Isle d'Euboée évitent par la fuite
De ceux qui les cherchoient l'odieuse poursuite.
Les autres en secret s'échapant vers Andros,
Pensent auprés d'un Frere asseurer leur repos,

Mais les Grecs ont bien-toſt découvert cet aſyle.
Ils voguent vers Andros, ils menacent la Ville,
Et ſont preſts d'exercer les dernieres rigueurs
Si mon Fils en leurs mains ne remet pas ſes Sœurs.
La crainte de la guerre, & ſes ſuites cruelles
Font taire dans ſon cœur l'amour qu'il a pour elles.
Il les livre, & peut-eſtre on doit luy pardonner
D'avoir craint des malheurs qu'il n'euſt pû détourner.
Si Troye a ſceu dix ans reſiſter à la Grece,
De vaillans Défenſeurs relevoient ſa foibleſſe,
Mais pour vaincre les Grecs, ce Frere malheureux,
Mãquant de tout ſecours, n'auroit pû rien contr'eux.
Il n'avoit point d'Hector, il n'avoit point d'Enée.
Mes Filles qu'effrayoit leur dure deſtinée,
Voyoient pour les ſaiſir approcher des Soldats,
Lors que levant au Ciel & les yeux & les bras;
Toy qui daignes par nous faire voir ta puiſſance,
Que tardes-tu, Bacchus? Viens, prens noſtre défenſe,
Dirent-elles. Bacchus leur preſte un prompt ſecours,
Si c'eſt dans leur malheur prendre ſoin de leurs jours,
Que de les dérober à leur eſtre ordinaire,
Pour leur en donner un qui les oſte à leur Pere.

N'attendez point de moy que je dise comment
En elles tout-à-coup se fit ce changement ;
Tout ce que j'en ay sçû, c'est qu'il leur vint des ailes,
Et qu'on les vit dans l'air, par des routes nouvelles,
S'échaper en Oiseaux, qui furent reconnus
Pour ceux qu'on a toûjours consacrez à Venus.





LES CENDRES DE DEUX FILLES D'ORION changées en deux jeunes Hommes couronnez.

FABLE VI.


PRE's que ce difcours & quelque au-
tre femblable
Eurent joint leur douceur aux plaifirs
de la table,
Chacun alla goufter dans les bras du Sommeil
Le repos que produit l'abfence du Soleil.

A peine a-t'il rendu ſa lumiere à la terre,
Que repaſſant le cours d'une funeſte guerre,
Enée impatient d'en reparer les maux,
Veut ſçavoir dans quel temps finiront ſes travaux.
L'Oracle conſulté répond d'une voix claire
Qu'il doit aller chercher ſon ancienne Mere,
Et qu'un heureux deſtin l'attend aux meſmes lieux
Que des premiers Troyens habitoient les Ayeux.
Il obéit, il part, mais avant qu'on s'embarque
Le zele d'Anius par ſes dons ſe remarque.
D'un Sceptre brillant d'or, pour Anchiſe il fait choix,
Et le petit Aſcagne en reçoit un Carquois.
Il donne au ſage Enée un Vaſe magnifique,
Preſent du Roy Therſés ; la forme en eſt antique,
Et c'eſt de toutes parts un ouvrage achevé,
Alcon qui l'avoit fait, l'avoit auſſi gravé,
Et par un art exquis, differentes figures
Y marquoient des Thebains les triſtes avantures.
Dans un enfoncement leur Ville paroiſſoit.
Ses ſept portes faiſoient qu'on la reconnoiſſoit ;
On les pouvoit compter, & devant ſes murailles
On voyoit des tombeaux, des feux, des funerailles,
Des Femmes en deſordre & les cheveux épars
Expliquoient leur douleur par de triſtes regards.

Plus loin on découvroit des fontaines taries,
Des forests ſans verdure, & de ſeches prairies.
Les Nymphes que touchoient ces differens malheurs,
Sembloiẽt s'en plaindre au Ciel,& répãdre des pleurs.
Des Chevres, des Brebis, de nourriture avides,
Lechoient les arbres morts & les pierres arides,
Et tout repreſentoit les plus funeſtes coups
Qu'ait jamais fait ſentir le celeſte couroux.
Deux Filles d'Orion par un ſecours utile
Faiſoient voir leur courage au milieu de la Ville,
Et voulant s'acquerir un renom glorieux,
S'offroient pour leur Patrie en ſacrifice aux Dieux;
L'une tendoit la gorge au fer que le grand Preſtre
Pour répandre ſon ſang faiſoit déja paroiſtre.
L'autre pour avancer un ſi pieux deſſein
Se plongeoit elle-meſme un poignard dans le ſein.
On voyoit avec pompe un appareil funebre
Par de brillans honneurs rendre leur nom celebre.
Ailleurs, dans leur bucher, avec de vifs efforts,
La flame s'attachoit à conſumer leurs corps.
Deux hommes dans un âge & floriſſant & tendre
Surprenoient tout le mõde en ſortant de leur cendre.
Ils portoient la couronne, & le Peuple, dit-on,
Les voyant naiſtre ainſi leur en donna le nom.

Aprés avoir tous deux reconnu pour leur Mere
Par des devoirs soumis une cendre si chere,
Des Filles d'Orion ils se dirent le sang,
En soûtinrent la gloire, & remplirent le rang.
Tous ces evenemens gravez avec adresse
De l'art de l'Ouvrier faisoient voir la finesse,
Et pour plus d'ornement, d'un Achante doré
Le vase par les bords estoit tout entouré.
Le genereux Enée & son Fils & son Pere
Ne peuvent recevoir de presens sans en faire.
Anius à Delos où tout est sous sa loy,
Remplissant les devoirs & de Prestre & de Roy,
Ces deux titres en luy reglent ce qu'on luy donne.
C'est un riche Encensoir avec une Couronne.
On y joint une Coupe, & de ces dons exquis
La beauté du travail augmente encor le prix.
Aprés s'estre embarquez, les Troyens se souviennent
Que Teucer est leur sang, que c'est de luy qu'ils vien-(nent,
Et par Teucer la Crete habitée autrefois
A pour les attirer de legitimes droits.
Cent Villes dont le nom rend cette Isle fameuse
Semblent les asseurer d'une retraite heureuse.
Ils s'en flatent d'abord, mais aprés quelques jours
Contre un air empesté la fuite est leur recours.
Ils

Ils connoissent par là que quoy qu'on leur promette,
L'Oracle ne doit point s'entendre de la Crete,
Et pour trouver la fin de leur sort rigoureux
L'Italie est la terre où tendent tous leurs vœux.
De là vint Dardanus, que parmi leurs Ancestres
On compte un des premiers dont ils eurent des Maistres.
Ils partent, & les vents à flots précipitez
Font bondir jusqu'au Ciel la mer de tous costez.
Poussez hors de leur route, & battus de l'orage
Des Strophades enfin ils touchent le rivage,
Et s'y sentent saisis d'une juste frayeur
Qui trouble leur constance, & leur serre le cœur.
Lors qu'ils pensent manger, de gloutonnes Harpies
Viennent souiller leurs mets, & menacent leurs vies.

Forcez tout de nouveau de se livrer aux flots,
Ils découvrent Ithaque, & Dulique, & Samos,
S'éloignent de Nerite, & laissent Ambracie
Ville qui mit jadis les Dieux en jalousie.
Celuy qui fut leur Juge en ayant sous ce nom
Par le pouvoir qu'il eut rendu maistre Apollon;
Les autres indignez de cette preference
N'écouterent pour luy qu'un esprit de vangeance,
Le changerent en pierre, & c'est un grand Rocher
Dont il est en voguant dangereux d'approcher.

Les Troyens pour le fuir s'écartent vers Dodone,
Lieu fameux par le Bois où chaque arbre resonne,
Et par des sons distincts, sur les plus grands desseins
Rend pour les éclaircir des Oracles certains.
En suite à leurs regards s'offre la Chaonie.
Là, tandis qu'on y vit regner la tyrannie,
Les Fils du Roy Molosse en Oiseaux transformez
Eviterent le feu qui les eust consumez.
Aprés avoir passé le long de la Corcyre,
Isle abondante en fruits, en costoyant l'Epire
Ils vont jusqu'à Buthrote où regnoit Helenus,
Prince à qui du Destin les secrets sont connus,
Et qui, Fils de Priam, s'estoit fait une joye
De bastir une Ville où l'on reconnust Troye.
Lors qu'il les a receus, de leur sombre avenir
Il donne quelque temps à les entretenir,
Et ce qu'il leur prédit, par un avis utile,
Les engage à tenir le chemin de Sicile.
Trois monts en trois endroits dans la mer avancez
De tous les autres lieux la distinguent assez.
Pachin est au Midi; vers où le jour s'acheve
Le pointu Lilybée & s'étend & s'éleve,
Et du Septentrion, en descendant plus bas,
Pelore que l'on voit regarde les climats.

Vers cette Isle fameuse ils adressent leur route,
Passent tous les écueils qui font qu'on la redoute,
Et dans le Port de Zancle où le vent les conduit,
Sans trouver rien à craindre, ils arrivent la nuit.
A gauche est Charibdis. Là, regnent les orages
Qui rendent cette mer si fameuse en naufrages.
Là, se trouve ce goufre où l'on voit s'engloutir
Les vaisseaux qu'il entraine, & puis en ressortir.
Vis-à-vis est Scilla, qui lors qu'elle détache (che,
Les Chiens que dans les flots sous son ventre elle ca-
Par l'effroy qu'elle cause aux plus hardis Nochers,
Les fait, en s'écartant, donner dans les rochers.
Son visage est de Fille, & si l'on en peut croire
Ceux qui de ses amours nous ont laissé l'histoire,
De ses brillans attraits tel estoit le pouvoir
Qu'on payoit de son cœur le plaisir de la voir.
Mais en vain on aimoit à vivre dans ses chaines,
En vain pour la toucher on luy contoit ses peines;
Toûjours indifferente, & toûjours sans desirs,
Elle fermoit l'oreille aux plus tendres soupirs,
Et comme son humeur, toute faite pour plaire,
Aux Nymphes de la mer l'avoit sceu rendre chere,
Devant elles souvent de ses Adorateurs
Elle contrefaisoit les plaintives langueurs.



ACIS ET GALATE'E.

FABLE VII.



N jour qu'elle peignoit l'aimable Galatée,
Et que de quelque Amant l'hiſtoire racontée
Luy donnoit lieu d'en rire & de la divertir
Des maux que ſon amour luy faiſoit reſſentir,
Au moins, luy dit la Nymphe, en faiſant des conqueſtes,
Vous trouvez à s'offrir des ames toûjours preſtes,

Et ceux dont vos appas tiennent les cœurs charmez
Ne ſont pas des Amans indignes d'eſtre aimez.
S'ils ne vous touchent point, vous pouvez ſans les craindre
Rejetter leur amour, & ne vous pas contraindre.
Mais moy, que ma naiſſance a deu mettre à couvert
De l'hommage d'un cœur par un Cyclope offert,
Moy, Fille de Doris & du puiſſant Nerée,
Qui de cinquante Sœurs au beſoin entourée,
Contre les attentats d'un Amant emporté
Avec un tel ſecours me vois en ſeureté,
Je n'ay pu ſi bien fuir la violence extréme
Où mes dédains ont fait recourir Polypheme,
Que pour n'écouter pas ſon amour odieux
Il ne m'en ait couſté ce que j'aimois le mieux.
A ces mots la douleur luy coupe la parole.
Scylla pour l'adoucir luy parle, la conſole,
Et quand ſes belles mains ont eſſuyé ſes pleurs,
J'ay trop long-temps, dit-elle, ignoré vos malheurs,
De grace accordez-en le recit à mon zele,
Je tais ce qu'il faut taire, & je vous ſuis fidelle.
La Nymphe qui luy voit ce curieux ſouci
Satisfait ſes deſirs en pourſuivant ainſi.

Acis, dont la beauté n'a que trop ſceu me plaire,
Eut pour Pere Faunus, & Siméthis pour Mere.
Il faiſoit & leur joye & leur unique bien, (mien.
Mais leur amour pour luy n'approchoit point du
Il n'avoit que ſeize ans, & dans un ſi bel âge
Les traits les mieux finis brilloient ſur ſon viſage.
Son tendre empreſſement répondoit à mes ſoins.
Si je l'aimois beaucoup il ne m'aimoit pas moins.
Je le cherchois par-tout; par un malheur extréme
Je charmois le Cyclope, il me cherchoit de meſme;
Quel ſupplice pour moy! Jugez de ſa rigueur,
Puiſque l'amour qu'Acis avoit mis dans mon cœur,
Tout ardent qu'il eſtoit, n'égaloit qu'avec peine
Ce que pour ſon Rival j'avois conceu de haine.
O Venus, de tes loix juſqu'où va le pouvoir?
Ce Geant ſi terrible, épouvantable à voir,
Dont la figure affreuſe autant que redoutable
Meſme aux Beſtes des bois paroiſſoit effroyable,
Luy qui de ſang avide aimoit à devorer
Tous ceux qu'en ſa caverne il pouvoit attirer,
Et qui bravant du Ciel la puiſſance ſupréme
Joignoit contre les Dieux le mépris au blaſpheme,
Ce Brutal inhumain ſent ce que c'eſt qu'aimer,
Et mes foibles attraits ont de quoy le charmer.

Il s'enflame, & par-tout mon nom est dans sa bouche.
Ses antres, ses troupeaux n'ont plus rien qui le touche,
Me plaire estant sa joye, & le seul bien qu'il veut,
Pour se rendre agreable il fait tout ce qu'il peut.
Ses cheveux herissez tomboient à l'avanture,
Il commence à vouloir s'en faire une parure,
Et pour les mettre en ordre & paroistre plus beau,
Il se fait d'heure en heure un peigne d'un rateau.
Une faux pour sa barbe est d'un utile usage,
Elle abbat tout le poil qui couvroit son visage,
Et lors qu'il a receu ces nouveaux agrémens
Il va prés d'un ruisseau perdre quelques momens,
Et croit en s'y mirant prẽdre un air moins farouche,
Adoucir ses regards & façonner sa bouche.
A ces frivoles soins abandonnant son cœur
Il ne respire plus qu'une amoureuse ardeur.
C'est alors qu'il renonce à l'humeur sanguinaire
Qui par le meurtre seul pouvoit se satisfaire.
Dans le lieu qu'il habite, autrefois évité,
Les Vaisseaux prennent terre en toute seureté,
Et sortent sans peril de ce mesme rivage
Que cent fois sa fureur a rempli de carnage.
Teleme cependant, qui des biens & des maux
Estoit toûjours instruit par le vol des Oiseaux,

Rencontrant le Cyclope, & de ses avantures
Lisant l'ample détail dans les choses futures,
Prens bien garde à cet œil sur ton front attaché,
Luy dit-il, par Ulysse il doit t'estre arraché.
Polypheme s'en moque, & se mettant à rire,
Pauvre fou, répond-il, que me viens-tu prédire?
Cet œil qu'aux accidens tu crois estre asservi,
L'amour par d'autres yeux me l'a déja ravi;
C'est ainsi qu'il méprise un avis veritable.
Sans cesse il est rempli d'un amour qui l'accable.
Sur les bords de la mer, dans l'ardeur de me voir,
Il vient dés le matin, & m'attend jusqu'au soir.
Il y marche à grands pas, court, revient, se promene,
Et lors qu'il voit enfin que son attente est vaine,
Il rentre en sa caverne, & s'y va délasser
D'un travail que le jour luy fait recommencer.
Prés de là s'élevoit une roche pointuë,
D'un & d'autre costé par les vagues batuë.
Il y monte suivi de son nombreux troupeau,
S'assied où le rocher s'étend le plus dans l'eau,
Met à ses pieds un pin, son baston ordinaire,
Dont on eust fait un mast s'il en eust fallu faire.
En suite il prend sa flute à plus de cent roseaux,
Il en jouë, & ce son épouvante les eaux.

On

On diroit qu'en effet de crainte elles mugiſſent.
Du moins de tous coſtez les monts en retentiſſent.
J'avois la joye alors d'entretenir Acis.
Ce bruit ſous une roche où nous eſtions aſſis
Nous vint fraper l'oreille, & le plaiſir d'entendre
Ce qu'il pouvoit chanter d'amoureux & de tendre
Me rendant attentive à ce terrible ſon,
Sans en perdre un ſeul mot, je retins ſa chanſon.
Pour ne la point aimer Galatée eſt trop belle,
Diſoit-il, tous les Lys paſliſſent auprés d'elle.
Son viſage où l'on voit les Graces & les Ris
Paſſe le vif éclat des Prez les plus fleuris.
Elle l'a rond, poli plus qu'un dedans d'écaille;
Et l'Aulne le plus droit eſt moins droit que ſa taille.
Ses yeux jettent un feu dangereux, petillant.
Le verre le plus fin n'a pas tant de brillant.
Quelquefois on la voit qui parmi ſes Compagnes
Saute cõme un Chevreau dans les vertes campagnes.
Les pommes qui ſur l'arbre ont toute leur fraîcheur,
En ont moins que ſon teint, ſéjour de la blancheur.
L'ombre pendant le chaud, le Soleil quand il géle,
Sont moins à rechercher, moins agreables qu'elle.
Lors qu'elle eſt ſur la terre à s'y communiquer,
De loin, comme un haut phare, on la peut remarquer,

Les raisins les plus meurs dans leur saison parfaite
Cedent à la douceur des regards qu'elle jette.
A voir ses mains, ses bras, quel éclat, quelle peau !
La glace est moins luisante, & n'a rien de si beau.
La toucher, mais helas, qui peut en estre digne ?
C'est autant que toucher le plumage d'un Cygne.
C'est sur du lait caillé tenir, passer la main,
Et si pour moy son cœur estoit moins inhumain,
Elle me paroistroit mille fois plus charmante
Qu'un jardin où toûjours la verdure est riante.
Mais si tout doit se rendre au pouvoir de ses yeux,
Rien n'égale en défauts ce Chef-d'œuvre des Cieux.
Plus dure qu'un vieux chesne, & cent fois plus trompeuse
Que la mer qui devient tout-à-coup orageuse,
La mesme Galatée a toute la fierté
D'un Taureau que le joug n'a point encor dompté.
Rien n'ébranle un rocher, elle est plus insensible.
Plus qu'un feu devorant sa rigueur est terrible.
On fait pour l'adoucir des efforts superflus.
Les chardons sont piquans, elle l'est encor plus.
Comme un Paon qui s'admire elle est d'orgueil remplie,
Plus souple que l'osier qui se plie & replie,

Si quelqu'un l'arreſtant cherche à l'entretenir,
Elle échape à la main qui la veut retenir.
Alors pour s'éloigner quelle eſt ſa diligence !
Un torrent dans ſa courſe a moins de violence.
Plus ſourde que les flots qui battent un rocher
Elle entend mes ſoupirs ſans s'en laiſſer toucher.
Auprés de ſes Petits l'Ourſe eſt moins redoutable.
Un Serpent que l'on foule eſt moins impitoyable,
Et ce que je voudrois qui luy puſt eſtre oſté,
Rien n'approche en courant de ſa legereté :
Lors qu'elle m'apperçoit, dédaignant ma tendreſſe
Elle fuit, & s'échape avec plus de vîteſſe,
Que n'en a dans ſa fuite un Cerf, lors qu'à grand (bruit
Une meute de Chiens le cherche & le pourſuit.
Plus prompte que le vent je la vois diſparoiſtre ;
Mais tu me fuis, helas, faute de me connoiſtre,
Nymphe ingrate, & bientoſt je vaincrois tes mépris
Si de mes tendres ſoins tu ſçavois mieux le prix.
Loin de les refuſer, tu blâmerois toy meſme
Ton trop de reſiſtance à mon amour extréme.
Tu te repentirois d'avoir tant differé
A recevoir l'hommage où je ſuis préparé,
Et tu n'oublierois rien, en ſoulageant mes peines,
De tout ce qui pourroit m'arreſter dans tes chaînes.

Les antres de ces monts me ſervent de Palais.
Là, pendant tout l'eſté regne un aimable frais,
Et lors que des frimats la ſaiſon eſt venuë,
La rigueur de l'hiver y demeure inconnuë.
J'ay des arbres ſans nombre, & ſi chargez de fruit
Qu'à courber ſous le fais le grand poids les reduit.
Dans le temps des raiſins j'en ay de toutes ſortes.
Nulles vignes ailleurs n'ont des grapes ſi fortes.
Si leur diverſité te peut faire plaiſir,
Je te reſerve tout, tu n'auras qu'à choiſir.
Avec moy dans les Bois pour peu que tu te plaiſes,
Toy-meſme, de ta main tu cueilleras des Fraiſes.
Tu les verras à l'ombre, & naiſtre ſous tes pas.
Les Cormes d'autre part ne te manqueront pas.
Si parmi tous ces fruits tu préferes les Prunes,
Je m'offre à t'en fournir qui ne ſont pas communes.
J'en ay d'un gouſt exquis dont le pourpre enfoncé
Par les plus vives fleurs ne peut eſtre effacé.
D'autres d'une peau fine & comme tranſparente
De la cire nouvelle ont la couleur luiſante.
Enfin ſi tu conſens à me donner ta foy,
De tous mes Chaſtaigniers les fruits ſeront pour toy.
Du Beſtail ſi nombreux qu'icy l'on voit paroiſtre
Répandu tout-autour, c'eſt moy qui ſuis le Maiſtre.

Dans les Vallons voisins le reste est dispersé.
Dans mes Antres combien en ay-je encor laissé ?
Combien dans nos Forests en reste-t'il à l'ombre ?
Daigne me dispenser de t'en dire le nombre.
Je l'ignore, un tel soin touche peu mes égaux.
Ce n'est qu'aux Malheureux à compter leurs Trou-
peaux :
De la bonté des miens, quoy qu'elle soit extréme,
Je ne te diray rien, viens en juger toy-mesme.
De ces lieux, pour les voir, tu n'as qu'à t'approcher.
A force d'estre gras ils ont peine à marcher.
Tous les ans mes Brebis qui sont si bien nourries
De mille & mille Agneaux peuplent mes Bergeries.
C'est le moindre profit que me rendent mes soins.
Les Chevreaux vont de mesme, & je n'en ay pas
moins. (vage.
Pour du Lait, en tout temps j'en ay pour mon breu-
Le reste est en presure, on en fait du fromage.
L'abondance est par là toûjours dans mes repas.
Si ce que je te dis ne te contente pas,
Par des dons moins communs je puis te satisfaire,
Et des Liévres peut-estre auront de quoy te plaire.
Je t'en nourris exprés qui mangent dans mes mains;
Et j'y puis joindre encor des Chevreuils & des Daims.

J'ay mesme de Pigeons une paire admirable,
Dans toute leur espece à nulle autre semblable.
C'est pour toy, je te l'offre, avec un nid d'Oiseaux
Pris au plus haut d'un Arbre; ils sont rares & beaux.
L'autre jour sur ces monts où mon Bestail s'assemble
Je vis deux petits Ours qui se joüoient ensemble,
Rien entr'eux aux regards ne paroist different,
Et l'œil le mieux ouvert l'un pour l'autre les prend.
Quand je m'en fus saisi, plein d'une joye extréme,
Vostre bonheur est grand, dis-je aux Ours en moy-
mesme,
Vous estes destinez par vos sauts, par vos jeux
A faire le plaisir de l'objet de mes vœux.
Montre-toy hors des flots, aimable Galatée,
Soulage les soucis dont j'ay l'ame agitée,
Et ne dédaigne point avec tant de rigueur
Ce que t'offre un Amant qui t'a donné son cœur.
De ce present peut-estre une autre seroit vaine.
Je me suis regardé dans l'eau d'une fontaine,
Et sans juger de moy trop favorablement,
Je pourrois me vanter d'avoir quelque agrément.
Considere ma taille; elle est noble, elle est gran-
de,
Et le Maistre des Dieux qui dans le Ciel commande,

Ce Jupiter qu'on dit tenir tout ſous ſa loy ,
Ne peut avoir le port plus relevé que moy.
J'ay les cheveux épais ; ils ſont grands & ſans nõbre.
C'eſt comme une foreſt qui met mon dos à l'ombre.
Si d'un poil heriſſé tout mon corps eſt couvert ,
Mon amour ne doit pas en eſtre moins ſouffert.
Je m'en fais une gloire , & j'en tire avantage.
Un Arbre n'eſt pas beau quand il eſt ſans feuillage.
On mépriſe un Cheval, quoy que plein de fierté ,
Si de longs crins pendans n'en marquent la beauté.
La plume eſt des Oiſeaux l'ornement neceſſaire.
La plus graſſe Brebis ſans laine ne peut plaire ,
Et ſans barbe & ſans poil l'Homme le mieux formé
A de l'air d'une Femme , & n'eſt point eſtimé.
Je porte ſur le front un œil , dont l'ouverture
D'un large bouclier ſemble avoir la figure.
Il eſt vray que cet œil eſt unique , mais quoy ?
Le Soleil qui voit tout n'a qu'un œil comme moy.
Si la gloire te plaiſt , quel heureux avantage
De mon cœur enflamé t'apportera l'hommage ?
Le redouté Neptune à qui je dois le jour
Eſt le maiſtre des eaux où tu fais ton ſejour ,
Et ſi tu rens juſtice à mon ardeur ſincere
Il ne tiendra qu'à toy qu'il ne ſoit ton Beaupere.

Voy les maux que j'endure, écoute mes ſoupirs,
Et favorable enfin à mes tendres deſirs,
Prens pitié de l'eſtat où m'ont reduit tes charmes.
Toy ſeule m'as forcé de te rendre les armes.
Je brave Jupiter, ſon tonnerre, & les Cieux,
Et tout mon orgueil cede au pouvoir de tes yeux.
A ſouffrir tes dédains bien loin de me reſoudre,
Je les crains cent fois plus que je ne crains la foudre.
Encor ſi ces mépris qu'il me faut endurer
Deſeſperoient tous ceux qui t'oſent adorer,
Un trouble moins cruel accableroit mon ame,
Mais pour faire un Heureux tu rejettes ma flame;
Et quand tu n'as pour moy que haine, que rigueur,
Acis, l'indigne Acis eſt maiſtre de ton cœur.
Quel triomphe à ſes vœux de ſe voir à ma honte
Le glorieux Vainqueur de l'Objet qui me dompte!
S'il tombe en mon pouvoir, dans mes bouillans tranſports,
Il verra quelle force enferme un ſi grand corps.
Qu'il craigne de ma main d'affreuſes funerailles.
Je croy déja me voir déchirer ſes entrailles.
J'iray, s'il continuë à troubler mon repos,
Les ſemer dans nos champs, & juſque dans tes flots.

Je ne puis resister à l'ardeur qui m'emporte.
Plus tes dédains sont grands, plus elle devient forte.
Il semble que d'Etna tous les feux dispersez
Pour consumer mon cœur s'y trouvent ramassez.
Je brûle, & de pitié tu n'as point l'ame atteinte.
  Aprés que le Cyclope a fini cette plainte,
Je le vois qui se leve, & ses cris font horreur.
On diroit d'un Taureau qui mugit en fureur.
Il court, & sans sçavoir où son chagrin l'entraine,
Il suit dans la Forest une route incertaine.
Aucun lieu ne luy plaist, & tournoyant toûjours
Dans le temps que d'Acis j'écoutois les discours,
Et que hors de sa veuë en un endroit sauvage
Nous croyions n'avoir rien à craindre de sa rage;
Il nous voit, & d'un ton qui fait trembler les mers,
Enfin, dit-il, enfin je les ay découverts.
Joüissez du plaisir dont l'appas vous assemble,
Ce sera le dernier que vous aurez ensemble.
Figurez-vous jusqu'où dans cet emportement
Le Cyclope poussa son affreux hurlement.
Il fit du mont Etna retentir chaque roche;
Pour moy je me plongeay dans l'onde la plus proche.
Acis, tremblant du sort qu'il est prest d'éprouver,
Précipite sa fuite, & cherche à se sauver.

Se voyant pourſuivi, Secours moy, Galatée,
On en veut à ma vie, elle va m'eſtre oſtée.
Et vous, dit-il, & vous par qui j'ay veu le jour,
Accourant à mes cris, montrez-moy voſtre amour.
Polypheme d'un roc tire une large pierre,
Dont il accable Acis en le jettant par terre.
D'un des coins qui l'atteint tout ſon corps eſt couvert;
Ce ſpectacle à mes yeux n'eſt pas ſi-toſt offert,
Que pour le ſecourir dans un ſort ſi contraire
J'obtiens qu'il ſoit ſemblable au Pere de ſa Mere.
Du Fleuve Siméthus elle eſt Fille, & je fais
Qu'Acis devienne Fleuve, & le ſoit à jamais.
C'eſt tout ce que pour luy les Deſtins me permettẽt.
Le ſang que de ſon corps mille bleſſeures jettent,
Coulant à gros bouillons de deſſous le rocher,
Semble n'eſtre plus ſang dés qu'il peut s'épancher.
La couleur qu'il avoit ne paroiſt plus entiere.
Telle aprés une pluye eſt l'eau d'une riviere.
Il s'en forme un Canal qu'on voit bien-toſt groſſir,
Et dont l'eau dans ſon cours commence à s'éclaircir.
Le Roc ſe fend, s'entr'ouvre, & de chaque ouverture
Sort de divers roſeaux l'agreable verdure.

Tout le dehors bouillonne, & fait le mesme bruit
Qu'une source, en poussant les eaux qu'elle produit.
Le croirez-vous, Scilla ? Le miracle s'acheve.
Du fond de ce Canal un jeune Homme s'éleve,
Les yeux vifs, & le front couronné de roseaux,
Tel qu'Acis, mais plus grand, il renaist sur les eaux.
Son visage estoit bleu ; chaque trait est semblable,
C'est Acis, toûjours beau, pour moy toûjours aimable.
Il est Fleuve, & son nom qu'il a sceu retenir
Fera de nos amours durer le souvenir.



J. Ertinger fec.

GLAUCUS

CHANGE' EN DIEU MARIN.

FABLE VIII.



LA', finit Galatée ; alors les Neréides
Se plongent en nageant dans les Plaines liquides.
Scilla demeure seule, & les flots à passer
Ne sont point des chemins qu'elle ose traverser.

Son plaiſir eſt ſouvent de courir ſur le ſable,
Et pour ſe rafraichir, quand la chaleur l'accable,
Elle va quelquefois ſur des bords écartez
A l'onde la plus pure expoſer ſes beautez.
Un jour qu'elle ſe croit dans un lieu d'aſſeurance,
Glaucus la voit de loin, il fend l'onde, il s'avance.
D'Homme qu'il eſtoit né, les ordres du Deſtin
L'avoient fait depuis peu devenir Dieu Marin.
Touché de ſes appas il ſent naiſtre en ſon ame
Tout ce que fait ſentir la plus ardente flame.
Voyant qu'elle s'éloigne, il croit la retenir
Par les tendres diſcours que l'amour ſçait fournir.
Du ton le plus flateur il let met en uſage,
Mais il a beau vouloir raſſeurer ſon courage.
Toute pleine du trouble où ſa crainte la met,
Du rocher le plus proche elle atteint le ſommet.
De grands arbres toufus qu'on y trouve ſans nombre
A la mer aſſez loin ſur ſa pointe font ombre.
Elle ceſſe de craindre, & s'arreſte en ce lieu,
Et ne ſçachant ſi c'eſt un Monſtre ou quelque Dieu,
Elle parcourt des yeux ſa longue chevelure,
Regarde ſa couleur, admire ſa figure,
Et s'étonne ſur-tout d'une étrange façon
En voyant que ſon corps ſe termine en Poiſſon,

Glaucus qui s'apperçoit de sa surprise extréme,
Quel effroy mal conceu te met hors de toy-mesme ?
Loin que d'un Monstre en moy les vœux te soient offerts,
Je suis un Dieu, dit-il, & j'habite ces mers.
Sur les eaux ma puissance est aussi redoutée
Que celle de Triton, que celle de Protée,
Et Glaucus, si quelqu'un t'a pu dire mon nom,
Egale en son destin le sort de Palemon.
Avant que j'eusse acquis cet illustre avantage,
D'un Mortel, il est vray, l'estre fut mon partage.
Les eaux, les seules eaux remplissant mes desirs,
La pesche estoit pour moy le plus grand des plaisirs.
Tantost avec mes rets que j'avois soin de tendre
J'entrainois les Poissons qui s'estoient laissé prendre,
Et tantost à la ligne, assis sur un rocher,
J'attendois en repos qu'ils vinssent s'accrocher.
Tout proche de la mer se trouve une Prairie
Où croist abondamment l'herbe la mieux nourrie.
Contre tous les Troupeaux elle est en seureté,
Ny Chevres ny Moutons n'en ont jamais gousté.
Sur l'émail de ses Fleurs qui n'ont point de pareilles,
On n'a point encor veu se reposer d'Abeilles.

Quoy qu'elle en puſt fournir les plus vives couleurs,
Pour faire des bouquets on en va prendre ailleurs.
Jamais d'aucune ordure on ne la voit ſouillée,
Et la faux juſqu'icy ne l'a point dépouillée,
C'eſt moy qui le premier de ce lieu gracieux
Ay connu, ſavouré le frais délicieux.
Charmé d'un air ſi doux, ſur ce gazon ſuperbe
Où le vert le plus vif par-tout fait briller l'herbe,
Au retour d'une peſche au gré de mes ſouhaits,
J'avois pour les ſecher étendu mes filets,
Lors que de cette peſche admirant l'abondance
Que je vis ce jour là paſſer mon eſperance,
Je deſiray ſçavoir le nombre des Poiſſons
Surpris, ou dans mes rets, ou par mes hameçons.
Afin de contenter ma curieuſe envie,
Ces Poiſſons la plus-part eſtant déja ſans vie,
Je les mis ſur la place, & j'allois les compter.
Quel prodige! il eſt tel qu'on en pourroit douter;
Mais par quel intereſt, s'il n'eſtoit veritable
Me ferois-je un plaiſir d'inventer une fable.
Ils n'ont que touché l'herbe, & cet attouchement
Leur fait reprendre à tous & vie & mouvement.
Il ſemble que pour eux ceſſant d'eſtre ſolide
La terre ſoit flotante, & comme un champ liquide.

Ils levent le costé, se roulent en tournant.
Rien ne m'avoit jamais paru si surprenant.
Qui n'admireroit pas que rendus à leur estre
Ils sautent à l'envy pour fuir leur nouveau Maistre,
Et s'éloignant de moy, d'un & d'autre costé
Vont en haste dans l'eau chercher leur sureté ?
De tout ce que j'ay veu, dans ma surprise extréme
A peine je me puis rapporter à moy-mesme.
La cause m'embarrasse, & je voudrois sçavoir
Si les Dieux ont voulu m'étaler leur pouvoir,
Ou si cette merveille à mes yeux survenuë
N'est que le simple effet de quelque herbe inconnuë.
De ce doute d'abord j'eus l'esprit combatu,
Mais, disois-je, quelle herbe auroit tant de vertu ?
D'où viendroit cette force aussi-tost qu'on la touche?
J'en cueille en la Prairie, & la porte à ma bouche.
J'en exprime le suc, je l'avale, & soudain
Je sens qu'un feu nouveau s'allume dans mon sein;
Un battement de cœur qui n'a point de mesure
Me force à desirer de changer de nature.
A cet ardent souhait je ne puis resister,
La Terre n'a plus rien qui puisse m'arrester.
Pour jamais je la quitte, & me plongeant dans l'onde
J'y vois les Dieux Marins dont ce séjour abonde.

Aux

Aux honneurs de leur rang ils daignent m'élever.
C'est peu que cette gloire, ils veulent achever.
L'Ocean & Tethis m'ostent à leur priere
Ce que j'eus en naissant de mortelle matiere.
Neuf fois pour m'en purger certains mots pronõcez
En laissent sur mon corps tous les traits effacez.
Cent Fleuves ont en suite à passer sur ma teste,
Il me les faut souffrir, c'est à quoy je m'appreste.
La mer dont en tout temps ils subissent la loy,
Fait rouler aussi-tost toutes leurs eaux sur moy.
Dés qu'elles m'ont lavé, par un pouvoir supréme
Et de corps & d'esprit je ne suis plus le mesme.
L'estre mortel en moy s'efface en un moment.
C'est tout ce que je sçay de cet évenement.
Pour m'asseurer les droits d'un sort si plein de gloire
Ce qui fut encor fait est hors de ma memoire.
Ma barbe verte & jaune en mesme temps parut,
J'eus les cheveux plus longs, & leur nombre s'accrut.
Sur la mer aprés moy je les vis qui floterent.
Mes épaules d'ailleurs en grandeur augmenterent,
Mes bras devinrent bleus, & dans ce changement
Mes cuisses d'un Poisson prirent le mouvement.
Mais helas! Que me sert d'avoir eu l'avantage
D'estre cheri des Dieux dont l'onde est le partage,

De recevoir l'honneur à leur rang attaché,
Si ton ſuperbe cœur n'en peut eſtre touché ?

Glaucus ſe préparoit à pourſuivre ſa plainte,
Mais de pitié pour luy Scilla n'eſt point atteinte.
En la voyant ſi belle il a beau s'enflamer,
Elle montre en fuyant qu'elle ne peut l'aimer.
Ce dur mépris le pique ; il ſe fait une honte
De ne pouvoir flechir l'Ingrate qui le dompte ;
Et dans le vif couroux dont ſon cœur eſt preſſé,
Il reſout de ſe rendre au Palais de Circé.

Fin du treiziéme Livre.



LIVRE XIV.

SCILLA CHANGE'E EN ROCHER.

FABLE I.



DE'JA du mont Etna ce Dieu perdant la veuë
Laisse derriere luy ces Champs où la charuë
Aux Cyclopes affreux qu'on y voit habiter
N'a jamais fourni l'art de rien faire porter.

Lors que Zancle eſt par luy d'un coſté découverte,
Il voit Rhege de l'autre à ſes regards offerte,
Et paſſe le détroit qui des Auſoniens
Separe par ſes eaux les bords Siciliens.
Cette mer de tout temps ſi fameuſe en naufrages
N'a point pour l'arreſter d'aſſez fâcheux orages.
Soûtenu par les flots il vient au pied d'un mont
Où chaque ſorte d'herbe a le ſuc le plus prompt.
De là, plein de ce feu que le refus irrite,
Il va chercher Circé dans les lieux qu'elle habite.
Mille & mille Animaux, errant dans ſon Palais,
Marquent les changemens que ſes charmes ont faits.
Si-toſt qu'il l'apperçoit, apres quelques paroles
Que d'abord on employe à des diſcours frivoles,
Digne Fille de l'Aſtre à qui tout doit le jour,
Prenez pitié, dit-il, d'un malheureux amour,
Voſtre art peut adoucir les peines que j'endure
Il change à voſtre gré l'ordre de la Nature,
Et peut-eſtre qu'un Dieu qu'on aime à voir ſouffrir
Merite que Circé cherche à le ſecourir.
Quelque fierté qu'on ait, contre les cœurs ſuperbes
Je ſçais quelle vertu peuvent avoir les herbes.
Par elles transformé perſonne mieux que moy
Du pouvoir qu'elles ont ne ſçauroit faire foy.

J'en ay ſenti l'effet, mais pour ne vous pas taire
Quel eſt le digne Objet que mon ame revere,
C'eſt Scilla ; je l'ay veue ; elle eſtoit ſur les bords
De la mer de Sicile où je nageois alors.
M'en eſtant approché, quel vif amas de charmes !
Leur éclat m'a contraint de luy rendre les armes.
Pour la rendre ſenſible à l'offre de mes vœux
J'ay peint tout ce que ſent un cœur bien amoureux.
J'ay promis, j'ay prié, j'ay mis tout en uſage ;
Mais quelque honneur que doive apporter mon hommage,
Je l'avouë à ma honte, elle l'a rejetté,
Et mes ſoûmiſſions ont accreu ſa fierté.
Si pour changer ſon cœur, les paroles magiques
Malgré tous ſes dédains ſont aſſez énergiques,
Daignez en prononcer qui ſelon mes deſirs
Aſſeurent ſa conqueſte à mes tendres ſoupirs ;
Ou ſi pour m'obtenir l'amour que je demande
Les herbes ont encore une force plus grande,
Employez-en pour moy, dont les heureux effets
Soient connus par l'épreuve, & ne manquent jamais.
Mais quand j'aime Scilla, quelques maux que j'endure,
Ne cherchez pas, de grace, à guerir ma bleſſeure.

L'amour me la rend chere, & tout ce que je veux,
C'eſt que Scilla pour moy ſente les meſmes feux.
A regarder Glaucus Circé trop attachée
D'un feu vif, quoy que prompt, ſe ſent pour luy touchée,
Et comme ſon panchant eſtoit de s'enflamer
Si-toſt qu'elle trouvoit occaſion d'aimer,
Soit que de cet amour la ſource fuſt en elle,
Soit que pour ſe vanger de l'injure mortelle,
Qu'autrefois le Soleil avoit faite à Venus
Lors que ſes feux pour Mars par luy furent connus,
La Déeſſe irritée euſt verſé dans ſon ame
L'aveugle emportement d'une amoureuſe flame,
Elle ſe trouve épriſe, & ne peut reſiſter
Aux mouvemens ſecrets qui la viennent flater.
Glaucus ayant fini; J'admire, luy dit-elle,
Que vous perdiez du temps auprés d'une cruelle.
Il vous feroit plus doux de donner voſtre cœur
A qui du meſme feu partageroit l'ardeur,
A quelque autre Beauté, qui de vos ſoins charmée
Feroit tout ſon bonheur d'aimer & d'eſtre aimée.
Il n'eſt Objet ſi fier qui pour vous acquerir,
Le pouvant par ſes vœux, ne vous les vinſt offrir.

D'un triomphe éclatant vous meritez la gloire,
Et l'on vous répondroit d'une illuftre victoire,
Si, fe donnant à vous, l'on pouvoit fe flater
Que ce don fuft d'un prix qui le fift accepter.
N'en doutez point, Glaucus, & rendez-vous juftice.
Pourquoy, fi vous aimez, vous en faire un fupplice?
Avec tant d'agrément, loin d'eftre fi foumis,
Il n'eft aucun efpoir qui ne vous foit permis.
Pour moy, qui dans un rang affez digne de plaire
Ay le nom de Déeffe, & le Soleil pour Pere,
Et qui dans l'Univers, par mes enchantemens
Puis faire, quand je veux, les plus grands changemens,
Je ne le cache point, tout le bien où j'afpire
C'eft que nos cœurs unis foient fous le même empire.
Méprifez qui vous fuit, & recevez les vœux
De celle qui n'en fait que pour vous rendre heureux.
Ainfi vous nous verrez contentes l'une & l'autre,
L'amour que j'ay pour vous me rend digne du vôtre;
Et par ce mefme amour vous laiffant enflamer,
Vous oublierez Scilla qui ne peut vous aimer.

Glaucus dont ce difcours ne peut émouvoir l'ame;
Non, non, dit-il, en vain vous combattez ma flame.
Je le jure, on verra la furface des eaux
Couverte tout-à-coup de toufus arbriffeaux;

Sur leurs plus hauts sõmets les monts feront paroître
Les herbes que la mer dans ses goufres fait naiſtre,
Plûtôt que tous mes vœux, dans mes ſoins empreſſez,
A l'aimable Scilla ne ſoient pas adreſſez.
Circé de ce mépris ne peut ſouffrir l'outrage.
Ce dur refus la pique, il aigrit ſon courage,
Mais Glaucus eſtant Dieu, l'excés de ſon ennuy
Malgré tout ſon couroux ne peut rien contre luy;
Et quand elle en pourroit croire la violence,
L'amour l'adouciſſant, retiendroit ſa vangeance.
Scilla ſeule eſt coupable, on cede à ſes appas,
Et ce crime eſt trop grand pour ne l'en punir pas.
Circé pile auſſi-toſt des herbes venimeuſes,
Prononce en les broyant des paroles affreuſes,
Prend une robe bleuë, & quand ſes noirs projets
L'obligent à ſortir de ſon vaſte Palais,
D'un & d'autre coſté mille beſtes ſauvages
Viennent en la flatant luy rendre leurs hommages.
Pleine d'impatience elle court où l'on voit (troit,
S'élever Zancle & Rhege aux deux bords d'un dé-
Et marche ſur les flots, que cette mer reſſerre,
Auſſi facilement qu'on marche ſur la terre.
Elle n'enfonce point, & peut compter ſes pas,
L'eau reſpecte ſes pieds, & ne les mouille pas.
Sous

Sous un roc avancé la mer toûjours tranquille,
Dans un eſpace en rond paroiſt comme immobile,
Au plus grand chaud du jour, voulant s'en affranchir,
C'eſtoit là que Scilla venoit ſe rafraiſchir,
A couvert du Soleil, dans ce lieu delectable,
Elle y trouvoit ſouvent un repos agreable.
Circé qui le connoit, pour infecter cette eau
Sur de nouveaux poiſons fait un charme nouveau.
En ſuite elle y répand à certains intervalles
Le redoutable ſuc de ces herbes fatales,
Dont le pouvoir connu, par un ſort plein d'horreur
Doit contre ſa Rivale aſſouvir ſa fureur.
Pour la mieux ſatisfaire, un murmure effroyable
Accompagne des mots d'un ſens impenetrable,
Qui prononcez par elle, & neuf fois repetez,
Augmentent de ces ſucs les noires qualitez.
Scilla vient, & ſe met ainſi qu'à l'ordinaire
Dans ce lieu de la mer où l'onde eſt toûjours claire.
Soudain baiſſant les yeux, elle apperçoit dans l'eau
Des Monſtres aboyans attachez à ſa peau.
D'abord ne croyant pas que ſon corps ait fait naiſtre
Tant de Chiens qu'elle voit de tous coſtez paroiſtre,
Elle fait ſes efforts afin de les chaſſer,
Et tâche, en s'éloignant, de s'en débaraſſer;

Mais c'eſt en vain qu'à fuir ſa promptitude eſt grãde,
Elle entraine avec ſoy les Chiens qu'elle apprehende.
Objet infortuné d'un injuſte couroux,
Elle n'a plus ny pieds, ny cuiſſes, ny genoux.
En cherchant ce qui manque à ſa forme ordinaire,
Elle trouve par-tout des teſtes de Cerbere.
Tout le bas de ſon corps en ces Monſtres changé,
Ne peut, quoy qu'elle faſſe, en eſtre dégagé.
Dans ce terrible ſort, ſon unique avantage (ge,
C'eſt de pouvoir toûjours mettre un frein à leur ra-
D'en eſtre la maiſtreſſe, & d'avoir à ſon choix
L'entiere liberté de leur donner des loix.
Sa diſgrace à Glaucus couſte d'ameres larmes.
De ſa fiere Ennemie il déteſte les charmes,
Et voit avec effroy l'indigne cruauté
Où ſon eſprit jaloux contre elle s'eſt porté.
Elle a beau luy promettre une amour éternelle,
Il la fuit, la mépriſe, & ne hait rien tant qu'elle;
Mais que ſert à Scilla ce tendre amour d'un Dieu?
Elle eſt fixe en ces mers, toûjours au meſme lieu,
Et le temps ne faiſant qu'accroiſtre ſon ſupplice,
Un jour qu'elle apperçoit les Compagnons d'Ulyſſe,
En haine de Circé qui la fait trop ſouffrir,
Elle ordonne à ſes Chiens de les faire perir.

Leur rage en vient à bout, & les vaiſſeaux d'Enée
Auroient bien-toſt ſubi la meſme deſtinée,
Si des cris de Scilla s'eſtant laiſſé toucher,
Le Ciel ne l'euſt enfin transformée en Rocher.
Qui s'en approche trop, voit ſa perte certaine,
Et comme on ne ſçauroit l'éviter qu'avec peine
Cet écueil qui paroiſt à moitié hors des flots
Eſt encore aujourd'huy l'effroy des Matelots.



LES CERCOPES
CHANGEZ EN SINGES.
FABLE II.


N le voyant de loin les Troyens s'é-
tonnerent,
Mais enfin sans peril leurs Vaisseaux
le passerent,
Ils suivirent leur route, & Charibde pour eux
Par ses goufres ouverts n'eut rien de dangereux.

Déja de l'Italie ils voyoient le rivage
Lors qu'ils furent ſurpris d'un violent orage.
Ils voulurent le vaincre, & malgré leurs efforts
Il fallut de l'Afrique aller gagner les bords.
Didon dans ſes Etats reçoit Enée en Reine,
Elle n'épargne rien pour adoucir ſa peine,
Le loge en ſon Palais, & luy fait bientoſt voir
Que l'amour ſur ſon cœur luy donne tout pouvoir.
Le Troyen que le Ciel en d'autres lieux appelle
Malgré de ſi beaux feux ſonge à s'éloigner d'elle.
Il la quitte, & Didon qui ne le peut ſouffrir
Apprenant ſon départ ſe reſout à mourir.
Elle feint de vouloir offrir un ſacrifice,
Fait dreſſer un bucher, & par cet artifice
Repouſſant les ſoupçons, tourne contre ſon ſein
L'impitoyable fer dont elle arme ſa main.
Elle expire du coup dont elle s'eſt frapée,
Et trompe tout le monde aprés qu'on l'a trompée.
Enée à qui la gloire a fait trahir l'amour
Fuit des Libyques bords le trop charmant ſéjour.
Sans ſonger que ſa fuite eſt la mort d'une Reine
Il court aveuglément où le Deſtin l'entraine.
Les vents ſoulevent l'onde, & pouſſé par les flots
Chez ſon fidelle Aceſte, il y prend du repos.

C'eſt là qu'il voit finir les jours du vieil Anchiſe.
Il luy rend les devoirs que le ſang autoriſe,
Ordonne un ſacrifice, & d'un zele pieux
Auprés de ſon tombeau le fait offrir aux Dieux.
Lors qu'il a ſatisfait aux Manes de ſon Pere,
Voyant la mer plus calme, & les vents ſans colere,
Il rentre en ces Vaiſſeaux, qu'on eut peine à ſauver
Des feux que tout-à-coup on y vit s'élever.
Iunon, qui des Troyens fut toûjours l'ennemie,
Malgré tous leurs malheurs dans ſa haine affermie,
Pour leur en faire encore éprouver de nouveaux
Avoit fait par Iris embraſer leurs Vaiſſeaux.

Loin des Iſles d'Eole, & des terres fumantes
D'où ſortent des vapeurs ſi noires, ſi brûlantes,
Ils paſſent les écueils, où pour les écouter
Les Syrenes ſouvent forcent de s'arreſter.
Quoy qu'Enée en ces mers ait perdu Palinure,
Ce Pilote dont l'art rendoit ſa route ſeure,
Il a meſme courage, & tâche nuit & jour
D'arriver où les Dieux ont fixé ſon ſéjour.
Ne voulant point ſi-toſt prendre terre, il évite,
Et l'Iſle d'Inarime, & celle de Prochite.
Il les laiſſe derriere, & fuit en meſme temps
Pithecuſe où l'on voit de ſi laids Habitans.

L'Isle en a pris son nom, terre ingrate & sterile,
Sans nulle probité, ne cherchant que l'utile.
Les Cercopes jadis faisoient impunément
Regner chez eux la fourbe à l'aide du serment.
Jupiter qui punit tost ou tard le parjure
D'un difforme Animal leur donna la figure,
Et voulut qu'avec l'homme en ce funeste sort,
Sans ressembler à l'homme, ils eussent du rapport.
Leur nez fut applati, leurs membres s'accourcirent,
D'un poil jaunastre & roux leurs corps se revestirent,
Et leurs fronts tout-à-coup de rides sillonnez
Aux marques des vieux ans furent abandonnez.
Avec un esprit fin, remuant, peu tranquille,
On les voit releguez dans cette Isle infertile :
Mais parce qu'ils s'estoient parjurez tant de fois,
Jupiter leur osta l'usage de la voix.
Du moins il leur permit seulement de l'étendre,
A des sons enrouez qu'ils font encore entendre,
Comme s'ils se plaignoient de la cruelle loy
Qui les met hors d'estat de plus manquer de foy.





LA SIBYLLE
CHANGE'E EN VOIX.
FABLE III.



ORS qu'Enée eut passé tant d'Isles differentes
Cherchant toûjours la fin de ses courses errantes,
D'un costé Parthenope ayant frapé ses yeux,
Il les tourna de l'autre, & vit ces tristes lieux

Dont, pour en faire vivre à jamais la memoire,
Le Tombeau de Misene a consacré la gloire.
Ce Trompete excellent qui d'Eole fut Fils
Défiant les Tritons eust emporté le prix.
Il tient de là vers Cume une route facile,
Et cherche en arrivant l'Antre de la Sibylle.
Ses vieux ans qui la font d'un venerable aspect,
A qui la voit paroistre impriment du respect.
Il luy fait tout l'honneur qu'à son âge on doit faire,
Luy marque son chagrin de ne plus voir son Pere;
Et pour l'aller trouver jusque dans les Enfers
Demande quels chemins luy peuvent estre ouverts.
La Sibylle l'écoute, & demeure tranquille.
Sur la terre long-temps sa veuë est immobile.
En suite la fureur luy fait de toutes parts
Lancer en se tournant de farouches regards.
Cette fureur s'accroist, elle en est transportée,
Et pleine enfin du Dieu dont elle est agitée,
O toy, dit-elle, ô toy dont le nom glorieux
Par tes faits éclatans s'éleve jusqu'aux Cieux,
Qui pieux & vaillant t'es livré sans alarmes
A toute la fureur & des feux & des armes,
Hardi dans tes souhaits, tu formes un dessein
Au dessus de ta force & du pouvoir humain.

Ne crains rien toutefois ; quoy que tu te proposes,
Sois seur par mon secours d'obtenir toutes choses.
Puisque l'Empire sombre & les lieux les plus bas
Ont touché tes desirs, j'y conduiray tes pas,
Et je te feray voir, prompte à te satisfaire,
Les Champs Elysiens & l'Ombre de ton Pere.
Aux cœurs qui pour la gloire ont toûjours combatu,
Il n'est point de chemins que n'ouvre la vertu.

La Sibylle à ces mots luy découvre où se cache
Un brillant rameau d'or qu'elle veut qu'il arrache.
L'arbre qui le produit fait l'ornement d'un Bois,
Dont pour l'en enrichir Proserpine a fait choix.
Il court à ce rameau qu'il voit de loin paroistre,
Il le tire de l'arbre, & lors qu'il en est maistre,
Conduit par la Sibylle, il voit tous les tresors
Qui donnent tant de gloire à l'Empire des Morts.
Ses Ayeux prés de luy s'amassant à grand nombre
Il reconnoit Anchise, & distingue son Ombre.
C'est par eux qu'il apprend les usages divers,
Les coustumes, les loix qu'on observe aux Enfers.
Il va plus loin encor ; il apprend quelles guerres
Luy donneront entrée à de nouvelles terres,
Et ce qu'il faut qu'il souffre avant que d'obtenir
La fin des longs travaux qu'on luy voit soûtenir.

Enée en revenant du tenebreux Empire
Tâche à tromper l'ennuy que le chemin inſpire.
Avecque la Sibylle il tient de longs diſcours,
Et lors qu'aprés avoir traverſé cent détours
Où toûjours de la Nuit regne l'horreur entiere,
Il entrevoit enfin une paſle lumiere;
Soit que tu ſois Déeſſe, ou qu'eſtant chere aux Dieux
Tu tiennes de leur main des dons ſi pretieux,
Dit-il, je publieray le reſte de ma vie
De quels biens tes faveurs ont comblé mon envie,
Et ſenſible au ſecours qui par toy m'eſt preſté,
Je te reconnoiſtray pour ma Divinité.
C'eſt toy qui m'ayant fait penetrer les abîmes
De l'horrible demeure où l'on punit les crimes,
De ces lieux où la Mort fait ſon affreux ſéjour,
Malgré ſes dures loix me ramenes au jour.
Auſſi de ce bienfait je veux que la memoire
Se conſerve en un temple élevé pour ta gloire;
J'auray ſoin qu'on le dreſſe, & des vœux éternels
Par moy feront fumer l'encens ſur tes Autels.
D'un diſcours ſi ſoumis la Sibylle étonnée
Pouſſe un triſte ſoupir, & regardant Enée,
Apprens, dit-elle, apprens à me connoiſtre mieux,
Et ceſſe de m'offrir ce qui n'eſt deu qu'aux Dieux.

A de si grands honneurs aucun rang ne m'appelle ;
Mais quoy que je ne sois qu'une simple Mortelle ,
L'amoureux Apollon , si je l'eusse écouté ,
M'eust permis de prétendre à l'immortalité.
Dans le temps que ses soins à se montrer aimable
Flatoient sa passion d'un succés favorable ,
Et qu'à force de dons il croyoit s'attirer
Les faveurs qu'en aimant un Dieu peut esperer ,
Demandez , me dit-il dans un transport extréme ,
Il n'est rien qu'un Amant refuse à ce qu'il aime.
Alors d'un menu sable ayant rempli mes mains ,
Je le prie , en montrant ce que j'en tiens de grains ,
Que suspendant pour moy l'ordre des destinées
Il veuille sur ce nombre étendre mes années.
Ma priere est receuë , & j'en obtiens l'effet ,
Mais afin que ma vie eust un bonheur parfait ,
Il falloit demander que jamais la Vieillesse
Ne m'ostast le brillant que donne la Jeunesse.
C'est ce que j'oubliay ; j'aurois eu toutefois
Le pouvoir d'obtenir d'heureux jours à mon choix ,
Et par tout ce qui peut faire aimer le bel âge
Un Printemps éternel eust esté mon partage ,
Si me laissant toucher à l'ardeur de ses feux
Du Dieu qui m'adoroit j'eusse receu les vœux ,

Mais en vain il tâcha de me rendre moins fiere.
Insensible à ses dons, & sourde à sa priere,
Je préferay l'honneur d'estre chaste toûjours
Aux trompeuses douceurs des plus tendres amours.
Mes beaux ans sont passez; La Saison qui nous glace,
Incommode, pesante, est venuë en leur place,
Et de long-temps, helas, je ne pourray quitter
Le penible fardeau que l'âge fait porter.
De sept siecles déja j'ay compté les années,
Et de trois cens moissons pleinement terminées,
Mon malheur me contraint d'attendre encor le cours,
Pour voir égaux en nõbre & ces grains & mes jours.
Un jour, un jour viendra que la froide Vieillesse
Qui consume les corps & les détruit sans cesse,
Ayant à force d'ans diminué le mien,
Le fera voir enfin presque reduit à rien.
Alors si d'avoir pleu je me donne la gloire
J'auray beau le jurer, on ne pourra me croire,
Et peut-estre Apollon, ce Dieu dont les soupirs
M'ont marqué tant de fois les amoureux desirs,
Ou feindra, s'il me voit, de ne me pas connoistre,
Ou niera ces beaux feux qu'en son cœur j'ay fait naistre;

Mais si le temps sur moy fait agir son pouvoir,
Jusqu'à me faire un corps qu'on ne puisse plus voir,
Malgré ce changement, de la voix soûtenuë,
Quand je voudray parler, j'y seray reconnuë.
Pour des évenemens que je dois annoncer
Je sçay que les Destins me la doivent laisser.





LES COMPAGNONS D'ULYSSE
CHANGEZ EN POURCEAUX.
FABLE IV.



TANDIS que la Sibylle en ces routes obſcures
Conte au Prince Troyen ſes triſtes avantures,
Il apperçoit le jour, & ſorti des Enfers
Vers Cumes qu'il revoit ſuit les chemins offerts.

Il entre dans la Ville, & d'une ardeur fidelle
Va reverer les Dieux, & leur marquer son zele.
De là remis en mer il prend terre en un Port
Où le Ciel le reserve à pleurer une mort.
Ce lieu que luy fait voir un vent doux & propice
N'avoit point encor pris le nom de sa Nourrice.
C'est là qu'aprés avoir partagé les revers
Essuyez par Ulysse en ses travaux divers,
Pour bannir les soucis d'une vie inquiete
L'Itaquois Macarée a choisi sa retraite.
Le hazard sur le Port le faisoit regarder
Quand les Vaisseaux Troyens y vinrent aborder.
Combien à la descente eut-il l'ame étonnée
De voir Achemenide accompagner Enée,
Luy que dans la Sicile Ulysse abandonna
Au milieu des Rochers du dangereux Etna?
Il croyoit que ce Grec dans son malheur extréme
N'auroit pû se soustraire à l'affreux Polyphéme.
D'un sort si déplorable il l'avoit plaint souvent,
Et tout-à-coup surpris de le trouver vivant,
Quelle heureuse fortune, ou quel Dieu favorable
T'a sauvé, luy dit-il, d'un Monstre épouvantable?
Où te doit-on conduire, & quelle nouveauté
Dans un Vaisseau Troyen fait qu'un Grec est porté?
Avec

Avec ſes Ennemis eſt-on en aſſeurance ?
Des Troyens ſoupçõnez le Grec prend la défenſe.
Il leur devoit la vie, & n'eſtoit point alors
Veſtu de cette peau dont il couvroit ſon corps,
Quand pour ne pas tomber aux mains de Polyphéme
Le peril l'obligea d'uſer de ſtratagême.
A luy-meſme rendu ſans crainte, ſans danger
Il venoit prendre terre en ce bord étranger.
Puiſſé-je, répond-il, du Cyclope effroyable
Avoir à craindre encor la fureur implacable,
Et voir tout de nouveau ſa bouche degouter
Du ſang des Malheureux qui n'ont pû l'éviter,
Si de mon ſouvenir le temps jamais arrache
Un bienfait dont l'oubli me ſeroit une tache.
Plus qu'Ulyſſe, il eſt vray, les Troyens me ſont chers,
Luy qui m'a laiſſé ſeul parmi d'affreux rochers,
Et je ſuis un ingrat s'il m'arrive de taire
Que j'honore leur Prince à l'égal de mon Pere.
Quoy qu'il doive en tout temps attendre tout de moy,
Rien ne peut m'acquitter de ce que je luy doy.
C'eſt par luy que je vois le jour que je reſpire.
C'eſt par luy que je dis tout ce qu'on m'entend dire.

Luy ſeul m'a garanti d'un horrible trépas,
Et comment à jamais ne le publier pas ?
Du Cyclope ſans luy j'euſſe eſté la paſture,
Son ventre euſt à mes os ſervi de ſepulture,
Au lieu qu'il m'eſt permis d'eſperer un tombeau
Quand de mes jours la mort éteindra le flambeau.
Quel trouble plein d'horreur agita mon courage
Quand je vous vis en mer, & moy ſur le rivage,
Si toutefois l'effroy dans ce triſte moment
Me laiſſa ſuſceptible encor de ſentiment.
Je voulus m'écrier, mais prés de Polyphéme
Mes cris n'auroient ſervi qu'à me trahir moy-même.
En effet par le bruit que cauſe un prompt départ
Vous-meſmes je vous vis courir quelque hazard.
Attiré par ce bruit il ſonge à la vangeance;
Suit de ſon deſeſpoir toute la violence,
Et dans cette fureur, pour vous accabler tous,
Il prend un roc entier, & le jette aprés vous.
Sans perdre temps en fuite il détache de terre,
Et lance coup ſur coup de gros quartiers de pierre,
Les traits que fait pouſſer la plus bouillante ardeur
N'ont jamais fendu l'air avec tant de roideur.
Pour moy, je l'avoueray, dans ma frayeur extréme,
Comme ſi le peril m'euſt regardé moy-meſme

Sans plus me ſouvenir que l'on m'avoit laiſſé,
Je crus voir le Vaiſſeau dans les flots enfoncé,
Tant ce rocher jetté, tant ces pierres lancées
Me donnerent pour vous de funeſtes penſées.

Lors qu'il crut qu'en fuyant, aſſez d'éloignement
Vous mettoit à couvert de ſon reſſentiment,
Furieux de penſer qu'un barbare ſupplice
De ſon œil arraché ne punit point Ulyſſe,
Il remplit tout Etna de ſes cris ſuperflus.
Il va de tous coſtez, & comme il ne voit plus,
D'un arbre qu'il rencontre, ou d'un roc qui l'arreſte,
En avançant ſa main, il garantit ſa teſte,
Mais il ne laiſſe point de faire de faux pas.
De dépit vers la mer il étend ſes longs bras,
Ces bras ſouillez de ſang par l'horrible carnage
De ceux qui de ſa faim ont éprouvé la rage,
Et fait contre les Grecs tout ce qu'a ſceu jamais
La vangeance inſpirer d'effroyables ſouhaits.
O s'il arrive un jour, dit-il, qu'un ſort propice
Me renvoye en ces lieux le déteſtable Ulyſſe,
Si de ſes Cõpagnons quelqu'un tombe en mes mains,
Sur qui de ma fureur accomplir les deſſeins,
Quand je boiray ſon ſang, quand de ſes funerailles
Je feray l'appareil dans mes larges entrailles,

Et que ses os brisez faisant bruit sous mes dents,
Donneront plein triomphe à mes transports ardens;
Quel plaisir, & qu'alors, quelque ennuy qui m'accable,
La perte de mon œil me sera supportable ?
Les objets les plus beaux auront pour moy changé,
Je ne verray plus rien, mais je seray vangé.
Jugez en quel estat me mit cette menace,
Une mortelle horreur me rendit tout de glace.
Je demeuray stupide, & tout autre que moy
Voyant ce que je vis, auroit eu mesme effroy.
Quelle énorme figure ! une bouche écumante,
La place où fut son œil encor toute sanglante,
Des cheveux herissez qui luy vont jusqu'au flanc,
Une barbe collée où s'est figé le sang,
Des mains faites au meurtre, un difforme visage
Où paroist la fureur qui le porte au carnage.
Par-tout à mes regards s'offroit la pasle mort,
Mais mourir n'estoit pas un si malheureux sort.
Par la seule maniere il m'estoit redoutable.
Je me representois ce Monstre épouvantable
Toûjours prest à me prendre, & pour me dévorer
Haussant déja la main qui m'alloit déchirer.

Je rappellois alors dans ma triste memoire
L'horrible cruauté que je n'aurois pû croire,
Si derriere un rocher mes yeux, mes propres yeux
Ne m'en eussent offert le spectacle odieux.
Deux de nos Compagnons tombent en sa puissance;
Il les prend, les soûleve avecque violence,
Et pour les étourdir, par de rudes efforts
Il bat jusqu'à trois fois la terre de leur corps;
Puis se mettant dessus, en cet estat funeste,
Sans que de se défendre aucun moyen leur reste,
Contr'eux il suit l'ardeur dont il est animé
Avec l'acharnement d'un Lion affamé;
Il avale aussi-tost d'une façon cruelle
Leurs membres qu'il déchire & les os & la moele.
Il se gorge du sang de leurs veines sorti,
Et presque en un moment il a tout englouti.
Qui de ces durs objets eust soûtenu la veuë
Sans ceder aux frayeurs dont j'eus l'ame abatuë?
Car je fus le témoin de ce repas affreux,
Je luy vis sans pitié manger ces Malheureux,
Avec avidité de leur chair palpitante
Assouvir de sa faim la fureur dévorante,
Et trop plein des morceaux à la haste avalez,
Les rendre tout sanglans avec le vin meslez.

Ce barbare destin estoit pour moy l'image
De celuy qu'à mon tour me préparoit sa rage.
Ce fut en me cachant que je pus l'éviter.
Des herbes & du gland me faisoient subsister.
Qu'une feuille fist bruit, j'estois hors de moy-mesme.
Je croyois toûjours voir l'horrible Polyphéme,
Et prolongeant ainsi mon déplorable sort,
Je craignois de mourir, & souhaitois la mort.
Par-tout où me trainoit ma triste inquietude,
Je me trouvois reduit à vivre en solitude,
Privé de tout secours, & sans aucun espoir
Qu'en un lieu si desert j'en pusse recevoir.
Aprés avoir long-temps dans ces rudes alarmes
Passé des jours meslez de soupirs & de larmes,
Ce me fut un spectacle aussi doux que nouveau,
D'appercevoir de loin la forme d'un Vaisseau.
L'ayant mieux distingué je courus au rivage,
Et dans l'heureux espoir qui flatoit mon courage,
Par des signes de main je marquay le danger
D'où ceux que je priois pouvoient me dégager.
Ces signes redoublez à la fin les toucherent,
Vers le bord où j'estois les vagues les pousserent,
Et je vis des Troyens, dont le cœur genereux
Ecouta la pitié pour un Grec malheureux.

Voilà quel eſt mon ſort ; Mais vous, ô Macarée,
Dont je trouve en ces lieux la fortune aſſeurée,
Aprés que vous ſçavez ce qui m'eſt arrivé,
Dites moy quel deſtin vous avez éprouvé.
Apprenez moy, de grace, où les vents conduiſirent
Ulyſſe voſtre Chef, & ceux qui le ſuivirent,
Quand fuyant Polyphéme il m'eut abandonné
Aux malheurs dont le cours eſt enfin terminé.
  Macarée, à ces mots, le voulant ſatisfaire,
Jamais fuite, dit-il, ne fut plus neceſſaire.
Pour peu qu'on euſt plus tard employé ce ſecours,
Le Cyclope accouroit, c'eſtoit fait de nos jours.
Nous avançons en mer, chacun alors reſpire,
Et remis des frayeurs qu'une mort ſeure inſpire,
Nous abordons à l'Iſle où par de juſtes droits
Eole en Souverain fait reſpecter ſes loix.
Il eſt Maiſtre des Vents qui n'oſent les enfraindre;
Et comme ſur les flots leurs combats ſont à craindre,
Ulyſſe qui connoit leurs tours accoûtumez
Dans une peau de Bœuf les receut enfermez.
Ce don eſtant pour luy d'une importance extréme,
Eole ne peut mieux luy témoigner qu'il l'aime.
Pendant neuf jours entiers nous voguons ſur les eaux
Sans qu'aucune tempeſte agite nos Vaiſſeaux,

Et déja nous voyions la terre desirée,
Lors que, dans le moment que l'Aurore parée
Des plus vives couleurs dont elle peint les Cieux
En frapant les Mortels leur fait ouvrir les yeux,
Mes lâches Compagnons que flate l'avarice,
Croyant que cette peau doit enrichir Ulysse,
Et renferme un tresor qu'ils ont tous merité,
Mettent en la rompant les Vents en liberté.
Ils soufflent; la Mer cesse aussi-tost d'estre douce,
Et vers les Ports quittez l'orage nous repousse,
En fuite il nous contraint d'aborder en des lieux
Où sont les Lestrigons, gens cruels, furieux.
Antiphate est leur Roy. Soudain au nom d'Ulysse
Attendant que des Vents la fureur s'adoucisse,
De deux autres suivi, je vais luy demander
Le secours que tout autre eust deu nous accorder,
Mais loin de l'obtenir, à peine par la fuite
Pouvons-nous éviter sa cruelle poursuite.
Un de ceux qui vers luy m'avoient accompagné
Tombant entre ses mains n'en est pas épargné.
Tandis qu'il le dévore, une Troupe barbare
Par son ordre à nous suivre aussi-tost se prépare.
De gros arbres sur nous avec effort lancez
Atteignant nos Vaisseaux, les laissent fracassez.
Ouverts

Ouverts de toutes parts les flots les engloutiſſent,
Et des cris des Mourans les rochers retentiſſent.
Le ſeul Vaiſſeau d'Ulyſſe où je m'eſtois ſauvé,
Quand le reſte perit, du choc eſt préſervé.
Nous fuyons promptement cét infame rivage,
Et de nos Compagnons déplorant le naufrage,
Nous allons prendre terre, encor pleins de ſouci,
A l'Iſle que l'on peut appercevoir d'icy.
C'eſt de loin ſeulement qu'elle doit eſtre veuë.
Pour mon malheur, helas, elle m'eſt trop connuë,
Et je me ſouviendray juſqu'à mon dernier jour
De ce que m'a couſté ſon funeſte ſéjour.
O vous, pieux Enée, en qui tant de ſageſſe
Fait toûjours reverer le ſang d'une Déeſſe,
Car la guerre finie, il ne m'eſt pas permis
De vous compter encor parmi nos Ennemis,
Si de cette Iſle un jour quelque fâcheux orage
Vous faiſoit par hazard découvrir le rivage,
Fuyez, Circé l'habite, & les Vents en couroux,
Beaucoup moins que Circé, ſont à craindre pour vous.
Nous y fûmes pouſſez, & quand on eut pris terre,
Il s'émeut entre nous une legere guerre.

Comme il falloit entrer en des lieux inconnus,
Par la peur du peril nous estions retenus.
Chacun s'en défendoit; la barbarie extréme
Du perfide Antiphate & du fier Polyphéme,
Par-tout devant les yeux nous remettoit l'horreur
De ce qu'avoit osé leur gloutonne fureur.
Pour finir ce débat que la crainte fait naistre,
On consent que le sort de ce choix soit le maistre.
Il me nomme, & Polite, & vingt autres encor.
Euriloque est du nombre aussi-bien qu'Elpenor.
Au Palais de Circé, sans davantage attendre, (dre.
Quoy qui doive arriver, nous cherchons à nous ren-
Quand nous en approchons, des Lions & des Loups
Paroissent en grand nombre, & s'avancent vers nous.
Des Ours y sont meslez. De quelle juste crainte
A ce terrible aspect avons nous l'ame atteinte?
Quoy que ces animaux fussent à redouter,
Au lieu d'estre en furie, ils nous viennent flater.
Jusques au vestibule on les voit qui nous suivent.
Là, pour nous recevoir, quelques Filles arrivent,
Et nous font traverser un long appartement
Dont un marbre poli fait l'unique ornement.
En suite nous entrons dans un lieu magnifique.
Avec les Etrangers Circé s'y communique.

Dans un trone ſuperbe, elle faiſoit alors
Briller de la Beauté les plus rares treſors.
Sa robe, dont l'éclat frappe d'abord la veuë,
Soûtenoit les attraits dont elle eſtoit pourveuë,
Et pour plus de parure, on luy voyoit encor
Pardeſſus cette robe un manteau de drap d'or.
Des Nymphes autour d'elle, avec des Neréides
Qu'elle engage à ſortir de leurs grotes humides
Pour luy venir offrir & leur temps & leurs ſoins,
Plaignant noſtre diſgrace, en furent les témoins.
On ne les voit jamais par une indigne peine
S'abaiſſer à filer du lin où de la laine.
Les unes diſpoſant des herbes en paquets,
Les arrangent par ordre, & les tiennent tout preſts.
Les autres ſur des fleurs de differente eſpece
Pour en faire le choix employant leur adreſſe,
Separent ce qui peut luy ſervir en ſon art,
Et dans divers paniers le reſervent à part;
A tout ce qu'elles font Circé qui les regarde
Preſte un œil attentif, l'examine, y prend garde.
Pour diſtinguer chaque herbe, elle n'a qu'à les voir.
Elle en connoit la force, en ſçait tout le pouvoir,
Regle leur quantité, quand pour les joindre enſemble
Une main étrangere à ſes yeux les aſſemble,

En ordonne le poids, & par un juste accord
Empesche qu'il ne soit ou trop foible ou trop fort.
Si-tost qu'elle nous voit, un accueil agreable
Nous promet auprés d'elle un séjour favorable.
D'un visage riant elle reçoit nos vœux,
Nous pouvons dans sa Cour attēdre un sort heureux,
Et pour nous en donner un premier témoignage
Elle fait devant nous préparer un breuvage,
Que de l'orge rostie, & du miel, & du vin
Avec du lait caillé doivent rendre divin.
A cette potion qui nous est presentée,
De certains sucs choisis la douceur ajoûtée,
Y mesle, y fait sentir un goust delicieux,
Tel qu'on le peut trouver dans le Nectar des Dieux.
Dans ce breuvage exquis, sans en prendre d'alarmes,
Le beuvant à loisir, nous trouvons mille charmes.
Circé poursuit alors son magique dessein,
Elle avance vers nous la Baguette à la main,
Et pour nous faire avoir la figure de beste
Nous en frappe chacun sur le haut de la teste.
J'ay honte de le dire; aussi-tost sur ma peau
Je sens naistre par-tout un dur poil de Pourceau,
Tout mon corps s'en herisse,& dans l'horreur secrete
Où de cét accident la surprise me jette;

Accablé d'un ennuy que je veux témoigner,
Je croy pouvoir me plaindre, & ne fais que grogner.
Ma voix n'est-qu'un son rauque, & lors qu'à l'ordinaire
Dans l'espoir d'obtenir le secours necessaire
Je tâche d'élever mes regards vers les Cieux,
La terre est l'objet seul qui me frape les yeux,
Mon visage panché vainement se redresse,
Un poids secret l'entraine, & malgré moy l'abaisse.
Ma bouche qui se fend dans ce cruel destin
Se change tout-à-coup en un sale grouïn.
Je n'ay plus rien d'humain, mes épaules grossissent,
Mon col devient plus long, mes jambes s'applatissent,
Et mes mains qui n'ont plus l'usage de toucher,
En soûtenant mon corps, me servent à marcher.
Avec mes Compagnons qu'afflige un sort semblable,
On m'enferme aussi-tost dans une sale étable.
Tel fut sur nous l'effet des charmes de Circé.
Euriloque est le seul dans sa forme laissé.
Il refusa de boire, & si sa resistance
Ne l'eust point garanti de cette violence,
En Pourceau comme nous honteusement changé,
Dans la mesme infortune il eust esté plongé.

Ainſi nous languirions encor dans ce ſupplice ,
Puiſqu'il n'euſt pû revoir le genereux Ulyſſe ,
Qui de noſtre avanture inſtruit par ſon rapport
Se diſpoſe à nous rendre à noſtre premier ſort.
Il ſemble que le Ciel dans ce projet le guide.
Le ſecours d'une Fleur rend ſon cœur intrepide.
Noire dans ſa racine , elle eſt d'une blancheur
Dont l'éclat n'eſt terni par aucune autre fleur.
Sous le nom de Moly parmi les Dieux connuë ,
Elle tient du poiſon la force ſuſpenduë ,
Empeſche qu'il ne nuiſe , & qui peut la porter
Des charmes les plus prompts n'a rien à redouter.
Pour pouvoir repouſſer toute triſte avanture ,
Ulyſſe avoit receu ce preſent de Mercure.
Il entre chez Circé, qui d'abord tâche en vain
De luy mettre pour boire une Coupe à la main.
Prévoyant l'artifice Ulyſſe la rejette ,
Et quand Circé vers luy vient avec ſa Baguette ,
Il tire ſon épée , & menace ſes jours
S'il ne voit de nos maux finir le triſte cours.
La frayeur qu'il luy cauſe étonne ſon courage ;
Elle met de ſes yeux le pouvoir en uſage ,
Et ſes regards flateurs deſarmant ſon couroux
Le forcent de ſe rendre à des charmes ſi doux.

Il la voit toute aimable, & ſoupire pour elle.
Ses ſoupirs ſont receus, leur flame eſt mutuelle,
Ils ſe donnent la main, & gouſtant les douceurs
Que prodigue l'Amour lors qu'il unit deux cœurs,
Circé qui met ſa gloire à s'acquerir Ulyſſe,
Ne peut luy refuſer de nous rendre juſtice.
Par des ſucs inconnus d'une prompte vertu
Elle rompt tout l'effet que les premiers ont eu.
Sa Baguette ſur nous par le bout renverſée
Fait qu'auſſi-toſt chacun a la teſte hauſſée.
Certains mots prononcez avec des tons divers
Nous font perdre le poil dont nous eſtions couverts.
Plus elle fait ouïr ſon magique murmure,
Plus en nous de Pourceau ſe détruit la figure,
Nos pieds qu'on avoit veu ſe fendre par devant,
Ceſſant d'eſtre fourchus, ſont tels qu'auparavant.
De nos bras, de nos mains nous recouvrons l'uſage.
A quels charmans tranſports ce retour nous engage !
Nous en pleurons de joye, & tenons embraſſé
Ulyſſe, par qui ſeul nos malheurs ont ceſſé.
Le plaiſir de nous voir a pour luy tant de charmes
Que d'aiſe ainſi que nous il en verſe des larmes,
Et ſi nous luy parlons dans nos embraſſemens
Nos diſcours tour-à-tour ſont des remercimens.

Aux vœux de ſon Amant Circé toûjours fidelle
Pendant un an entier nous retint auprés d'elle,
Et tant qu'il nous fallut demeurer en ces lieux
Combien de changemens ſe firent à mes yeux !
Combien de jour en jour d'étonnantes merveilles
Par differens recits fraperent mes oreilles !
Des Femmes de Circé j'en vis quatre avoir part
Aux miſteres ſecrets qu'elle exerce en ſon art.



PICUS

CHANGÉ EN PIVERT.

FABLE V.



UNE d'elles en moy prenant quelque asseurance
D'un prodige inouï me fit la confidence.
Tandis qu'Ulysse seul entretenoit Circé,
Estant dans un lieu saint avec elle passé,

Je regarde, & je vois ſur le marbre taillée
Une figure noble & fort bien travaillée.
Elle eſtoit d'un jeune homme; un Pivert ſeulement
Sur le haut de ſa teſte en faiſoit l'ornement,
Et pour le couronner, quantité de guirlandes
Miſes autour de luy, ſembloient autant d'offrandes.
Ce ſpectacle à mes yeux ayant paru nouveau,
Je m'informe d'où vient qu'il porte cét Oiſeau,
Ce qu'il fut autrefois, & ce qu'il a ſceu faire
Pour eſtre dans un lieu qui veut qu'on le revere;
Ecoutez, me dit elle, & vous allez ſçavoir
Juſqu'où va de Circé le ſurprenant pouvoir.

Picus, Fils de Saturne, avoit dans l'Auſonie
Acquis par ſes vertus une gloire infinie.
Cheri de ſes Sujets, & craint de ſes Voiſins,
On l'appelloit l'honneur de tous les Rois Latins.
S'il falloit aux combats ſe montrer redoutable,
De ſuperbes Chevaux le rendoient remarquable.
Jamais Prince n'en eut de ſi beaux, de ſi fiers.
Il n'avoit pas encor quatre luſtres entiers.
Pour ſes traits, c'eſt les voir que voir cette Figure.
L'Art avec tant d'adreſſe a ſuivi la Nature,
Que rien ne montre ailleurs un rapport plus égal
Que l'a cette copie à ſon original.

Le brillant de l'eſprit, la grandeur du courage,
Paſſoient encore en luy la beauté du viſage.
Avec ces qualitez ſi propres à charmer,
Quelle Nymphe aſſez fiere euſt pû ne pas l'aimer?
Auſſi captivoit-il les plus belles Dryades.
Sur le bord de leurs eaux il touchoit les Naiades.
Chaque Divinité des Fleuves & des Bois
S'empreſſoit à l'envi pour meriter ſon choix.
Chez l'Albule, le Nar, l'Alme aux ondes bruyantes,
Le Farfar, le Numique, il trouvoit des Amantes,
Et juſques à l'Etang, qui poſſede aujourd'huy
La Scythique Diane, & vante ſon appuy,
Les Nymphes qu'on y voit, ne pouvoient ſe défendre
D'eſtre épriſes pour luy de l'amour le plus tendre.
Mais en vain dans leurs yeux il connut leur langueur,
Une jeune Beauté regna ſeule en ſon cœur.
Son Pere eſtoit Janus, qui l'eut de Venlie.
Aucune autre jamais ne fut plus accomplie.
Si ſes divins appas avoient de quoy flater,
Tout cedoit au plaiſir de l'entendre chanter.
Sa voix & forte & douce eſtoit toute charmante,
Et ce rare talent la fit nommer Canente.

Afin de l'écouter les Fleuves tous les jours
Se trouvoient obligez de ſuſpendre leur cours.
Pour gouſter d'aſſez prés ces meſmes avantages
Les plus fiers Animaux ceſſoient d'eſtre ſauvages:
Les Oiſeaux s'arreſtoient, & les Arbres panchez
Montroient de quelle joye ils ſe ſentoient touchez.
Lors qu'elle eut atteint l'âge où de ſa deſtinée
Devoit pour un Heureux decider l'Hymenée,
Parmi ceux qui briguoient le nom de ſon Epoux
Picus en fut jugé le plus digne de tous:
Que de douceurs pour eux! Quel amas de delices
S'ils euſſent pû du Sort éviter les caprices!
Un jour qu'elle chantoit, ravi de s'exercer
Picus s'éloigne d'elle, & reſout de chaſſer.
Les plus grands Sangliers luy cauſant peu d'alarmes
Il en veut pourſuivre un, & deux dards ſont ſes armes.
Monté ſur un Cheval orgueilleux de ſon poids,
Il ſort de ſon Palais, & marche vers les Bois.
Une ſuite nombreuſe autour de luy s'amaſſe,
Et ſon air noble & fier luy donne tant de grace,
Que ſans pourpre & ſans or ſur ſa robe appliqué,
Au milieu de la foule on l'auroit remarqué.
Cependant ſon habit ſembloit par ſa richeſſe
Faire encor mieux briller l'éclat de ſa jeuneſſe.

Circé qui de ſon art fait ſon plus grand ſouci,
Dans la meſme Foreſt s'eſtoit renduë auſſi.
Elle venoit chercher en ce canton fertile
Des herbes qui jamais n'avoient creu dans ſon Iſle.
Au travers d'un buiſſon qui ſert à la cacher
Elle apperçoit Picus, & le laiſſe approcher.
Sa ſurpriſe à le voir ſe trouve ſans égale.
Combien à ſon repos cette veuë eſt fatale!
Interdite, troublée, elle ſent dans ſon cœur
D'un violent amour la plus preſſante ardeur.
A ce charmant aſpect un trait ſi vif la frape, (pe.
Qu'herbes, plantes, & fleurs, de ſes mains tout s'écha-
A peine elle revient de ce confus tranſport,
Que malgré ſa raiſon qui n'en eſt pas d'accord,
Sans ſoin de ſa pudeur, ſans égards pour ſa gloire,
Elle veut à Picus déclarer ſa victoire.
Mais en vain dans ſon cœur par ſa flame déceu
En ce premier moment ce deſſein eſt conceu.
La foule des Chaſſeurs qui l'entourent ſans ceſſe,
Et ſon Cheval qu'il pouſſe avec trop de vîteſſe,
Quand vers ce jeune Prince elle croit avancer,
Sont des difficultez qu'elle ne peut forcer.
Cét obſtacle irritant ſa paſſion extrême,
Tu n'échaperas, dit-elle en elle-meſme,

Et si je me connois, si mon art jusqu'icy,
Quoy que j'aye entrepris, m'a toûjours réussi,
Le vent, pour t'emporter par des routes nouvelles,
Dans le vague des airs te prêtast-il ses aîles,
J'ay par où t'arrester, & je puis malgré toy
T'apprendre quel pouvoir tu t'es acquis sur moy.
Alors par quelques mots d'un inconnu langage,
D'un Sanglier sans corps elle forme l'image.
Ce n'est qu'un pur fantôme, & ce fantôme vain
Passe devant Picus, & s'éloigne soudain.
Vers l'épaisseur du Bois sa course est si rapide,
Qu'on diroit qu'en effet c'est la peur qui le guide.
Picus le suit des yeux, & croit le voir entrer
Dans un Fort qu'à cheval on ne peut pénetrer.
Il se jette par terre, & tout rempli de joye
Court à pied vers le lieu qui renferme sa proye.
Il se tourne, revient, & son espoir trompé
Luy fait chercher en vain ce qui s'est dissipé.
Circé qui n'a jamais conceu de vœux frivoles,
Prononce cependant les terribles paroles
Qui des Dieux Infernaux luy donnent le secours,
Quand offusquant la Lune, elle en trouble le cours,
Ou qu'elle ose jetter sur le front de son Pere
Les nuages épais qu'amasse sa colere.

De brouillards auſſi-toſt tout le Ciel eſt couvert.
Sous de noires vapeurs le jour fuit & ſe perd.
Dans cette obſcurité les Chaſſeurs ſe ſeparent.
Sans plus ſe voir l'un l'autre ils courent, ils s'égarent,
Et le Roy n'ayant plus perſonne à le garder,
Laiſſe un accés facile à qui veut l'aborder.
Circé que de ſon feu le poids trop rude accable,
Prenant pour luy parler un temps ſi favorable,
O toy, dit-elle, ô toy, le plus beau des Mortels,
Et digne que l'Amour t'éleve des Autels,
Par tes yeux, ces beaux yeux, la ſource de ma vie,
Par ces brillans attraits dont j'ay l'ame ravie,
Et qui dans ce moment me forcent d'oublier
Que la Fille d'un Dieu ne devroit pas prier,
Si la pitié ſur toy put jamais quelque choſe,
Soulage un mal preſſant dont ta veuë eſt la cauſe.
Je ſçay que dans ces lieux tout reconnoit ta loy;
Mais ce ſera peut-eſtre un honneur pour un Roy,
Quelque orgueil que luy dõne un ſi grand caractere,
De ſe vanter d'avoir le Soleil pour Beaupere,
Et lors que ſur Circé l'amour te fait regner,
Sa Conqueſte n'eſt pas d'un prix à dédaigner.
Picus avec dédain de ſon cœur ſe voit maiſtre,
Et rejettant ſes vœux; Qui que vous puiſſiez eſtre,

En vain vous prétendez, dit-il, me voir à vous.
L'Hymen, d'un autre Objet m'a déja fait l'Epoux,
Et si dans mes souhaits le Ciel me favorise,
Tout perira plûtost qu'un si beau nœud se brise;
Ayant donné ma foy, rien ne l'ébranlera,
Je suis tout à Canente, & tant qu'elle vivra,
On ne me verra point par une ardeur nouvelle
Offenser une amour qui doit estre éternelle.
Circé par ce refus ne se rebute point.
A ses premiers efforts un autre effort est joint.
Elle croit le gagner, & toûjours méprisée;
Au moins, dit-elle, au moins ma vangeance est aisée,
Et puisqu'en tes dédains tu t'oses obstiner,
Aux transports de ma haine il faut t'abandonner.
Ma Rivale triomphe, elle a toute ton ame.
Ne crois plus la revoir je suis Amante & Femme,
Tu sçauras ce que c'est dans ses vœux superflus,
Qu'une Femme que blesse un indigne refus.
Alors vers l'Orient de fureur toute émeuë,
Vers l'Occident en suite elle tourne la veuë,
Et prononçant trois fois certains mots inconnus,
Trois fois de sa Baguette elle frape Picus.
Il fuit, mais en fuyant sa surprise est extrême
De remarquer qu'il chãge,& qu'il n'est plus le même.
Sa

Sa vîtesse à courir est semblable à l'éclair.
Il ne tient plus sur terre, il s'éleve dans l'air.
Les ailes qu'en son corps tout-à-coup il voit naistre,
Le font appercevoir de son changement d'estre,
Il se connoit Oiseau. Quel desespoir pour luy!
Rien dans ce triste estat n'égale son ennuy.
De dépit sur un arbre il se lance avec force,
Et par cent coups de bec en entame l'écorce.
Sa robe estoit de pourpre, & malgré son malheur
Il garde sur chaque aile encor cette couleur.
L'or qui brilloit en bas se change, & se partage
En un jaune doré qui borde son plumage.
De cette couleur d'or tout son col est couvert,
Et du nom de Picus, on l'appelle Pivert.





CANENTE
CHANGÉE EN AIR.
FABLE VI.



EPENDANT les Chasseurs en differentes routes
Pour se rejoindre à luy se tiennent aux écoutes.
Ils s'avancent, font bruit, & leurs cris repetez
Font ouïr dans le Bois son nom de tous costez.

Ils ont beau le chercher , aucun ne le rencontre.
L'Air redevient ſerein , & le Soleil ſe montre.
Circé qui de brouillards a dégagé les Cieux, (yeux.
Lors qu'ils courent par-tout , ſe preſente à leurs
A la voir étonnée , ils la jugent coupable ,
Luy demandent leur Roy, l'en rendent reſponſable,
Et pour peu qu'elle tarde à remplir leurs ſouhaits,
Chacun d'eux ſe prépare à l'accabler de traits.
Contre tant d'Ennemis elle a recours aux charmes,
Pour les abattre tous ce ſont de ſeures armes.
D'abord elle répand des ſucs empoiſonnez ,
A des uſages noirs au beſoin deſtinez.
Hors de l'Erebe en ſuite elle tire , elle appelle
Les ſombres Déitez de la nuit éternelle ,
Evoque la Nuit meſme , & ſes longs hurlemens
Font accourir Hecate à ſes enchantemens.
Quel prodige ! une force inconnuë & ſubite
Fait ſur ſes fondemens que la Terre s'agite ;
Elle gemit , s'entr'ouvre en mille endroits divers.
Ce charme fait paſlir les arbres les plus verts.
Il contraint les Foreſts à ſortir de leur place ,
Et par une imprévеuë & terrible menace ,
Le ſang qu'on voit par-tout ſur l'herbe degouter
Jette en l'air une odeur qui ſemble l'infecter.

Les Rochers ébranlez en se fendant mugissent.
D'aboyemens inouis les Antres retentissent.
Mille & mille Serpens qui naissent tout autour
S'entassent l'un sur l'autre, & siflent tour à tour.
Des abîmes ouverts jusqu'aux demeures sombres
En laissent échaper de criminelles Ombres,
Qui pour servir Circé voltigeant dans le Bois,
Dés qu'elle parlera, doivent suivre ses loix.
Saisis d'une frayeur où rien ne peut atteindre,
Ceux qui la menaçoient commencent à la craindre;
Ils sont sans mouvement, & Circé qui se sert
D'un moyen si facile à sa vangeance offert,
Portant sur chacun d'eux sa Baguette enchantée,
Montre qu'elle n'a point de vertu limitée.
Ils changent tous de forme, & des estres nouveaux
Font reconnoistre en eux differens Animaux.

Le jour baisse, s'enfuit, & Canente inquiete
De voir venir la nuit sans ce qu'elle souhaite,
Craignant de la Forest les sentiers trop confus,
Fait porter des flambeaux au devant de Picus.
Ce soin est sans effet, par-tout on perd sa peine,
On va dans chaque route, & la recherche est vaine.
La Nymphe alors se livre aux plus vives douleurs.
Il ne luy suffit point de répandre des pleurs,

D'arracher ſes cheveux, de battre ſa poitrine ;
A croire ſon amour ſon deſeſpoir s'obſtine.
Elle veut elle-meſme au milieu des Foreſts,
Ou trouver ce qu'elle aime, ou pouſſer ſes regrets.
Elle échape à ſa Garde, & ſuit en furieuſe
De ſes bouillans deſirs l'ardeur impetueuſe,
Sans manger, ſans dormir, le cœur preſſé d'ennuis
Elle employe à chercher & ſix jours & ſix nuits.
Tantoſt elle parcourt les plus vaſtes Campagnes,
Tantoſt elle paroiſt ſur le haut des Montagnes,
Et ſans que ſa raiſon au choix des lieux ait part,
Elle court où l'entraine un aveugle hazard.
A force de marcher languiſſante, abatuë,
Ne pouvant plus ſuffire au chagrin qui la tuë,
Sur les rives du Tibre elle eſt contrainte enfin
D'abandonner ſa vie aux ordres du Deſtin.
Là repoſant ſon corps vaincu de laſſitude
Elle exprime ſa peine & ſon inquiétude,
Et meſlant à ſa voix ſes ſoupirs & ſes pleurs
Elle fait d'un ton foible entendre ſes malheurs.
Sur le point de mourir c'eſt ainſi que le Cygne
Par ſes chants les plus doux en donne un triſte ſigne.
Sa douleur la conſume, & ſon corps ſans ſoûtien
Séche, s'anéantit, ſe perd, & n'eſt plus rien.

Le lieu garde le nom de cette tendre Amante,
Et les vieux Habitans l'ont appellé Canente.
   Voilà touchant Picus ce qui me fut conté ;
Et tant que ce Palais fut par nous habité,
Je vis de jour en jour des preuves ſurprenantes
Du pouvoir qu'ont ſur nous les Herbes & les Plantes.
Nous y vivions en joye, & dans un doux repos,
Et lors qu'il nous fallut remettre ſur les flots,
Trop de plaiſirs gouſtez nous firent une peine
D'aller encor tenter une route incertaine.
Circé nous avoit dit que ſur les vaſtes mers
Nous ſerions expoſez à cent perils divers,
Et que ſi nos malheurs n'eſtoient pas invincibles,
Du moins nous eſſuyerions des diſgraces terribles :
J'ay craint cette menace, & pour m'en exempter
En ce lieu pour toûjours j'ay voulu m'arreſter.





LES SOLDATS DE DIOMEDE
CHANGEZ EN OISEAUX.
FABLE VII.



Acare'e à ces mots des Troyens ſe ſepare.
A de triſtes devoirs leur Prince ſe prépare.
Sa Nourrice en attend d'officieux ſecours ;
Contre un mal rigoureux il prend ſoin de ſes jours,

Mais de sa cruauté rien ne la peut défendre.
Elle meurt ; dans une urne on enferme sa cendre ;
Et pour rendre son nom fameux dans l'Univers,
Sur un Tombeau de marbre il fait graver ces Vers.

Caiette, Nourrice d'Enée,
Ayant icy fini sa destinée,
Y receut les hõneurs que l'on accorde aux Morts
Son pieux Nourrisson, aprés l'avoir ravie
Aux feux des Grecs qui poursuivoient sa vie
Par le feu qu'il luy dut fit consumer son corps.

Aprés s'estre acquité de ce pieux office,
Enée à ses desseins voyant le vent propice,
Fait remettre à la voile, & s'éloignant des lieux
Où Circé s'est acquis un renom odieux,
Il aborde, il descend dans ces Plaines fecondes
Que le Tibre en son cours arrose de ses ondes,
Et le Roy Latinus, de Faunus digne sang,
Luy rend tous les honneurs qui sont dus à son rang.
Pour voir sa destinée à sa fortune unie
Il accorde à ses vœux sa Fille Lavinie.
Turnus qui prétendoit en devenir l'Epoux
S'abandonne aux fureurs d'un mouvement jaloux,
Grand sujet d'une guerre & cruelle & sanglante.
Il fait pour se vanger une Ligue puissante.

E

Et contre les Latins, dont Enée a l'appuy,
Les Rutules armez s'intereſſent pour luy.
Chacun avec ardeur aſpire à la victoire.
Aux motifs de l'amour ſont joints ceux de la gloire,
Et des Princes voiſins le ſecours appellé
Fortifie un parti dés qu'il a chancelé.
Les uns ſont pour Turnus, les autres pour Enée.
Rien ne tient du Troyen l'eſperance bornée,
Et les Troupes qu'Evandre a promis de fournir
Dans ſes heureux deſſeins viennent le ſoûtenir.
Son Rival voit enfin qu'il faudra qu'il luy cede.
Venulus de ſa part va trouver Diomede,
Qui pour ſauver ſes jours menacez par les ſiens
Fut obligé de fuir chez les Iapigiens.
Là, de leur Roy Daunus ayant pris l'alliance
Il avoit partagé la ſupréme puiſſance,
Et baſti dans la Pouille une Ville, où ſes loix
D'un Prince couronné marquoient les juſtes droits.
Venulus expliquant le ſujet qui l'amene,
Luy dit que la fortune eſt encore incertaine,
Et que ſi pour Turnus il veut ſe déclarer,
Turnus par ſon appuy pourroit tout eſperer.
Diomede s'excuſe, il n'a rien à promettre.
Ce qu'il doit à Daunus ne ſçauroit le permettre.

Pour faire de Turnus réüssir les projets,
Peut-il de son Beaupere exposer les Sujets?
Quant à ceux qui sont nez sous son obéissance,
Il n'en a plus qu'il puisse armer pour sa défense.
Ne croyez pas, dit-il, que pour vous abuser
Sur de fausses raisons j'ose vous refuser.
Quoy qu'il me soit facheux de rappeller l'image
De ce que le Destin aux miens a fait d'outrage,
Je vais, pour m'épargner un reproche éclatant
Renouveller ma peine en vous le racontant.
Dans le temps que les Grecs reduisoient Troye en cendre,
L'insolent Fils d'Oïle ayant suivi Cassandre
Eut tant d'emportement qu'il ne respecta pas
Dans ses brûlans desirs le Temple de Pallas.
Ce crime dont luy seul devoit porter la peine
Des Dieux sur tous les Grecs fit éclater la haine.
Nous mettons à la voile, & les Vents en couroux
A toute leur fureur se livrent contre nous.
Le Ciel comme la Mer nous déclare la guerre.
Des éclairs menaçans, la gresle, le tonnerre,
Tout conspire à nous perdre, & pour comble de maux
Un soufle impetueux disperse nos Vaisseaux.

Ils errent ſans tenir aucune route ſeure,
Et l'affreuſe noirceur d'une nuit toute obſcure
Etonnant le Pilote, & confondant ſon art,
L'écueil de Capharée en briſe la pluſpart.
Enfin pour m'épargner un recit trop ſenſible,
Tel fut de nos malheurs l'enchaînement terrible,
Que Priam, de la Grece implacable ennemi,
S'il euſt pû le ſçavoir, luy-meſme en euſt fremi.
Au milieu du débris que nous cauſe l'orage,
Minerve par ſes ſoins me ſauve du naufrage.
Je rentre en ma Patrie, & mes propres Sujets
Y forment contre moy de coupables projets.
Venus qui veut toûjours ſe tenir offenſée
D'avoir en ſervant Troye eſté par moy bleſſée,
Afin de m'en punir, ſe joint aux factieux
Qui ſur leur injuſtice oſent fermer les yeux.
Je ſuis cõtraint de fuir. Quels travaux, quelle guerre!
Que n'ay-je point ſouffert & par mer & par terre,
Et quels preſſans perils a-t'on à redouter
Qu'il ne m'ait pas fallu tous les jours affronter?
Cent fois mon triſte ſort m'a fait porter envie
A ceux que le naufrage avoit laiſſez ſans vie,
Et comme eux, regretant qu'on m'euſt pû ſecourir,
J'ay ſouhaité cent fois qu'on m'euſt laiſſé perir.

Aprés tout ce qu'on peut endurer de miseres
Lors qu'on est poursuivi par les destins contraires,
Mes tristes Compagnons lassez de tant de maux
Viennent me demander la fin de leurs travaux,
Fatiguez d'essuyer des routes incertaines,
Ils cherchent le repos qu'ont merité leurs peines.
Acmon chaud & bouillant, & par les maux soufferts
Toûjours prest à braver les plus rudes revers,
Dans quels bas sentimens le desespoir vous jette,
Dit-il ? vous demandez une vile retraite.
Accoûtumez à tout ce qui peut accabler
Que pouvez-vous prévoir qui vous fasse trembler ?
Que la fiére Venus dans sa haine affermie
Nous poursuive toûjours en mortelle ennemie,
De sa vangeance en vain vous redoutez l'effet,
Que pourra-t'elle faire aprés ce qu'elle a fait ?
On peut former des vœux quand ce que l'on endure
Donne encor lieu de craindre une peine plus dure,
Mais lors qu'au plus haut point le malheur est monté,
Qui ne craint rien de pis, doit estre en seureté.
Elle m'entend peut-estre ; & suivre Diomede
Est à ses yeux un crime à qui tout autre cede.
Si toûjours indignée elle nous en hait tous,
Nous sommes en estat de braver son couroux,

Et quelque fort qu'il ſoit, d'aſſez rudes épreuves
De ſon pouvoir divin nous ont donné des preu-
ves,
Pour croire, par le prix qu'elles nous ont couſté,
Que rien à nos malheurs ne peut eſtre ajoûté.
Cét orgueilleux mépris irritant la Déeſſe
Réveille contre nous ſa fureur vangereſſe.
Peu marquent approuver ces mots injurieux,
Je le fais ſouvenir de ce qu'il doit aux Dieux,
Et ce qu'il a d'amis condamnant ſon audace
Par un prompt repentir demandent qu'il l'efface.
Piqué de ces leçons dont ſa fierté ſouffroit,
Il alloit nous répondre, & ſa bouche s'ouvroit,
Quand par un changement qu'on ne ſçauroit com-
prendre,
Une voix déliée eſt ce qu'il fait entendre.
N'ayant plus tout d'un coup de parole à former,
Il pouſſe quelques ſons, mais ſans rien exprimer,
Il n'a plus ſes cheveux ainſi que de couſtume,
Il y porte la main, & trouve de la plume.
Pour couvrir tout ſon corps elle ne manque pas.
Deux ailes qu'il ſe voit luy tiennent lieu de bras,
En ailerons legers ſes coudes ſe replient.
Les doigts des pieds entr'eux par une peau ſe lient.

Son viſage allongé par-tout ſe rétreſſit,
Il ſe termine en bec, & ce bec s'endurcit,
Idas, Abas, Lycus, Rhetenor, & Nyctée,
Qui voyant par Acmon Venus peu reſpectée,
S'eſtoient fait un plaiſir de ſon emportement,
Furent épouvantez d'en voir le chaſtiment.
Tandis que la ſurpriſe entre tous eſt commune,
Transformez en Oiſeaux, ils ont meſme fortune.
Beaucoup d'autres encor de plumes tout couverts,
De leur eſtre changé partagent le revers.
Chacun d'eux à l'envy dans ces formes nouvelles
Entourant le Vaiſſeau, vient y battre des ailes.
Je ne vous diray point le nom de ces Oiſeaux.
De meſme que le Cygne ils habitent les eaux.
Leur blancheur eſt pareille, elle eſt vive, éclatante,
Et toutefois l'eſpece en paroiſt differente.
Aprés ce dernier trait du couroux de Venus,
Enfin manquant de tout j'arrive chez Daunus.
Peu des miens me reſtoient; ce Roy ſenſible & tendre,
Touché de mon deſtin, me reçoit pour ſon Gendre.
Jugez dans cet état, quoy qu'à mes vœux bien doux,
Quand je n'ay rien à moy, ce que je puis pour vous.



UN BERGER

CHANGE' EN OLIVIER SAUVAGE.

FABLE VIII.


ETTE raiſon eſt forte, & Venulus luy cede.
Sans plus rien demander il quitte Diomede,
Et voit en retournant ces Antres renommez
Par de ſombres Foreſts tout-autour enfermez.

Avant que du Dieu Pan ils fussent la retraite,
Des Nymphes en faisoient leur demeure secrete.
Un Berger insolent les surprenant un jour,
Leur fit abandonner ce paisible séjour.
L'effroy qu'il leur causa les mit d'abord en fuite,
Et son injurieuse & trop longue poursuite,
Lassant leur patience, elles reprirent cœur,
Et trouverent honteux qu'un Berger leur fist peur.
S'arrestant pour le voir elles firent connoistre
Que leur mépris pour luy ne se pouvoit accroistre,
Et sur des chants divers se mettant à danser
Crurent venir à bout par là de le chasser.
Mais par des sauts grossiers se moquant de leur danse,
Jusqu'au dernier excés il poussa l'insolence,
Et joignit, sans que rien en pust rompre le cours,
L'indecente posture aux plus sales discours.
Les Dieux pour l'en punir en Arbre le changerent,
Et ses emportemens contre elles ne cesserent
Que quand la dure écorce en montant sur le bois
Parvint jusqu'à sa bouche, & luy coupa la voix.
Elles ne virent plus qu'un Olivier sauvage.
De ses rustiques mœurs on y trouve l'image,
Et par ses fruits amers cét Arbre fait juger
De l'aigreur qu'eut jadis la langue du Berger.



LES VAISSEAUX D'ENE'E CONVERTIS EN NYMPHES.

FABLE IX.



VENULUS de retour à Turnus fait entendre
Que de son Ambassade il ne doit rien attendre,
Et que pour seconder ses amoureux projets
Diomede ne peut que faire des souhaits.

Mais ce ſecours manqué n'abat point ſon courage,
La guerre qu'il pourſuit eſt pleine de carnage,
Et de chaque coſté par de ſanglants combats
Periſſent chaque jour mille braves Soldats.
Enfin impatient de la voir terminée,
Il fait mettre le feu dans la flote d'Enée,
Et la flame en fureur attaque des Vaiſſeaux
Qu'en toute leur colere ont épargnez les eaux.
Elle s'attache à tout, & dans chaque Navire
Conſume avidement & la poix & la cire,
Monte le long des maſts, & preſque en un moment
Juſqu'au lieu le plus haut porte l'embraſement.
On voit brûler par-tout & voiles & cordages,
La fumée en roulant forme d'épais nuages,
Et ces triſtes Vaiſſeaux qu'on ne peut ſecourir
Dans l'eau parmi les feux eſtoient preſts de perir,
Quand la Mere des Dieux trouve en cette avanture
Pour elle, pour ſa gloire, une mortelle injure.
Les Pins qu'on a coupez, & dont ils ſont conſtruits,
C'eſt ſur le mont Ida qu'ils ont eſté produits.
Ce mont fut conſacré toûjours à la Déeſſe,
Un intereſt ſi juſte & l'anime & la preſſe.
Des inſtrumens d'airain par mille ſons divers
Annonçant qu'elle vient, font retentir les airs.

Sa Trompette de Buis par elle eſt embouchée,
Et dans le dur ennuy dont ſon ame eſt touchée,
Pour reparer ſon droit lâchement violé,
Se montrant ſur un char de Lions attelé,
Temeraire Turnus, tu triomphes, dit-elle,
On voit de ton amour l'audace criminelle,
Mais contre ces Vaiſſeaux dans tes hardis deſſeins,
En vain tu fais agir tes ſacrileges mains.
Malgré ton attentat je ſçauray les défendre,
Tout embraſez qu'ils ſont, d'eſtre reduits en cendre,
Et ſauveray du feu ce qui fut autrefois,
Avant qu'on me l'oſtaſt, l'ornement de mes Bois.
  Elle parle, & ſoudain un horrible tonnerre
Par des coups redoublez épouvante la terre,
Et la greſle & la pluye accompagnant ce bruit,
Le Jour ſemble tout preſt de ceder à la Nuit.
Les Vents, maiſtres de l'Air, par des combats terribles
Exercent à l'envi leurs forces invincibles,
Et faiſant par leur choc fremir les Matelots,
Bouleverſent la Mer, & font mugir les flots.
L'un, le plus fort de tous & le plus redoutable,
De ces Vaiſſeaux brûlans va rompre au Port le cable,
Les pouſſe, les renverſe, & les tient engloutis
Dans ces larges monts d'eau du creux goufre ſortis.

Là, leur bois s'amollit, & change de nature.
D'une Nymphe auſſi-toſt chacun prend la figure.
Leurs teſtes de la pouppe ayant ſceu ſe former,
Tout dans ces corps nouveaux commence à s'animer.
Tel eſt le ſort heureux qui les vange des flames.
Leurs coſtez ſont les flancs, & leurs cuiſſes les rames.
Les voiles en cheveux s'étendent ſur les flots,
Et le fond du Vaiſſeau fait l'épine du dos.
Les antennes en bras dans ce moment changées,
Les ſoûtenant ſur l'eau les y laiſſent plongées,
Et ce bleu que la mer ſemble tirer des Cieux,
Eſt la vive couleur qui brille dans leurs yeux.
Ces Nymphes, ſur les flots, où tant de fois l'orage
Dans leur premier deſtin leur fit peur du naufrage
Par des jeux innocens celebrent tour à tour
La gloire qu'elles ont d'y faire leur ſéjour.
Du lieu de leur naiſſance elles ſont peu touchées,
Aux ſeuls plaiſirs de l'onde elles ſont attachées:
Et comme dans le temps qu'elles eſtoient Vaiſſeaux
Elles ont éprouvé les plus rudes travaux,
Il n'en paroiſt aucun batu de la tempeſte,
Qu'à l'aller ſecourir leur pitié ne s'appreſte.
Pour empeſcher ſa perte, ou pour la prévenir
Chacune avec ſes mains tâche à le ſoûtenir,

Mais s'il porte des Grecs, leur plus ſenſible joye
Eſt de voir que le vent à l'abîmer s'employe.
Comme le mont Ida fut d'abord leur ſéjour,
Quand ſous la forme d'Arbre elles vinrent au jour,
Le malheur des Troyens qui leur fait toûjours peine
Leur donne pour la Grece une implacable haine.
Ainſi dans la chaleur de cét ardent couroux,
Ce fut à leurs regards un ſpectacle bien doux,
Lors qu'au retour de Troye aprés un long orage
Par la fureur de l'onde Ulyſſe eut fait naufrage,
De voir de ſon Vaiſſeau les debris diſperſez
Floter au gré des vents dont ils eſtoient pouſſez.
Mais quel charmant plaiſir en ſuite elles ſentirent
Dans le prompt changement que d'un autre elles virent;

Vlyſſe qui voulut s'embarquer de nouveau
Du Prince Alcinoüs eut cet autre Vaiſſeau.
A peine il fut en mer, qu'en ſa colere extréme
Le changeant en Rocher pour vanger Polyphéme,
L'implacable Neptune à ces Nymphes fit voir
Par ce dur chaſtiment quel eſtoit ſon pouvoir.

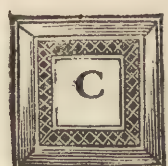




LA VILLE D'ARDE'E

CHANGE'E EN OISEAU.

FABLE X.



E prodige étonnant d'une Flote animée,
Qu'en Nymphes de la Mer on voyoit transformée,
Donnoit lieu de penser qu'aprés tant de combats
Turnus dans ses desseins ne s'obstineroit pas.

C[illegible]pendant mesme ardeur l'agite, le devore.
Il a voulu la guerre, il la souhaite encore;
Chacun des deux Partis a ses Divinitez
Qui conduisent les traits contre l'autre portez,
Et ce qui leur tient lieu d'un pareil avantage
Tous joignent à l'envi la valeur au courage.
Ce n'est plus pour se voir le Maistre d'un Estat
Qu'Enée aspire à vaincre, ou que Turnus combat;
Le Trone, & Lavinie avec ses plus doux charmes
N'ont plus rien d'assez fort pour soûtenir leurs armes.
Du soin seul de la gloire ils occupent leur cœur.
Pour elle l'un & l'autre a la plus vive ardeur,
Et de son Ennemi ne cherche la défaite
Qu'afin de s'épargner l'affront de la retraite.
Aprés qu'ils ont tous deux dans les plus durs hazards
Essuyé les travaux du rude champ de Mars,
Venus a le plaisir de voir que la victoire
Par la mort de Turnus comble son Fils de gloire.
Avec luy tombe Ardée, où tout bonheur eut cours
Tant qu'il plut au Destin de conserver ses jours.
On la pille, & le feu qu'on ajoûte au pillage
Y fait voir les horreurs du plus cruel ravage.
La flame qui s'élance, & court rapidement
Par-tout en mesme temps porte l'embrasement.

De ce vaſte bucher, à qui la Ville entiere
Pour nourrir l'incendie a ſervi de matiere,
On voit, lors que le feu n'eſt plus entretenu,
S'élever un Oiſeau juſqu'alors inconnu.
Il vole tout-autour, & ſe faiſant entendre,
Par ſes aîles en l'air éparpille la cendre.
Sa couleur, ſa maigreur, ſon chant dur, tout enfin
D'une Ville détruite exprime le deſtin.
Il prend le nom d'Ardée, & ſon battement d'aîles
Qui marque en luy l'excés de ſes peines cruelles,
L'arreſte ſur ce lieu, comme pour déplorer
Les funeſtes malheurs qu'il vient de s'attirer.



ENE'E



ENEE DEIFIE.

FABLE XI.



NFIN les Dieux touchez de la vertu d'Enée
Luy laissent en repos finir sa destinée,
Et Junon elle-mesme étoufant son couroux
Fait entrer dans son cœur des sentimens plus doux.
Ascagne a tous ses soins, & quand par sa prudence
Il a mis de ce Fils le sort en asseurance,

Ses ſublimes vertus, ſes exploits glorieux
Luy faiſant meriter d'eſtre admis dans les Cieux,
Auprés des Immortels, pour les avoir propices,
Venus vient employer d'innocens artifices.
Elle leur vante à tous le merite éclatant
Qui luy fait eſperer la grace qu'elle attend,
Et n'en voyant aucun à cét eſpoir contraire,
Elle ſe jette au cou de Jupiter ſon Pere.
Par cent bienfaits receus je ſçay ce que je doy,
Luy dit-elle, aux bontez que vous avez pour moy;
Mais ſi, quand j'ay prié, toûjours voſtre tendreſſe
M'a fait voir à mes vœux un cœur qui s'intereſſe,
J'ay beſoin aujourd'huy plus que je n'eus jamais
Que vous daigniez vous rēdre à mes ardens ſouhaits.
Puiſque de voſtre ſang j'ay l'honneur d'eſtre née,
Vous devez prendre part à la gloire d'Enée.
Vous eſtes ſon Ayeul; ſa haute pieté
Luy permet de prétendre à l'immortalité.
Pour l'en recompenſer, ſoit juſtice, ſoit grace,
Parmi nous dans le Ciel donnez-luy quelque place.
Quelque rang qu'il y tienne, & fuſt-il le plus bas,
Si je l'y vois receu, je ne me plaindray pas.
C'eſt aſſez que déja dans les demeures ſombres
Il ait paſſé le Styx & veu les paſles Ombres.

Le Destin, dont il faut subir les dures loix,
N'oblige aucun Mortel à le passer deux fois.
Tous les Dieux, de Venus approuvent la priere;
Et Junon, qui toûjours avoit paru si fiere,
D'un visage adouci fait voir qu'elle est d'accord
Des honneurs qui d'Enée éleveront le sort.
Ouy, ma Fille, répond le Maistre du tonnerre;
Ce n'est que pour le Ciel qu'il doit quitter la Terre,
Ce Fils que tant d'exploits ont rendu si fameux.
Je consens pour sa gloire à tout ce que tu veux.
Ce doux consentement comble Venus de joye.
A l'en remercier d'abord elle s'employe,
Et trouvant par les airs des chemins asseurez
A l'aide des Oiseaux qui luy sont consacrez,
Elle descend sur terre, & vient où l'Ausonie
Du Numique orgueilleux voit la course finie,
Lors qu'en la mer voisine où se meslent ses flots
Il va couvert de joncs asseurer son repos.
Elle veut que ce Fleuve en coulant sur Enée
Le prépare à remplir sa haute destinée,
Et que ce qu'en naissant l'humaine infirmité
Met en nous de mortel, par là soit emporté.
Le Numique obéit, & dans ses eaux efface
L'estre impur & grossier qui perit & qui passe,

Et ne conſerve en luy que ce feu pretieux
Qui doit toûjours durer, & que l'on tient des Cieux.
Le Fleuve en cét état à Venus le preſente.
La Déeſſe ſur luy jette une huile odorante,
Et pour voir ſes ſouhaits accomplis de tout point,
Le frotte d'ambroſie où le Nectar eſt joint.
Son viſage en reçoit une ſplendeur parfaite.
Il eſt Dieu, les Latins le nomment Indigete,
Et partageant l'honneur qu'on rend aux Immortels,
Il ſe voit chez ce Peuple élever des Autels.
Aprés luy regne Aſcagne, & Sylvius en ſuite
Fait en gouvernant Albe admirer ſa conduite.
Un ſecond Latinus qui du Sceptre a les droits,
Le porte par ſa mort, & fait ſuivre ſes loix.
Alba, l'illuſtre Alba, laiſſe à ſon Fils Epite,
En finiſſant ſes jours, la Couronne qu'il quitte.
Capys & Capetus, d'Epite Succeſſeurs,
Du Trone tour-à-tour éprouvent les douceurs.
Capys eſt le premier, Capetus prend ſa place,
Et laiſſe en expirant le Trone dans ſa race.
Son Fils Tiberinus eſt reconnu pour Roy.
Lors qu'Albe quelque temps en a receu la loy,
Dans les eaux de l'Albule il finit ſa carriere,
Et le Tibre eſt le nom que prend cette Riviere.

Desormais comme Albule on ne la connoit plus.
Ce Prince avoit deux Fils, Acrote & Remulus.
Remulus son aîné, par un coup de tonnerre,
Pour l'avoir imité, fut renversé par terre.
L'autre moins temeraire eut un meilleur destin,
Par luy le Sceptre vint au vaillant Aventin.
Son nom qu'eut un des Monts de son obéissance
Marqua sa sepulture ainsi que sa puissance.





AMOURS DE VERTUMNE ET DE POMONE.

FABLE XII.



APRE'S ces changemens on vit enfin
Procas
Posseder des Latins les florissans Etats.
Sous son Regne, Pomone, illustre
Hamadryade,
De son rare talent en ces lieux fit parade.

Aucun autre jamais ne fut d'un gouſt ſi fin
A trouver ce qui fait les beautez d'un Jardin.
Les Pommiers, Orangers, & tout Arbre ſemblable,
Avoient pour la toucher un charme inconcevable.
Elle en tira ſon nom, & chacun fut témoin
Que ſes plus doux plaiſirs eſtoient d'en prendre ſoin.
La peſche n'avoit rien qui puſt la ſatisfaire.
Elle fuyoit la chaſſe, & ne pouvoit s'y plaire,
Et pour l'une ou pour l'autre, on ne la vit jamais
Aller au bord d'un Fleuve, ou chercher les Foreſts.
Sa main d'une ſerpette, au lieu de dard, armée,
A couper, à tailler eſtoit accoûtumée.
Tout ce qui pouſſoit trop, auſſi-toſt abatu,
Laiſſoit l'Arbre émondé dans toute ſa vertu,
Et dégagé par là des branches inutiles,
Ce qu'il en conſervoit, eſtoient rameaux fertiles.
Tantoſt allant greffer en de rians Vergers
Elle preſtoit du ſuc à des bois étrangers;
Des plantes, que l'Eſté rendoit de pluye avides,
Elle arroſoit tantoſt les racines arides,
Et leur communiquoit par ce ſoin apporté
Et la force de croiſtre & la fecondité.
C'eſtoit toute ſa joye & ſes ſeuls exercices;
Et comme elle en faiſoit ſes plus cheres delices,

On doit peu s'étonner qu'y paſſant tout le jour
Elle fuſt inſenſible aux douceurs de l'amour.
Des hommes cependant craignant quelque ſurpriſe
Elle en fuyoit l'abord pour ſauver ſa franchiſe,
Et tenant & ſes Parcs & ſes Jardins fermez,
Elle eut ſoin d'éviter ceux qu'elle avoit charmez.
Les Satyres en vain par leurs ſauts pleins d'adreſſe
Crurent la divertir & gagner ſa tendreſſe.
En vain le vif éclat de ſes brillans appas
Fit trouver à l'envi les Faunes ſur ſes pas;
Ils perdirent leurs ſoins, & Silene luy-meſme
Dont malgré ſes vieux ans l'enjouement eſt extréme,
De la Nature en elle admirant les treſors,
Fit pour en eſtre aimé d'inutiles efforts.
Ce Dieu qui par ſa faux tient les Larrons en crainte,
Priape, malgré luy s'en ſentit l'ame atteinte,
Mais Vertumne de tous fut le plus amoureux,
Et n'eut pas auprés d'elle un ſuccés plus heureux.
Tantoſt pour l'empeſcher d'éviter ſa preſence,
D'un ſimple Moiſſonneur il prenoit l'apparence.
Tantoſt, tel qu'un Faucheur, les cheveux pleins de foin,
Des Prez de cette Nymphe il vouloit prendre ſoin.

Souvent en Laboureur ſous un habit champeſtre
Au milieu de la Plaine on le voyoit paroiſtre,
Et le fouet à la main on euſt dit qu'il venoit
De découpler les Bœufs qu'un autre ramenoit.
Il paſſoit pour Peſcheur ou pour Tailleur de Vigne,
Selon qu'on luy voyoit ou la ſerpe ou la ligne.
Pour eſtre creu Soldat, une épée au coſté
Luy faiſoit quelquefois prendre un air de fierté.
Brûlant de voir Pomone, afin d'entrer chez elle
Dans la ſaiſon des fruits il portoit une échelle,
Et d'un ton ſuppliant, venoit luy demander
Si pour cueillir les ſiens il ne pouvoit l'aider.
Enfin paſſant toûjours de figure en figure
Pour s'introduire en Vieille, il en prend la coiſure;
Fait voir des cheveux gris, & d'un pas chancelant
A l'aide d'un baſton conduit ſon corps tremblant.
Vertumne en cét état ſe cherchant en luy-meſme,
Entre dans les Jardins de la Nymphe qu'il aime,
En admire les fruits, & portant juſqu'aux Cieux
D'un ſi charmant ſéjour l'aſpect delicieux;
Qui jamais comme vous, dit-il, eut l'avantage
D'avoir d'un lieu ſi beau la demeure en partage?
Ces Arbres cultivez avec de ſi grands ſoins
Sont de tous vos plaiſirs les fidelles témoins.

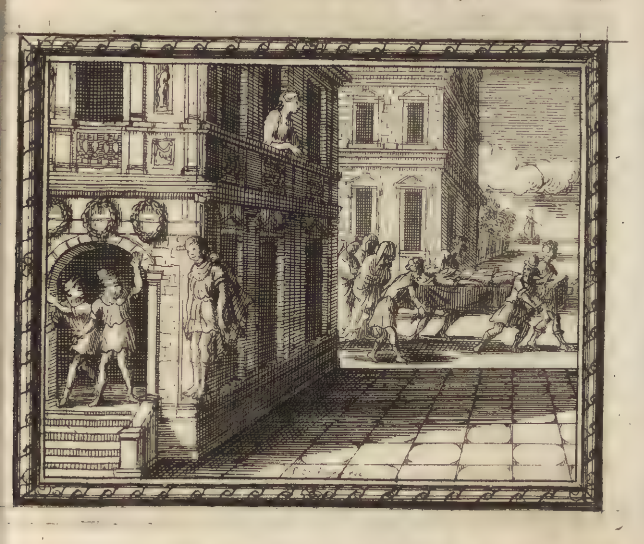
La retraite où toûjours vous avez ſceu vous plaire,
Eſt digne d'une Fille à qui la gloire eſt chere.
La pudeur s'y conſerve, & c'eſt là qu'on nourrit
L'innocence du cœur, & la paix de l'eſprit.
La fauſſe Vieille alors en loüant l'aſſemblage
Des brillantes couleurs qui parent ſon viſage,
Prend ſur ſa belle bouche un baiſer qui dément
De l'âge refroidi le morne ſentiment;
Puis ſur un vert gazon, où l'herbe en un lieu ſombre
D'un arbre ſpacieux reçoit le frais & l'ombre,
Luy faiſant prendre place, elle en voit à la fois
Mille autres que leurs fruits font courber ſous leur poids.
Un Orme prés de là qu'embraſſoit une Vigne
D'une tendre union eſtoit l'exemple inſigne.
La Vigne avec cét Arbre alliant ſon deſtin
Le faiſoit voir paré de grapes de raiſin,
Pour ébranler Pomone, & lire dans ſon ame,
Vertumne en prend ſujet de parler de ſa flame.
Si cét Orme à l'amour, dit-il, euſt reſiſté,
Son feuillage feroit ſon unique beauté.
La Vigne qu'on y voit juſqu'au haut attachée,
Sans s'élever de terre, y ramperoit couchée.

L'union qui les force à ne se point quitter
Est pour une belle ame un bien à souhaiter.
Vous offensez le Ciel ; il ne vous a formée
Que pour vous faire aimer & souffrir d'estre aimée:
Et ne craignez-vous point d'attirer son couroux
Quand vous vous dérobez à ce qu'il veut de vous ?
Vous avez à l'amour un cœur inaccessible,
Et faites vanité de paroistre insensible.
Ah, si vous consentiez à regner sur les cœurs
En qui vous causeriez d'amoureuses langueurs,
Helene, Hippodamie, & la Femme d'Ulysse,
Quoy que de leur beauté l'Univers retentisse,
N'ont jamais inspiré de tendres sentimens
A tant d'Adorateurs, que vous auriez d'Amans.
Malgré tous vos mépris, malgré l'indifference
Qui des vœux qu'on vous offre alarme la constance,
Hommes, Dieux, Demi-Dieux, tout est à vostre choix.
Tout aspire à vous plaire, à vivre sous vos loix,
Et pour vous rendre hommage, il n'est rien que ne quittent
Les amoureux Sylvains, qui sur nos monts habitent.
Mais si vous estes sage, & si par de beaux nœuds
Vous voulez que l'Hymen vous fasse un sort heureux,

Croyez moy, j'ay de l'âge, & lors que je vous
aime
Plus que ceux dont pour vous l'amour paroist extréme,
Vostre cœur sans soupçon se peut abandonner
Aux utiles conseils que je dois vous donner;
Ne vous abaissez point à faire une alliance
Qui n'ait pas tout l'éclat que veut vostre naissance.
Vertumne, de tous ceux qui soupirent pour vous,
Merite plus qu'aucun le nom de vostre Epoux.
Pour gouster les douceurs d'une paix éternelle
Il vous faut un Amant tendre, soumis, fidelle,
Et le connoissant mieux que luy-mesme, c'est moy
Qui vous répons icy de son cœur, de sa foy.
On ne l'a jamais veu d'une humeur vagabonde
Faire un de ses plaisirs d'aller courir le monde.
De ces lieux fortunez il aime le séjour,
Et rien n'est plus constant que sera son amour.
Il n'est point comme ceux qui faciles à prendre,
Des traits d'un beau visage ont peine à se défendre,
Et qui vers ce qui plaist, sans rien examiner,
Frapez du moindre éclat, se laissent entrainer.
Comme à le rendre Amant vous estes la premiere,
A causer ses soupirs vous serez la derniere,

Et s'il vous voit ſenſible à ſa fidelle ardeur,
Jamais autre que vous ne touchera ſon cœur.
Tout vous porte à l'aimer, ſa beauté, ſa jeuneſſe
Peut-eſtre auroient de quoy charmer une Déeſſe,
Et ſi ſous quelque forme il vous plaiſt de le voir,
Pour vous faire obéir, vous n'aurez qu'à vouloir.
Il eſt en un moment tout ce qu'il veut paroiſtre,
Et par l'heureux pouvoir de paſſer d'eſtre en eſtre,
Quoy que de ſon amour vous puiſſiez ſouhaiter,
Il n'eſt rien qu'auſſi-toſt il n'aille executer.
D'ailleurs, n'aime-t'il pas ce qui fait vos delices?
Les fruits ont tous vos ſoins, il en a les premices.
Avec quel agrément ne voyons-nous pas tous
Qu'il reçoit dans leur temps ceux qui viennent de vous?
Mais herbes, fleurs ny fruits n'ont plus rien qui le touche.
Il ne veut qu'eſtre aimé, l'ouïr de voſtre bouche,
Et de tout l'Univers l'Empire Souverain
Ne vaut pas à ſes yeux le don de voſtre main.
Rendez, rendez juſtice à ſon amour extréme,
Et comme ſi par moy vous l'entendiez vous-meſme,
Tout ce que je vous dis de ſon cruel tourment,
Croyez qu'il vous le dit encor plus fortement.

Reſolu de languir ſous le poids de vos chaînes,
Il emprunte ma voix pour expliquer ſes peines.
Si vous ne plaignez point ce qu'il ſouffre pour vous,
Craignez des Dieux vangeurs l'infaillible couroux.
Venus hait les Beautez trop fieres, quoy qu'aimables,
Dont la plus grande gloire eſt d'eſtre impitoyables.
Craignez-la, mais ſur-tout, craignez le dur tourment
Que cauſe le remords d'accabler un Amant.
Un dédain obſtiné jamais n'eſt legitime, (me
Et pour vous faire voir qu'on doit s'en faire un cri-
Qui ne peut qu'attirer des malheurs éclatans,
Comme l'on ſçait beaucoup lors que l'on vit long-
temps
Je vais vous raconter la plus funeſte hiſtoire
Dont jamais l'avenir gardera la memoire.
Cypre eſt le lieu fatal où l'amour a fait voir
Ce que peut quelquefois l'aveugle deſeſpoir,
Et quand vous aurez ſceu la peine épouvantable
Qui ſuivit la fierté d'un cœur inexorable,
Sans doute vous perdrez l'indigne ſentiment
Qui vous fait reſiſter aux ſoupirs d'un Amant.



ANAXARETE
CHANGÉE EN ROCHER.
FABLE XIII.



Phis, d'une naiſſance au mépris trop ſujette,
Avoit veu par hazard la belle Anaxarete,
Et quoy que par Teucer elle fuſt dans un rang
Dont l'éclat ſoûtenoit la gloire de ſon ſang,

Il n'avoit pû la voir ſans ſentir dans ſon ame
Tout ce que peut cauſer la plus ardente flame.
Son ſort trop inégal l'empeſchant d'eſperer,
Il ſouffrit, ſoupira ſans s'oſer déclarer,
Et par de longs efforts il voulut ſe défendre
Du dangereux poiſon qu'il commençoit à prendre,
Mais en vain ſa raiſon combatit ſon erreur,
Il fallut malgré luy ceder à ſa fureur,
Et mille ſoins rendus firent bien-toſt connoiſtre
Que de ce qu'il cachoit il n'eſtoit plus le maiſtre.
Le rang d'Anaxarete obligeant ſon amour
A chercher un appuy par qui ſe mettre au jour,
D'abord à ſa Nourrice il en fit confidence,
Et par des jours ſi beaux, ſi remplis d'eſperance,
Par tout ce que pour elle on avoit d'amitié,
Il oſa dans ſes maux implorer ſa pitié.
Si quelque Ami diſcret luy paroiſſoit capable
De rendre ſa Maiſtreſſe à ſes vœux favorable,
Il alloit l'aſſeurer que de ſon ſeul ſecours
Dépendoit pour jamais le repos de ſes jours.
Combien, pour ſoulager le trouble de ſon ame
Par de tendres billets luy marqua-t'il ſa flame?
Quelquefois à ſa porte, en les mouillant de pleurs,
Il alloit attacher des Couronnes de fleurs.

Dans les plus froides nuits croyant la voir paroiſtre,
Il paſſoit juſqu'au jour couché ſous ſa feneſtre,
Et ſembloit regarder comme une trahiſon
Les ſoins qu'on avoit pris de fermer ſa maiſon.
Mais en vain il fit voir l'ardeur la plus parfaite,
Rien ne put ébranler la fiere Anaxarete,
Plus dure que le fer, plus dure qu'un rocher,
Elle ouït ſes ſoupirs ſans s'en laiſſer toucher,
Et la mer en couroux, quād le vent s'en rend maître,
A moins de cruauté qu'elle n'en fit paroiſtre.
Il ne luy ſuffit point de dédaigner ſes feux,
De prendre un air ſévere en rejettant ſes vœux,
Elle inſulte à ſa flame, & prenant pour outrage
De ſes empreſſemens le téméraire hommage,
Elle ne cache point qu'un éternel mépris
Des devoirs qu'il luy rend ſera l'unique prix.
Vaincu par ſa douleur, que tous les jours augmente
De l'Objet qu'il cherit la rigueur éclatante,
Il va devant ſa porte, & d'une triſte voix
Luy peignant ſes ennuis pour la derniere fois,
C'eſt trop, dit-il, c'eſt trop, je cede, Anaxarete.
Tu ne ſouffriras plus de ma flame indiſcrete,
Et je vais mettre fin à des ſoins odieux
Qu'à ta noble fierté tu crois injurieux.

Prépare ton triomphe, il y va de ta gloire,
Et pour mieux relever l'éclat de ta victoire,
Qu'un Laurier sur ta teste explique hautement
Le plaisir que te fait le trépas d'un Amant.
Je meurs, & sans regret j'abandonne une vie
Que déja mille fois ta rigueur m'a ravie.
Réjouïs-toy, Cruelle, & ne m'accuse plus
De former en t'aimant des souhaits superflus.
Du moins, si j'ay toûjours merité ta colere,
Je vais avoir enfin la douceur de te plaire,
Et ma mort que tu veux pour preuve de ma foy,
Te donnera sujet de te louër de moy,
Mais ne présume point, quoy que ta haine ordonne,
Qu'avant que de mourir mon amour m'abandonne.
Malgré tous tes mépris, j'en sçauray dans mon cœur
Jusqu'à ce que j'expire en conserver l'ardeur.
Je te soumets encor mon ame toute entiere,
Et je ne te perdray qu'en perdant la lumiere.
La renommée en vain t'apprendroit mon trépas;
Sur un bruit si confus tu ne le croirois pas.
Afin de t'en donner la vive certitude,
Puisqu'il faut ce spectacle à ton ingratitude;
Moy-mesme devant toy j'iray me presenter
Dans le funeste état qui doit te contenter.

Redevable à ma main qui t'aura bien servie,
Pasle & défiguré tu me verras sans vie,
Et repaistras tes yeux, qui reglerent mon sort,
Du plaisir inhumain de joüir de ma mort.
O Dieux, dans les douceurs de la grandeur celeste,
Des choses d'icy bas si quelque soin vous reste,
Daignez de mon amour dans un long avenir,
Tout malheureux qu'il est, porter le souvenir.
C'est tout ce que de vous il m'est permis d'attendre.
Faites parler d'un feu si constant & si tendre,
Et donnez au renom dont j'ose me flater
Ce qu'à mes tristes jours il vous a pleu d'oster.

Aprés qu'Iphis s'est plaint quelque temps de la sorte,
Son fatal desespoir, au haut de cette porte,
Qui de tant de bouquets a receu l'ornement,
Luy fait de son trépas préparer l'instrument.
Il y met le cordeau qui doit finir sa peine,
Et sa main l'attachant; Tu le veux, Inhumaine,
Je fais ce qu'on t'a veu trop long-temps souhaiter.
Voila les fleurs, dit-il, qu'il te plaist d'accepter.
En achevant ces mots à mourir il s'appreste.
Dans le cordeau funeste il fait entrer sa teste,

Et ſon corps demeurant ſuſpendu par ſon poids,
Il perd preſque auſſi-toſt le jour avec la voix.
Dans ce dernier moment tourné vers ce qu'il aime,
Il ſemble encor luy faire un preſent de luy-meſme.
Ne pouvant reſpirer en ce terrible état,
Des pieds contre la porte il frape, il ſe debat;
On ouvre. Quel ſpectacle! On s'aſſemble, on s'écrie,
On tâche à le ſauver, il n'avoit plus de vie.
Le malheur de ſa mort à ſa Mere annoncé
D'horreur en l'apprenant rend tout ſon ſang glacé.
On rapporte ſon corps, elle pleure, l'embraſſe,
Et ſans rien écouter, pleine de ſa diſgrace,
Les yeux tout égarez, le viſage interdit,
A demi furieuſe elle fait, elle dit
Tout ce que dans un mal dont le coup deſeſpere
Une Femme eſt capable & de dire & de faire.
Aprés que pour ce Fils de longs gemiſſemens
Ont de ſon tendre cœur marqué les ſentimens,
Quoy qu'un ſoin ſi cruel déchire ſes entrailles,
Elle fait préparer ſes triſtes funerailles,
Et pour luy rendre enfin les honneurs du bucher,
En appareil lugubre on commence à marcher.
On traverſe la Ville, & comme Anaxarete
Dont le remords déja fait la peine ſecrete,

Loge ſur le paſſage, au bruit qu'en ce moment
Fait le Convoy funebre en marchant lentement.
Voyons de quel éclat cette Pompe peut eſtre,
Dit-elle, en ſe mettant en ſuite à la feneſtre.
A peine elle a jetté les yeux ſur le Cercueil,
Que Venus & l'Amour puniſſent ſon orgueil.
De ces yeux endurcis l'immobile paupiere
Ne peut plus deſormais s'ouvrir à la lumiere.
Son corps, d'où fuit le ſang, perd la vive couleur
Que de ce meſme ſang luy donnoit la chaleur.
Elle veut reculer, un froid mortel l'arreſte.
Elle tâche du moins à détourner ſa teſte.
L'effort eſt inutile, & tout ce qu'elle fait
Pour la mouvoir encor demeure ſans effet.
Le Ciel qui veut punir ſon orgueil invincible,
Fait que la dureté de ſon cœur inſenſible,
De ce cœur inhumain qu'Iphis n'a pû toucher,
Paſſant dans tout ſon corps, le transforme en Rocher.
Ce n'eſt point une fable, & ſur cette avanture
A Salamine encore on garde une Figure
Qui par ſon action exprime vivement
La maniere & le temps de ce prompt changement.

Sur l'appuy d'un balcon la Figure panchée
Montre à quelque ſpectacle une Femme attachée.
Venus qui dans ſon Temple à tous la laiſſe voir,
Fait aux Fieres par là connoiſtre ſon pouvoir.

Voila, belle Pomone, un exemple effroyable
Des peines que s'attire un cœur inexorable.
Profitez de ſa perte, & quittez la fierté
Dont pour tous vos Amans vous faites vanité.
Quand Vertumne pour vous & ſoupire & s'em-
preſſe,
Ne luy refuſez pas tendreſſe pour tendreſſe.
Donnez ce juſte prix à l'ardeur de ſes feux,
Et rendez-vous heureuſe en le rendant heureux.
De vos Arbres ainſi les fleurs bien étalées
Jamais d'un froid Printemps ne ſentent les gelées.
Ainſi toûjours vos fruits par le vent reſpectez,
Pour meurir dans leur temps, trouvent de doux
Eſtez.

A ces mots rejettant ſes marques de Vieilleſſe,
Vertumne ſe reveſt d'une aimable Jeuneſſe.
Pomone le regarde ; il paroiſt à ſes yeux
Tel qu'on voit le Soleil dans le plus haut des Cieux,
Quand s'eſtant dégagé de quelque épais nuage,
Il brille ſur la Terre avec plus d'avantage.

Si toûjours sa fierté dédaigne ses soupirs,
Il destine la force à remplir ses desirs,
Mais il n'a pas besoin d'user de violence.
Pomone de ce Dieu paye enfin la constance,
Et changeant en douceurs son long & dur ennuy,
Tout ce qu'il sent pour elle, elle le sent pour luy.





HERSILIE DEVENUE DEESSE.

FABLE XIV.



L'Injuste Amulius, lors que Procas expire,
En chassant Numitor, se saisit de l'Empire.

Romulus & Remus, Fils de Rhée & de Mars,
Instruits de leur naissance aprés mille hazards

Par

Par la mort du Tyran dont la haine est trompée
Rendent à leur Ayeul la Couronne usurpée,
Et le jour qu'à Pallas, dans leurs rustiques Jeux
Les Pasteurs demandoient qu'elle les fist heureux,
On éleve les murs de la Ville fameuse
Que l'on voit aujourd'huy par-tout victorieuse.
Voulant pour la peupler obéir aux Destins,
Romulus fait ravir les Filles des Sabins.
A vanger cet affront Tatius se prepare.
Par ce Prince irrité la guerre se déclare.
Le soin du Capitole à Tarpeius commis
Donne accés à sa Fille auprés des Ennemis.
L'or dont elle reçoit la honteuse promesse
A leur livrer ce Fort lâchement l'interesse ;
Mais en vain ce faux charme éblouït sa raison,
Une cruelle mort punit sa trahison,
Et sous leurs boucliers la Perfide étoufée
Couronne leur Victoire, & leur sert de Trophée.
Un peu de temps s'écoule, & ces mesmes Sabins
Qui veulent s'aggrandir en domptant leurs Voisins,
Pour assujettir Rome, usent d'une surprise
Qui d'un heureux succés flate leur entreprise.
Par des lieux détournez dans une obscure nuit,
Iusqu'aux murs de la Ville ils s'avancent sans bruit.

Les Romains s'aſſeurant ſur leurs Portes fermées
Dormoiēt ſans craindre rien de ces Troupes armées,
Mais Junon en ouvre une, & leur ſommeil eſt tel,
Que tous auroient tendu la gorge au coup mortel,
Si Venus, toûjours preſte à prendre leur défenſe
N'euſt pour les ſecourir employé ſa puiſſance.
Au bruit que fait le Pont quand il eſt abaiſſé
Promptement accouruë, elle l'euſt rehauſſé,
Mais l'uſage des Dieux à ſes vœux eſt contraire;
Aucun d'eux ne défait ce qu'un autre a ſceu faire.
Venus voit une Source à quelques pas du lieu
Où Janus dans ſon Temple a les hõneurs d'un Dieu,
Pour rompre les projets que les Sabins meditent,
Elle cherche l'appuy des Nymphes qui l'habitent,
Et les preſſe d'ouvrir les ſoûterrains Canaux
Qui fermez dans leur Antre y retiennent leurs eaux;
Rendant à la Déeſſe obéïſſance entiere,
(Car comment refuſer une juſte priere;)
Elles font tout-à-coup & ſortir & couler
Un Fleuve dont les eaux commencent à rouler,
Mais ce Fleuve aux Sabins coupe en vain le paſſage,
Rien ne peut rallentir l'ardeur de leur courage,
Et l'obſtacle de l'eau qu'ils ont à traverſer,
Quoy que froide & rapide, eſt facile à forcer.

À contenter Venus les Nymphes empreſſées
Pour en venir à bout ſuivent d'autres penſées.
Au deſſous de leurs eaux beaucoup de ſoufre mis
Leur répond de l'effet qu'elles s'en ſont promis.
Chacune prend le ſoin d'y meſler du bitume.
Par un pouvoir ſecret il s'échauffe, il s'allume,
Et des feux qu'il produit la pénetrante ardeur
En a bien-toſt chaſſé la glaçante froideur.
Pour ceux qui s'y jettoient, cõme elle eſtoit extréme,
Le bitume enflamé rend la chaleur de meſme.
L'eau que dans ſa ſurface on voit par-tout bouillir
Sur ce qui la contraint commence à réjaillir.
Les Portes de Janus en ſont toutes fumantes.
Aucun ne veut entrer dans ces ondes brûlantes,
Et par là les Sabins ne peuvent profiter
Du ſecours que Junon avoit ſçeu leur preſter.
Cependant au milieu de ces dures alarmes
Les Romains ont le temps de recourir aux armes.
Inſtruits par Romulus qui les mene au combat,
De leur noble origine ils ſoûtiennent l'éclat.
On ſe meſle, on ſe tuë, & l'horreur du carnage
Offre aux yeux effrayez la plus ſanglante image;
Bien-toſt chaque parti voit enfoncer ſes rangs,
Tout tõbe, & ce ne ſont que Morts & que Mourans.

La terre en eſt couverte, & le Beaupere avide
De voir couler un ſang qu'il traite de perfide,
Sur ſon Gendre vaincu vange l'indigne affront
Dont ſa Fille enlevée a fait rougir ſon front.
A la fin on s'oppoſe à l'aveugle furie
Dont l'excés eſt pouſſé juſqu'à la barbarie.
La paix eſt propoſée, & d'un accord commun
Les deux Peuples unis n'en vont plus faire qu'un.
Romulus y conſent, le Ciel ainſi l'ordonne.
Avec luy Tatius partage la Couronne,
Et lors que les Deſtins ont reglé ſon trépas
Il le laiſſe en mourant Maiſtre des deux Etats.
Romulus les gouverne avec cette prudence
Qui des Sujets zelez gagne l'obéïſſance,
Et lors que ſes hauts faits à force d'éclater,
Pour payer ſa vertu, luy font tout meriter,
Mars, qui ſe reconnoit pour l'Auteur de ſon eſtre,
Des Hõmes & des Dieux va trouver le grãd Maître,
Et malgré la fierté qu'il prend dans les combats,
Devant luy par reſpect mettant ſon caſque bas,
O Vous que craint la Terre, & que le Ciel révere,
Et qui m'avez toûjours fait voir un cœur de Pere,
Dit-il, puiſqu'aujourd'huy l'Empire des Romains
Sur de ſeurs fondemens établit ſes deſſeins,

Et que l'auguſte droit du ſacré diadéme
Fait dépendre d'un ſeul l'autorité ſupréme,
Pourrez-vous refuſer à la haute vertu
Le privilege heureux que tant d'autres ont eu ?
Romulus s'eſt montré digne de ſa naiſſance,
Et lors qu'il a rempli toute mon eſperance,
Je me flate qu'enfin pour l'en recompenſer
Parmi les Immortels vous voudrez le placer.
C'eſt à quoy vous engage une juſte promeſſe,
Car j'ay toûjours preſent ce que voſtre tendreſſe,
Dont cent fois j'ay ſenti les effets glorieux,
Vous fit me dire un jour en preſence des Dieux.
Je conſens, dites-vous, pour honorer ta race,
Qu'avec nous dans le Ciel un de tes Fils ait place.
Exaucez ma priere, & daignez m'accorder
Ce que pour Romulus j'oſe vous demander.
Jupiter par un prompt & violent orage
De ſon conſentement donne un ſeur témoignage.
Des nuages obſcurs envelopent les airs.
On ne voit plus de jour que celuy des éclairs,
Et le bruit éclatant d'un horrible tonnerre
Par des coups redoublez épouvante la Terre.
Ce ne ſont point pour Mars des ſignes ſuperflus,
Il voit qu'on luy permet d'enlever Romulus.

Sur ſon char teint de ſang auſſi-toſt il s'élance,
Et ſe tenant debout appuyé ſur ſa lance,
Il pouſſe ſes chevaux par le plus droit chemin,
Et leur fait fendre l'air juſqu'au Mont Palatin.
Là, reglant ſes Sujets par des loix équitables
Romulus leur donnoit des avis profitables,
Et tandis qu'en bon Prince il tâche à les porter
A l'amour des vertus qu'il eſt beau d'imiter,
Tout-à-coup à leurs yeux Mars le fait diſparoiſtre.
Ce qu'il eut de mortel alors ceſſe de l'eſtre,
Son corps ſe purifie, & dans les airs porté
S'éleve vers les Cieux avec rapidité.
C'eſt ainſi que ſe perd, dans la nuë enfoncée
Une balle de plomb que la fronde a pouſſée.
Il change en meſme temps & de forme & d'état;
D'une Divinité tout marque en luy l'éclat.
Il eſt digne d'un Temple, & déja ſon viſage
A pris les meſmes traits que l'on donne à l'image,
Où comme Quirinus icy bas adoré
De la robe d'un Dieu chacun le voit paré.

Herſilie, au moment que la nouvelle arrive
Que d'un Epoux ſi cher ce changement la prive,
Sent ce qu'ont de plus vif les plus fortes douleurs,
Le regrette, le cherche, & s'abandonne aux pleurs.

Junon inſtruit Iris de ce qu'elle doit faire
Pour rendre à ſon amour ſa perte moins amere.
Iris, pour obéir à cét ordre preſſant
Par un chemin en arc ſur la Terre deſcend.
Les diverſes couleurs dont elle peint la nuë,
Lors qu'elle doit paroiſtre, annoncent ſa venuë.
Elle ſuit de cét Arc les éclatans détours,
Se rend prés d'Herſilie, & luy tient ce diſcours;
Princeſſe, qu'à l'envi vos Sujets conſiderent,
Qu'ainſi que les Sabins tous les Romains reverent,
Et qu'on peut appeller par un rare bonheur
De l'un & l'autre Peuple & l'amour & l'honneur.
Vous, qui de Romulus par un noble Hymenée
Partagiez dignement la haute deſtinée,
Et qui, quand ſes vertus l'ont fait changer de lieu,
Meritez aujourd'huy d'eſtre Femme d'un Dieu,
Banniſſez le ſouci qui vous tient en alarmes,
A ce fidelle Epoux c'eſt trop donner de larmes;
Si le voir eſt pour vous un plaiſir ſans égal,
Venez, je vous conduis ſur le Mont Quirinal.
De ce Roy glorieux, des autres Rois l'exemple,
A l'ombre d'un grand Bois vous y verrez le Temple,
Et les honneurs divins qui luy ſont accordez
Pourront vous conſoler de ce que vous perdez.

Hersilie attentive à ce rapport fidelle,
Baissant les yeux de crainte, ô Déesse, dit-elle,
Car sans sçavoir quel rang vous tenez dans les Cieux,
Je reconnois en vous l'éclat brillant des Dieux.
Je vous suis; menez moy sur ce Mõt plein de charmes
Où la main d'un Epoux doit essuyer mes larmes.
Sans luy, sans son amour ne pouvant rien vouloir,
C'est me conduire au Ciel que me le faire voir.

Cette Reine à ces mots suit Iris qui la mene,
Elle entre dans le Bois où doit finir sa peine.
Soudain un Astre tombe, & mille & mille feux
Volent en serpentant autour de ses cheveux.
D'une clarté celeste elle est illuminée,
Et lors que de rayons sa teste est couronnée,
Pour l'élever au Ciel dont Romulus jouït,
Avec elle dans l'air l'Astre s'évanouït.
Alors elle revoit l'Objet de sa tendresse.
Il suffit qu'il soit Dieu pour la faire Déesse.
Il reconnoit par là ses empressez transports,
Et change avec son nom la forme de son corps.
C'est Ora desormais, ce n'est plus Hersilie.
Toûjours un mesme sort l'un à l'autre les lie,
Ils n'ont tous deux qu'un Temple, & dans le mesme (lieu
On adore aujourd'huy la Déesse & le Dieu.

Fin du quatorziéme Livre.



LIVRE XV.

BOULES NOIRES CHANGE'ES EN BOULES BLANCHES.

FABLE I.



Omulus diſparu met tout le monde en peine.

Il s'agit de remplir la grandeur ſouveraine,

Il faut avec honneur en ſoûtenir le poids,

Et l'on doute ſur qui tombera ce grand choix.

Lors qu'on en délibere, enfin la voix publique,
En faveur de Numa de tous costez s'explique.
Au Trone avec plaisir chacun le voit monter.
Nul autre mieux que luy n'eust pû le meriter.
Nourri chez les Sabins dont il tient la naissance,
Il avoit de leurs loix l'entiere connoissance,
Mais c'est peu; son esprit est capable de tout,
Et des plus hauts secrets cherche à venir à bout.
Curieux de s'instruire il veut sur toutes choses
Consulter la Nature, & connoistre les causes,
Et sans apprehender fatigues ny dangers,
Il court, tout jeune encore, aux Pays étrangers.
Il arrive à Crotone, & quoy qu'en Italie,
Voyant de Peuples Grecs cette Ville remplie,
Dans l'ardeur de sçavoir qui l'avoit pû fonder,
Aux plus vieux Habitans il va le demander.
L'un d'entr'eux qui connoist ce qu'aux races futures
L'éloignement des temps peut cacher d'avantures,
Apprenant de Numa le loüable souci,
Satisfait son envie, & l'éclaircit ainsi.
A dompter Gerion Hercule mit sa gloire.
Il emmena ses Bœufs pour prix de sa victoire,
Et riche du butin qu'il luy sceut enlever,
Au port de Lacinie on le vit arriver.

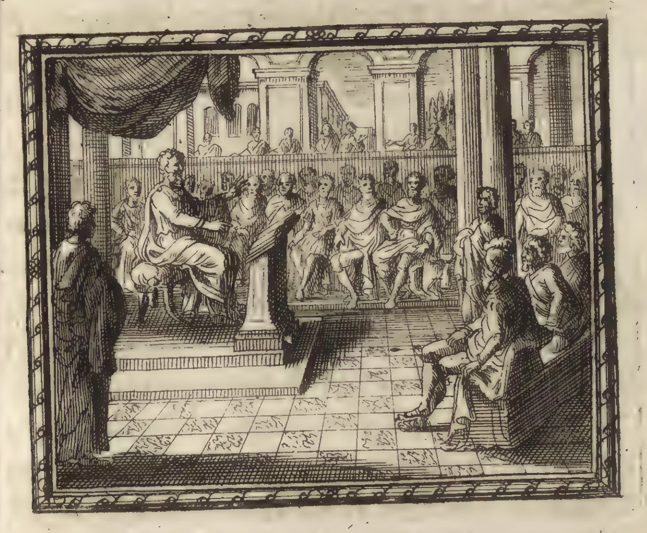
Tandis que ses Troupeaux laissez au pasturage
Erroient en liberté le long de ce rivage,
Il entra chez Croton, où délivré des flots
Il connut le plaisir que donne le repos.
Aprés un long travail il eut l'ame ravie
D'y gouster les douceurs d'une tranquille vie,
Et lors qu'il en partit; Ne croy pas que jamais
Rien me fasse oublier les biens que tu m'as faits:
Par moy, ton nom, dit-il, sera couvert de gloire.
Je veux que l'avenir en garde la memoire,
Et que ce mesme lieu, devenu Ville un jour,
Soit de tes Petits-Fils le renommé séjour.
L'effet depuis ce temps a suivi sa promesse.
Alemon eut un Fils estimé dans la Grece.
Il s'appelloit Micille, homme sage, pieux,
Et de ceux de son temps le plus cheri des Dieux.
Une nuit lors qu'il dort Hercule luy déclare
Qu'à quitter sa Patrie il faut qu'il se prépare,
Et qu'il aille habiter, en s'éloignant d'Argos,
Où dans un fond pierreux l'Esar roule ses flots.
L'ordre est irrevocable, & s'il ose l'enfraindre,
Rien ne peut l'affranchir des malheurs qu'il doit craindre.

La menace l'étonne, & pouvoit l'ébranler,
Et lors que pour s'en plaindre il s'apprefte à parler,
Hercule difparoit, & le fonge le quitte.
Il fe leve inquiet, examine, médite.
Sa raifon l'embarraffe, & ce qu'il a fongé
Tient par un dur combat fon efprit partagé;
Aux volontez d'un Dieu fi fes defirs fe rendent,
Il voit que ce Dieu veut ce que les loix défendent;
La Patrie a fes droits qui font à refpecter,
Et 'on punit de mort ceux qui l'ofent quitter.
Il paffe tout le jour agité de ce trouble;
Il voudroit le bannir, mais la nuit le redouble.
Hercule fe montrant une feconde fois
Dans un fonge nouveau fait entendre fa voix,
Luy donne le mefme ordre, & fi fa refiftance
Continue à marquer fon peu d'obéiffance,
Tant de maux à la fois le doivent accabler,
Qu'on n'en fçauroit fouffrir l'image fans trembler.
La frayeur malgré luy perfuade Micille,
Il refout de partir, on l'apprend dans la Ville.
Voyant qu'il s'y prépare, on l'accufe, on fe plaint.
S'il méprife les loix il eft de crime atteint,
Et peut-il en donner une marque plus claire,
Que de choifir pour vivre une Terre étrangere?

Convaincu par luy-mesme il ne peut éviter
Le coup que contre luy les hommes vont porter.
Alors levant les mains vers la voute celeste,
L'espoir des Malheureux, & le seul qui luy reste;
O toy, dit-il, ô toy, que tes faits glorieux
Aprés tant de travaux ont placé dans les Cieux,
Hercule, sauve-moy d'une loy qui m'opprime.
Si je suis criminel, de toy seul vient mon crime.
Quand mon Pays se plaint que j'ose le trahir,
Tu le sçais, qu'ay-je fait que vouloir t'obéir?
L'usage de tout temps estoit inviolable,
Que lors qu'il s'agissoit de juger un Coupable,
Des Cailloux noirs ou blancs ordõnoient de son sort.
Les uns estoient de vie, & les autres de mort.
On suivit cét usage en condamnant Micille,
Et son crime estant seur puisqu'il quittoit la Ville,
Tout fut noir, & son sang eust lavé ce forfait,
Si pour le secourir Hercule n'eust rien fait.
Chaque pierre de l'Urne aux Juges presentée,
De noire qu'elle estoit lors qu'elle y fut jettée,
En sortit toute blanche, & par ce changement
Le Coupable évita le fatal jugement.
A son Liberateur il fit un sacrifice,
Et pour se mettre en mer trouvant le vent propice;

Il cingla vers Tarente, & laiſſant Sybaris
Continua ſa route au Golphe de Thuris.
Il vit toute la coſte à Temeſe ſujette,
Et les champs d'Iapix, & les eaux du Néethe,
Et ſuivant le rivage, il ſe rendit enfin
Au lieu que luy marquoient les ordres du Deſtin.
Là, ſur le Fleuve Eſar, prés de ſon embouchure
Baſtiſſant une Ville où fut la ſepulture
Qui renfermoit les os du genereux Croton,
De cét hoſte d'Hercule il luy donna le nom.
Voila, ſage Numa, quoy qu'on s'en imagine,
Tout ce qu'on peut ſçavoir touchant ſon origine,
Et pourquoy l'Italie en ce bord écarté
Vous fait trouver un lieu par des Grecs habité.





DOCTRINE DE PYTAGORE.

FABLE II.



UMA ne quitte point cette fameuse Ville

Sans chercher ce qui peut luy devenir utile.

Il y voit Pytagore, homme rare & divin,

Qui fuyant de Samos le malheureux destin,

Quand la force y détruit la liberté publique,
Evitoit dans Crotone un pouvoir tyrannique.
Quoy qu'il fust éloigné des Astres & des Cieux,
Son esprit pénetrant l'élevoit jusqu'aux Dieux.
Il découvroit leur estre, & ce que la Nature
Tient pour les yeux du corps dans une nuit obscure;
Quel qu'en fust le mistere, à force d'y fouiller,
Avec les yeux de l'ame il l'alloit débrouiller.
Lors que de ses secrets par de frequentes veilles
Il avoit pleinement éclairci les merveilles,
Il en estoit prodigue, & c'estoient des trésors
Qu'il cherchoit avec soin à répandre au dehors.
De ceux qui l'écoutoient le merveilleux silence
Des leçons qu'il donnoit faisoit voir l'importance,
Et plus à ses discours chacun d'eux s'appliquoit,
Plus ils sçavoient gouster ce qu'il leur expliquoit:
Qui n'eust pas admiré sa doctrine profonde?
Il leur dévelopoit l'origine du Monde,
La cause de chaque estre, & quels secrets ressorts
Dans leurs divers emplois font mouvoir tous les corps.
Ravy de les instruire, on l'entendoit resoudre
Ce qui forme la neige, ou fait gronder la foudre,

Si ce grand bruit qui tient les hommes étonnez
Vient ou de Jupiter , ou des Vents mutinez ;
Pourquoy la Terre tremble, & ſous quelle puiſſance
Les Aſtres dans leur cours ont de la dépendance.
Enfin il n'eſtoit rien d'obſcur ny de caché
Où cét Homme excellent ne ſe fuſt attaché.
Sa rigide vertu par de ſages maximes
N'accordoit aux Mortels que des droits legitimes ;
Ce fut luy le premier qui les tirant d'erreur,
A vivre d'Animaux leur fit voir de l'horreur,
Et qui par des leçons utiles & ſçavantes
Eſſaya d'éclairer leurs ames ignorantes ;
Leçons dont à jamais ils devoient faire cas.
Elles diſoient beaucoup, mais ils n'y crurent pas.
Ceſſez, s'écrioit-il, de vous rendre coupables,
Et de ſouiller vos corps par des mets deteſtables.
Vivez, mais au carnage à quoy bon recourir ?
N'avez-vous pas des bleds qui vous peuvent nourrir?
Les arbres, dont les fruits juſqu'en vos mains deſcen-
dent,
Vous font maiſtres des biens qu'en tous lieux ils ré-
pandent.
La vigne ne produit ſes raiſins que pour vous.
Les herbes la pluſpart ont des ſucs aſſez doux,

Chacune en sa maniere à l'Homme est profitable.
Il en est que le feu rend d'un goust agreable,
Et quand vous n'auriez point ces mets pour vos repas,
Et le lait & le miel ne vous manqueroient pas.
La Terre chaque jour vous donne avec usure
Tout ce qui peut suffire à vostre nourriture,
Et rien ne vous oblige aux meurtres inhumains
Qui vous font à toute heure ensanglanter vos mains.
Quelle aveugle fureur les y tient toûjours prestes?
Se repaistre de chair est le propre des Bestes.
Encor, toutes n'ont pas l'indigne avidité
Qui comme elles vous porte à tant de cruauté.
Les Brebis, les Chevaux quoy que fiers & superbes,
Les Chevres & les Bœufs vivent de grains & d'herbes.
Si les Ours, les Lions, les Tigres & les Loups
Sans pitié dans le sang éteignent leur couroux,
Ce sont des Animaux qu'un naturel sauvage
Retenant dans les Bois accoustume au carnage.
Quel crime, & qu'il devroit exciter de remords
De vouloir s'engraisser en dévorant des corps,
De faire lâchement de ses propres entrailles,
Pour une Beste morte, un lieu de funerailles,

Et de chercher à vivre en causant le trépas
D'un chetif Animal qui ne se défend pas?
Quoy, parmi tant de biens dont pour vous satis-
faire
La Terre, cette bonne & prévoyante Mere,
Vous laisse le choix libre, & l'usage certain,
N'a-t'elle rien qui puisse assouvir vostre faim?
N'est-ce qu'aux mets sanglans que vos desirs aspirent?
Aimez-vous seulement ce que vos dents déchirent,
Et par d'affreux repas, voulez-vous imiter,
En Cyclopes gloutons, ce qu'on doit détester?
Opposez la raison à l'ardeur execrable,
Qui d'un sang innocent rend l'Homme insatiable.
Vostre goust déreglé sera-t'il le plus fort,
Et ne vivrez-vous point qu'il n'en couste une mort?
Estoit-ce de la sorte, Insensez que nous sommes,
Que dans le Siecle d'or vivoient les premiers Hom-
mes; (fruits
Siecle heureux où chacun content d'herbe & de
Ne cherchoit que les biens par la Terre produits,
Sans que d'un Animal la chair par morceaux mise
Satisfist une avide & sale gourmandise?
Les Oiseaux qui voloient alors en seureté
Jouïssoient d'une entiere & douce liberté.

Le Lievre moins timide erroit dans les Campagnes,
Sans craindre qu'un Chasseur descendist des Montagnes ;
Et dans le fond des eaux l'appast des hameçons
Ne tendoit aucun piege aux credules Poissons.
Alors on ignoroit que la noire malice
Dust un jour inventer la fraude & l'artifice.
La paix regnoit par-tout, mais lors que l'un des Dieux,
Du bonheur des Mortels, quel qu'il soit, envieux,
Leur eut fait prendre goust à ces chairs déchirées
D'Oiseaux tuez en l'air, de Bestes massacrées,
L'innocence bannie, & le crime souffert
Laisserent le chemin à mille maux ouvert.
Du fer d'abord peut-estre on ne connut l'usage,
Que pour fuir d'un Lion l'impetueuse rage.
Son sang le teignit seul, c'estoit sans doute assez.
Du moins on excusoit ces attentats forcez,
Et sans estre cruel, on déroboit sa vie
Aux dents d'un Animal qui nous l'auroit ravie ;
Mais si pour s'en défendre on cherchoit son trépas,
Par quel droit, de sa chair s'apprester un repas ?
On ne borna pas là cette ardeur sanguinaire
Qui par le meurtre seul aime à se satisfaire.

En cent occaſions on la fit éclater,
Les plus doux Animaux ne purent l'éviter,
Et le Porc fut, dit-on, la premiere victime
Qu'on s'aviſa d'offrir pour expier le crime
Du dégaſt qu'en un champ de ſemence couvert
Par ce vil Animal Cerés avoit ſouffert.
On crut du meſme ſort que le Bouc eſtoit digne,
Aprés qu'il fut ſurpris en rongeant une Vigne.
L'immolant à Bacchus qu'il falloit appaiſer,
Du moins cette rigueur ſe pouvoit excuſer,
Et par l'un & par l'autre une faute commiſe
Meritoit que leur ſang lavaſt leur entrepriſe;
Mais qu'ont fait les Brebis que l'on voit tous les jours
Dans nos divers beſoins nous offrir du ſecours?
Leur lait, ce doux nectar dont nous avons l'uſage,
Nous fournit à toute heure un ſavoureux breuvage,
Et pour nos veſtemens, la laine qu'on leur tond
Eſt dans des temps reglez un don qu'elles nous font.
A quoy qu'un gouſt pervers cõtre elles nous convie,
Leur mort eſt beaucoup moins utile que leur vie.
Qui ſçait qu'on les égorge & les laiſſe perir,
Perd bien plus qu'il ne peut gagner à s'en nourrir.
De quel crime d'ailleurs lesBœufs ſont-ils coupables,
Ces Animaux ſi doux, ſi ſimples, ſi traitables,

Et qui nez au travail, les poussast-on à bout,
Ne se rebutent point, & fournissent à tout?
C'est sans doute une lâche & noire ingratitude,
Aprés qu'ils ont gemi sous le joug le plus rude,
De ne les en tirer qu'afin de s'en servir
A contenter la faim que l'on veut assouvir.
Quoy, pour renouveller les dons de chaque année,
Dans nos Champs la Charuë à longs sillons trainée,
Nous aura tant de fois fait recueillir par eux
Les moissons que la Terre abandonne à nos vœux;
On leur devra les bleds dont abondent nos Plaines,
Et sur leur col miné de fatigues, de peines,
Nos mains feront tomber, pour prix de leur secours,
L'impitoyable fer qui doit trancher leurs jours?
Suivre une si honteuse & si barbare envie,
C'est ne meriter pas ce qui soûtient la vie.
Mais ce forfait commis n'est point encore assez.
On fait à le souffrir les Dieux interessez,
Et Jupiter, dit-on, quoy qu'ennemi du crime,
Approuve qu'un Taureau luy serve de victime.
Comme l'exemple est propre à tout justifier,
On choisit le plus beau pour le sacrifier,
Et rien ne luy nuit tant, dans ce choix qu'il faut faire,
Que d'estre sans défaut, & d'avoir de quoy plaire.

Le Preſtre qui luy doit porter le coup mortel
En appareil pompeux le conduit à l'Autel.
A l'éclat qu'il reçoit de ſes Cornes dorées
Se joignent des rubans dont elles ſont parées.
Sur le haut de ſa teſte on met quelques gaſteaux,
Faits peut-eſtre des grains qu'on doit à ſes travaux.
Aprés des vœux offerts, ſans qu'il puiſſe comprendre
Qu'on en veut à ſon ſang & qu'on va le répandre,
Le couteau par le Preſtre en ſa gorge enfoncé
L'a par terre ſans force à peine renverſé,
Que de ſon corps ouvert les entrailles oſtées
Sont par chaque Miniſtre à loiſir conſultées,
Comme ſi leurs regards avides, curieux
Y faiſoient découvrir la volonté des Dieux.
  Eſprits intemperez, qu'une indigne manie
Contre les Animaux porte à la tyrannie,
D'où vous vient ce cruel & dur emportement
Qui de mets défendus vous fait un aliment?
Ah, de grace, ſuivez de plus ſaines maximes.
Songez que par ces mets vos repas ſont des crimes,
Et qu'en mangeant des Bœufs ſans raiſon égorgez,
C'eſt de vos Laboureurs la chair que vous mangez.
Il faut aller plus loin, & puiſqu'un Dieu m'inſpire,
Je vous découvriray ce qu'il me force à dire.

Mon esprit plus qu'humain puisant dans ses clartez
Vous dévelopera les grandes veritez.
Je sçauray de l'erreur vous oster les obstacles,
De mesme qu'Apollon je rendray des Oracles,
Et rompant le bandeau dont vos yeux sont couverts,
Je vous étaleray l'ordre de l'Univers.
Par là vous pourrez voir, en parcourant chaque estre,
Ce qu'aucun avant moy n'a tâché de connoistre.
Mais pour vous éclaircir ces secrets importans,
Dans une obscure nuit demeurez si long-temps,
Je veux quitter la Terre, & cherchant dans les nuës,
Pour m'élever au Ciel, des routes inconnuës,
De toute ombre du faux pleinement dégagé,
Redoubler le fardeau dont Atlas s'est chargé.
De là considerant les Mortels imbecilles,
Dispersez chaque jour par des soins inutiles,
Je feray mes efforts pour conduire leurs pas
Vers la droite raison qu'ils ne connoissent pas,
Et comme dans leur long & penible exercice
La crainte de mourir fait leur plus grand supplice,
Du sort qui les attend leur esprit éclairci
Sera moins inquiet, si je leur parle ainsi.

Hommes trop insensez, dont le foible courage
De la mort sans trembler ne peut souffrir l'image,
Pourquoy

Pourquoy vous figurer des lieux noirs & ſans bruit,
Où regnent les horreurs d'une éternelle nuit ?
Le Cocyte, le Styx, & tous Fleuves ſemblables
Sont des noms inventez pour donner cours aux
fables,
Et l'on s'aſſujettit à de vains embarras
Quand on craint les perils d'un Monde qui n'eſt pas.
Le corps aprés la mort n'eſt pas ce qu'on préſume.
Que la flame au bucher, que le temps le conſume,
Ne croyez pas qu'il ſouffre, & que dans les Enfers
Il ſoit, pour l'y punir, des abîmes ouverts.
Pour l'ame, on ſçait qu'elle eſt d'une eſſence im-
mortelle,
Par le temps, par le feu, rien ne perit en elle,
Et toûjours éclairée en ce qu'elle connoit,
Quand elle quitte un corps, un autre la reçoit.
D'un decret éternel c'eſt l'ordre inviolable,
Et j'en ſuis un témoin qu'on peut tenir croyable.
Jadis je fus Euphorbe; alors, je m'en ſouviens,
Dans le temps que les Grecs attaquoient les Troyens,
J'entray dans la meſlée, où par un coup de lance
Mon ſang de Menelas ſatisfit la vangeance.
Meſme ayant dans Argos, Ville d'un grand renom,
Viſité depuis peu le Temple de Junon,

Parmi quelques presens que les Princes de Grece,
Lors qu'ils eurent vaincu, firent à la Déesse,
J'y vis le Bouclier, dont en plusieurs combats,
Pour défendre Priam, j'avois chargé mon bras.
Par un arrest du Ciel qu'il faut qui s'accomplisse,
Tout change, mais enfin il n'est rien qui perisse.
L'Ame dont rien ne peut éteindre les clartez,
Passant d'un corps dans l'autre, erre de tous costez.
Telle ayant animé quelque temps une Beste,
Trouve le corps d'un Homme où le hazard l'arreste;
Et quittant l'Homme en suite, elle va tour-à-tour
Dans celuy d'une Beste établir son séjour.
Voyez ce qu'est la cire entre les mains sçavantes.
On a beau luy donner des formes differentes.
De sa facilité quoy qu'on puisse exiger
Elle est la mesme cire, & rien n'y peut changer.
Ainsi l'Ame, toûjours de perir incapable,
Garde un estre réel, solide, invariable,
Et ne fait seulement par de secrets ressorts,
Qu'accommoder sa forme au changement du corps.
Qu'à suivre mes conseils vostre raison s'applique.
Je dis ce que m'enseigne un esprit prophetique.
Par une trop gourmande & basse avidité
Ne laissez point en vous ceder la pieté.

Du corps d'un Animal quand par un meurtre infame
Vos gloutons appetits ont fait chasser une Ame,
Cette Ame qui s'est veuë en des corps differens,
A peut-estre animé quelqu'un de vos Parens.
Renonçant desormais à cette violence
Ayez un juste égard aux droits de l'alliance;
Et songez que de l'Homme on abaisse le rang
A nourrir l'un par l'autre, & le sang par le sang.
Le vent m'ayant déja poussé si loin sur l'onde,
Ne laissons, s'il se peut, rien à voir dans le Monde.
Chaque chose toûjours s'y trouve en mouvement.
Tout y passe; & par-tout ce n'est que changement.
Le temps mesme, le temps ne sçauroit s'en défendre,
Tel qu'un Fleuve qu'on voit dans la Plaine s'étendre,
Et dont, sans s'arrester, l'eau qui toûjours se fuit,
Poussée en s'avançant, pousse celle qui fuit;
Il s'échape, & coulant d'une vîtesse extrême,
Pour se renouveller il se détruit luy-mesme.
Il court, se précipite; un moment est passé,
Et n'est plus ce qu'il fut dés qu'il a commencé.
Celuy qui n'estoit pas luy succede & le chasse,
Et chassé par un autre il luy quitte la place.
Voyez de quelle sorte & la Nuit & le Jour,
Pour se suivre, à l'envi renaissent tour-à-tour.

Le Ciel, pendant le temps qu'en un profond ſilence
Tout gouſte du Sommeil l'agreable puiſſance,
N'a pas le meſme éclat que luy fait recevoir
L'Etoile du matin lors qu'elle ſe fait voir,
Et ſa couleur devient encore plus brillante,
Quand l'Aurore en ſon char, d'une mine riante,
Dans ſon plus magnifique & pompeux appareil
Annonce à l'Univers le retour du Soleil.
Cét Aſtre lumineux qu'on ſouhaite, qu'on aime,
Luy-meſme eſt chaque jour different de luy-meſme.
Dans le temps qu'il commence ou qu'il ceſſe d'agir,
Se levant, ſe couchant, nous le voyons rougir,
Et lors qu'au haut des Cieux, où ſans aucun nuage
D'un air pur & meilleur il trouve l'avantage,
Toûjours de plus en plus dans ſon cours élevé,
Des vapeurs de la Terre il s'eſt comme ſauvé,
Il jette, en achevant de fournir ſa carriere,
Une plus éclatante & plus vive lumiere.
La Lune, qui la nuit nous preſte ſa clarté,
Ne montre pas toûjours une égale beauté.
Elle eſt, au premier jour qu'elle commence à croître,
Moins grande, qu'au ſuivant on ne la voit paroiſtre;
Et cét Aſtre une fois arrivé dans ſon plein
Eſt plus grand aujourd'huy qu'il ne ſera demain.

Chaque chose à changer est ainsi destinée.
Dans les quatre Saisons qui divisent l'Année
Ne remarquez-vous pas, en observant leurs cours,
Les Ages differens qui partagent nos jours?
Lors qu'elle est au Printemps, elle est dans son Enfance.
Cette saison ne peut que flater l'esperance,
Tout ce qu'elle produit, herbes, feuilles & fleurs,
Etalent à l'envi leurs plus vives couleurs;
Mais les fleurs font en vain le plus brillant parterre,
Une aimable verdure en vain pare la terre,
Ce n'est rien de solide, & ce qu'en divers lieux
Leur mêlange a d'éclat, ne peut plaire qu'aux yeux.
L'Esté vient, & l'année exempte de foiblesse
Au sortir du Printemps entre dans sa Jeunesse.
Cét âge, plein de force & de fecondité,
Le conduit par l'Automne à sa maturité.
Ses brûlantes ardeurs alors sont temperées,
Ce qu'elle a de chaleurs sont chaleurs moderées.
Elle tient un milieu qui luy fait avoir part
A ce qu'ont de meilleur le Jeune & le Vieillard.
Quoy qu'éloignée encor de l'extréme Vieillesse,
On ne luy trouve plus l'éclat de la Jeunesse.

Ses cheveux ſont meſlez, & blanchiſſant toûjours
Parmi de beaux Soleils elle a de mauvais jours.
Enfin d'un air peſant le triſte Hiver arrive.
D'un reſte de vigueur ſon froid glaçant la prive.
Elle n'avance plus qu'à pas tardifs & lents;
Et manque de cheveux, ou n'en a que de blancs.
C'eſt ainſi que nos corps déperiſſant ſans ceſſe
Vont de l'âge robuſte à l'extréme Vieilleſſe.
Malgré l'accroiſſement qu'ils reçoivent d'abord,
Chaque pas dans la vie eſt un pas vers la mort,
Et demain, par un ſort commun à tous les hommes;
Nous ne nous verrons plus ce qu'aujourd'huy nous ſommes.
Il fut pour nous un jour où ſans eſtre formez,
Sans que d'aucun eſprit nous fuſſions animez;
Par le premier effet d'une vive ſemence,
De ce que nous ſerions nous eſtions l'eſperance.
Geſnez dans la priſon où nous fumes conceus;
Nous attendions qu'au Jour nos corps fuſſent receus.
Dans ce temps la Nature, habile autant que ſage,
Pour les bien aſſortir mit la main à l'ouvrage,
Et lors qu'elle connut qu'il les falloit tirer
Du lieu qui commençoit à les trop reſſerrer,

Afin de nous donner liberté toute entiere
D'en laiſſer à loiſir étendre la matiere,
Faiſant ceſſer enfin noſtre captivité,
Du Soleil à nos yeux elle offrit la clarté.
L'Homme, à le regarder lors qu'il entre à la vie,
N'eſt pas dans un eſtat qui puiſſe faire envie.
Sans force dans les maux dont on le voit ſurpris,
Il n'a pour tout ſecours que ſes pleurs & ſes cris.
Bien-toſt couché par terre, à moins qu'on ne l'arrête,
Il marche à quatre pieds comme fait une Beſte.
En ſuite il ſe ſoûleve, & ſon pas incertain
Demande pour appuy qu'on luy preſte la main.
Aſſez fort par luy-meſme il n'a plus beſoin d'aide,
Et l'âge de vigueur à l'Enfance ſuccede,
Temps heureux où la force eſt peinte ſur le front.
Mais helas ! à paſſer nul autre n'eſt ſi prompt.
Son Automne ſurvient, âge meur & ſolide.
A fuir, quand on s'y trouve, il n'eſt pas moins rapide,
Et l'Homme tombe enfin dans la froide Saiſon
Qui luy glaçant le corps affoiblit ſa raiſon.
Elle détruit en luy par ſa lente pareſſe
La bouillante vigueur qu'il eut dans ſa Jeuneſſe.
C'eſt alors, que Milon, ſous le dur poids des ans,
Pleure de voir ſes bras langoüreux & peſans,

Milon de qui la force à nulle autre semblable
Aux plus fiers Animaux estoit si redoutable,
Et qui pour la montrer, quoy qu'il eust entrepris,
Avec Hercule mesme eust disputé le prix.
C'est dans ce temps qu'Helene, autrefois si charmãte,
Consultant son miroir, dont la glace parlante
Ose luy reprocher les rides de son front,
Voit qu'elle n'a que trop merité cét affront.
Dans ce terrible état elle a peine à comprendre
Qu'elle ait jamais fait naistre une passion tendre,
Et demande quel charme en elle ont pû trouver
Et Thesée & Pâris pour vouloir l'enlever.
Le Temps, ce destructeur des choses les plus stables,
Dont on voit en tous lieux les dégasts effroyables,
Des corps les mieux formez renversant le soûtien,
Abat, consume tout, & ne pardonne à rien.
Mesme les Elemens, cette source feconde
Des principes cachez qui composent le Monde,
Ont part au changement, dont ce vaste Univers
Nous fournit chaque jour mille exemples divers.
Si vous voulez sçavoir, lors qu'ensemble ils s'unissent,
Quels sont leurs mouvemens, & comment ils agissent,
Aux grandes veritez il faut ajoûter foy.
Pour vous les expliquer, je parle, écoutez-moy.
Quatre

Quatre corps dont le Monde éprouve la puiſſance
Sont de tout ce qu'on voit la premiere ſemence.
Deux à leur peſanteur toûjours abandonnez
Vers les lieux les plus bas ſe trouvent entrainez.
De la Terre & de l'Eau c'eſt le ſort neceſſaire.
L'Air eſt comme le Feu de nature legere,
Quoy que pour s'élever dans ſa legereté
Le Feu plus pur que l'Air ait plus d'activité.
Eloignez l'un de l'autre ils ont chacun leur place.
Sans leur concours pourtant il n'eſt rien qui ſe faſſe.
Ils ſont dans l'Univers les principes de tout,
Et toûjours quelqu'un d'eux en l'autre ſe reſout,
C'eſt ce que tous les jours l'épreuve juſtifie,
On connoit que la terre en eau ſe rarefie,
Et qu'en air à ſon tour l'eau qui ſe convertit,
De ce qu'elle a de lourd par là ſe garantit.
L'air s'eſtant déchargé de la vapeur groſſiere
Qui peut appeſantir ſa liquide matiere,
S'éleve, & plus ſubtil enfin qu'auparavant,
Devient ce qu'eſt le feu qu'il trouve en s'élevant.
Dans un ordre contraire, à d'autres loix en ſuite
On voit des Elemens la nature reduite.
Il ſe fait dans chacun un changement nouveau;
Le feu redevient air, l'air ſe reſout en eau,

Et l'eau prend, en perdant l'humeur qui la resserre,
La solide étenduë attachée à la terre.
Enfin il n'est point d'estre assez fort icy bas
Pour subsister toûjours, & ne s'alterer pas.
La Nature absoluë en ce qui dépend d'elle,
Aime à donner à tout une forme nouvelle,
Et ce qui nous paroist ou détruit ou perdu,
Sous une autre figure est au monde rendu.
Quoy que selon nos sens tout passe, tout finisse,
On ne doit point penser que jamais rien perisse.
C'est en vain que le temps cherche à tout ravager.
Aucun corps ne se perd, il ne fait que changer.
Ainsi détrompez vous; ce qu'on appelle naistre
C'est quitter ce qu'on fut pour prendre un nouvel estre,
Et mourir, c'est cesser d'estre ce qu'on estoit
Quand dans ce nouveau corps nostre esprit habitoit.
Mille choses, d'un lieu dans un autre portées,
Ailleurs plus d'une fois sont encor transplantées,
Sans qu'on ait jamais veu ces mouvemens divers
Retrancher rien du tout qui forme l'Univers.
Mais quoy que dans luy-mesme il soit inalterable,
L'estat de chaque corps n'est pas long-temps semblable.

Dans la Jeunesse en vain le bel âge nous rit,
L'estre toûjours demeure, & la forme perit.
Ainsi du Siecle d'or, âge des premiers Hommes,
Le temps nous a conduit au dur Siecle où nous sommes.
Ainsi beaucoup de lieux, autrefois si connus,
Sont tellement changez qu'on ne les trouve plus.
J'ay veu les eaux former une Plaine liquide
Où la terre a long-temps esté ferme & solide.
Des Isles tout-à-coup ont fait en s'élevant
Une terre où la mer estoit auparavant.
Bien avant dans la Plaine & loin de ses rivages
On a trouvé souvent differens coquillages,
Et sur de hauts sommets des ancres ont fait voir
Que jusque-là Neptune étendit son pouvoir.
De ce qui fut un champ l'eau rapide écoulée,
Par sa cheute forma le creux d'une vallée,
Et d'un mont applani le limon entrainé
Se perdant dans les flots leur fut abandonné.
D'un lieu marecageux qui n'eut rien de solide
La terre dessechée est devenuë aride,
Et dans un autre, où l'eau ne s'arrestoit jamais,
Ce que l'on vit aride est devenu marais.

La Nature en ouvrant des routes soûterraines
Fait jallir en un lieu de nouvelles Fontaines,
Et les fecondes eaux qu'elle y semble appeller,
Tarissent dans un autre, & cessent de couler.
Quand par ses tremblemens la Terre chancelante
Remplissoit autrefois les Mortels d'épouvante,
Combien hors de son sein de Fleuves sont sortis,
Combien se sont sechez, & combien engloutis?
Ainsi quand le Lycus eut cessé de paroistre
Dans les lieux où l'on sçait qu'il cōmença de naistre,
Ce Fleuve qu'on croyoit abîmé pour toûjours,
Dans un monde étranger alla prendre son cours;
Ainsi dans l'Arcadie où se trouve sa source,
Aprés que l'Erasin s'est caché dans sa course,
Et que long-temps sous terre il a roulé ses flots,
Il renaist tout-à-coup dans les Plaines d'Argos.
Le Caïque ennuyé de ses premiers rivages
Cherche à voir d'autres lieux & d'autres paysages,
Il change de canal, & trouve des appas
A parcourir des champs qu'il ne connoissoit pas.
Le paisible Amasene arrose la Sicile,
Mais s'il coule en un temps pour la rendre fertile,
Dans un autre il s'arreste, & suspendant son cours,
Fait voir que de sa source il attend le secours.

De l'Anigre autrefois les eaux se pouvoient boire,
Et par un changement que l'on a peine à croire,
Une telle amertume a sceu les infecter,
Que persõne aujourd'huy n'en sçauroit plus goûter.
Si l'on doit croire en tout les Poëtes sinceres,
Les Centaures blessez les rendirent ameres,
Lors qu'allant s'y laver, ils osterent le sang
Dont les fleches d'Hercule avoient souillé leur flanc.
L'Hypanis qui descend des monts de la Scythie
Voit en sel de ses eaux la douceur convertie,
Et les Isles du Tyr, d'Antisse, & de Pharos
Sont terres qu'ont cessé d'environner les flots.
De tous costez Leucade offre un abord facile,
Ce fut un Continent, aujourd'huy c'est une Isle.
De pareils changemens en beaucoup d'autres lieux
Prouvẽt trop qu'il n'est rien de stable sous les Cieux.
Zancle, qu'à l'Italie on a veuë attachée,
En fut avec le temps par la mer arrachée.
La force de ses flots s'ouvrit d'amples chemins,
Et repoussant la terre, en rompit les confins.
D'Helice & de Buras, Villes de l'Achaïe
La memoire sous l'onde est presque ensevelie.
En passant prés de là, les craintifs Matelots
En montrent les debris qui resistent aux flots.

Dans le Peloponnese, assez prés de Trezene,
Ne voit-on pas un Mont où l'on vit une Plaine ?
Il est sans aucun arbre, & n'a pour y monter
Que des sentiers étroits, rudes à surmonter.
Les Vents (qui le croiroit ?) dans des cavernes creuses
Lassez de retenir leurs haleines fougueuses,
Chercherent un passage à pouvoir dans les airs
Produire les dégasts que craint d'eux l'Univers.
Ne l'ayant pû trouver, ils se firent la guerre,
De mesme qu'un balon ils enflerent la Terre.
A l'étendre à l'envi chacun d'eux animé
Fit que par cette enfleure un grand Mont fut formé.
L'enfleure demeurant, le temps n'a fait qu'accroistre
Cette dure hauteur qu'alors elle fit naistre,
Et quoy que le dedans soit plein de creux détours,
Elle reste Montagne, & le sera toûjours.

Combien de changemens difficiles à croire
Viennent en foule encor s'offrir à ma memoire !
A commencer par l'eau si commune icy bas,
Pour le plaisir des yeux que ne fait-elle pas ?
Par des tuyaux cachez, l'Art aidant la Nature,
Luy donne en divers lieux differente figure,
Cascades, Napes, Jets ; mais que pensera-t'on
De celle qu'entretient la fontaine d'Ammon ?

Chaude matin & ſoir, & comme au feu paſſée,
Dans le milieu du jour elle eſt froide & glacée.
Dans le Fleuve Athamas ſi l'on jette un flambeau,
Au declin de la Lune, il s'allume dans l'eau.
En Thrace, un autre Fleuve, aux Beuveurs redou-
table,
Par de triſtes effets rend ſon eau remarquable.
Elle les petrifie, & transforme en rocher
Tout ce que dans ſon cours on luy laiſſe toucher.
Crathis & Sybaris, dont l'onde répanduë,
Arroſant cette terre, en borne l'étenduë,
Par une qualité qu'on ne trouve qu'en eux
Ont l'étonnant ſecret de jaunir les cheveux.
Dés qu'ils y ſont lavez, la couleur d'Ambre eſt priſe,
Mais ce qui doit cauſer encor plus de ſurpriſe,
Si par certaines eaux les corps ſont entrepris,
D'autres ont le pouvoir d'alterer les eſprits.
Par là, de Salmacis la fontaine eſt connuë.
De l'homme en s'y plongeant la vertu diminuë.
Avec quelque vigueur que l'on puiſſe eſtre né,
Qui s'y met plein de force, en ſort effeminé.
Que diray-je d'un Lac, qui dans l'Ethiopie
Cauſe un tranſport fougueux, ou rend l'ame aſ-
ſoupie?

Ainſi, qui boit ſes eaux, s'il n'eſt pas furieux,
Cede au peſant ſommeil qui luy ferme les yeux.
En ſe deſalterant de celles de Clitore,
Quelle haine du vin ! on le fuit, on l'abhorre.
L'eau pure eſt ſeulement ce que l'on peut gouſter,
Et toute autre liqueur paroiſt à rejetter.
Quelle cauſe produit un effet ſi bizarre ?
D'où vient contre le vin que cette eau ſe declare ?
Eſt-ce une qualité dont les ſecrets efforts
Pour la communiquer agiſſent ſur les corps,
Ou doit-on regarder comme choſe conſtante
Ce que ceux du Pays nous content de Melante ?
Ce Fils d'Amithaon, par un enchantement,
Des Filles de Pretus guerit l'emportement.
Du vin qu'elles beuvoient les vapeurs dangereuſes
Leur montant au cerveau les rendoient furieuſes.
Par des ſucs appreſtez, & quelques mots qu'il dit,
Dans leur plus fort accés il calma leur eſprit.
Ces ſucs en meſme temps jettez dans la fontaine
Donnerent à ſes eaux une vertu ſoudaine,
Dont elles ont receu par un rare deſtin
Le pouvoir d'inſpirer du dégouſt pour le vin.
Dans celles de Lynceſte une force contraire
Fait, quand on en boit trop, que la raiſon s'altere.

Il ſemble qu'on ſoit yvre ; on begaye en parlant,
Et l'on ne marche plus que d'un pas chancelant.
Il eſt dans l'Arcadie un lieu nommé Phenée,
Terre marecageuſe & d'eaux environnée.
Si l'on en boit de jour, le breuvage eſt heureux,
De nuit c'eſt un poiſon, rien n'eſt plus dangereux.
Ainſi voit-on les Lacs, les Fleuves, les Fontaines,
Agir differemment & ſans regles certaines.
Ainſi leurs qualitez, trop ſujettes au temps
S'alterent chaque jour, n'ont point d'effets conſtans.
Ortigie, autrefois ſur les ondes flotante,
Affermie aujourd'huy, n'eſt plus une Iſle errante.
Ce Vaiſſeau renommé dont ſe ſervit Jaſon
Pour aller à Colchos conquerir la Toiſon,
Craignit moins de trouver les plus facheuſes rades
Que d'eſtre en bute aux flots entre les Symplegades.
Ces Iſles dont le choc eſtoit à redouter,
Briſoient, renverſoient tout en venant ſe heurter.
Aujourd'huy reſiſtant au plus terrible orage,
Des vents impetueux elles bravent la rage,
Et lors qu'ils troublent tout par leurs affreux cõbats,
Leur ſoufle le plus fort ne les ébranle pas.
Voyons le mont Etna, qui de ſon large goufre
Vomit des feux ardens de bitume & de ſoufre.

Ces feux que dans son sein il ne peut resserrer,
Commencez dans le temps, n'ont qu'un temps à
durer.
Si tant de tremblemens qui sous la terre arrivent
Nous la font mettre au rang des Animaux qui vivent,
Et que pour respirer elle ait des soupiraux
D'où s'exhale ce feu qui cause tant de maux,
Lasse du mesme estat, & par son poids émeuë
Elle peut les changer, lors qu'elle se remuë,
Et bouchant dans ce mont tous ceux qu'elle s'est
faits,
S'en ouvrir en des lieux où l'on n'en vit jamais.
Peut-estre que les Vents dans ses cavernes creuses
Exerçant à l'envi leurs haleines fougueuses,
Font voler des cailloux qui se choquant entr'eux
Forment l'embrasement qui fait voir tant de feux;
Mais si quelque matiere à brûler disposée
Fournit à leur fureur une victoire aisée,
La flame manquera d'alimens pour s'enfler
Quand les Vents appaisez cesseront de soufler.
Que si, comme il paroist, le soufre ou le bitume
Entretient le brasier qui dans Etna s'allume,
Lors que cét aliment sous ce mont enfermé,
Dans la suite des ans pleinement consumé,

Ne luy fournira plus une graſſe pâture,
Le feu qui ne ſçauroit vivre ſans nourriture,
Et dont l'avide faim qu'il ne peut moderer
Sans l'aſſouvir jamais luy fait tout devorer,
Selon que pour renaiſtre il manquera d'amorce,
Sous la cendre étoufé, demeurera ſans force,
Et faute d'un ſoûtien d'un aſſez grand effet,
S'affoibliſſant toûjours, s'éteindra tout-à-fait.
Dans le Nord; mais jamais rien ne fut moins croyable,
On parle d'un prodige à nul autre ſemblable.
Il vous étonnera. Vers Pallene, dit-on,
Se rencontre un marais qu'on appelle Triton.
Là, tout homme qui veut, reveſtu de plumage,
Des Oiſeaux en volant partager l'avantage,
Trouve un moyen aiſé d'en acquerir les droits.
Il n'a dans ce marais qu'à ſe plonger neuf fois.
Les Femmes de Scythie, à ce qu'on nous raconte,
Ont pour fendre les airs une voye aſſez prompte.
Dans un bain de ſucs d'herbe elles vont ſe laver,
Et de terre auſſi-toſt on les voit s'élever.
Mais ſi ce qu'a cent fois prouvé l'experience
Peut meriter de vous une entiere croyance,

Tous les corps que le temps fait tomber par morceaux,
Ne produisent-ils pas de petits animaux ?
Couvrez de terre un Bœuf, vous verrez ces merveilles ;
De son ventre pourri sortiront des Abeilles.
Leur amour pour les champs, joint à la vive ardeur
Qui toûjours au travail entretient leur ferveur,
Marque leur origine, & fait assez connoistre
D'où le Ciel a permis qu'elles tirent leur estre.
De la chair d'un Cheval par le temps consumé,
Dés qu'elle se pourrit, le Freslon est formé.
Un pareil changement arrive aux Ecrevisses ;
Retranchez de leur corps & les bras & les cuisses,
Enterrez tout le reste, on tient pour asseuré
Qu'un Scorpion naistra de ce reste enterré.
Peut-on de la Chenille assez vanter l'adresse ?
A bastir son tombeau voyez-la qui s'empresse.
Jusqu'à ce qu'elle expire elle en fait sa prison,
Elle y meurt comme Ver, & renaist Papillon.
Le limon de la terre engendre une semence
Qui produit la Grenouille, & cause sa naissance.
Si d'abord pour nager elle n'a point de bras,
Par le secours du temps ils ne luy manquent pas.

Mais alors la Nature, en la formant entiere,
Avec tant de sagesse arrange la matiere,
Qu'afin que pour sauter elle ait plus de vigueur,
Ses cuisses sur ses bras l'emportent en longueur.
Voyez le Faon d'une Ourse ; il n'est dans sa naissance
Qu'une masse de chair, qu'une informe substance,
Qui paroissant aux yeux sans aucun mouvement
D'un estre qui prend vie est le commencement.
En lechant cette chair qui confond ses parties,
L'Ourse les rend enfin l'une à l'autre assorties,
En fait un petit Ours, de qui le corps reçoit,
Estant assez leché, la forme qu'on luy voit.
La Nature a ses loix qu'il luy plaist de prescrire.
Ces Mouches dont l'on tient & le miel & la cire,
Quoy que Vers en naissant, dans leur genre animez,
Ne naissent point d'abord avec des corps formez.
Pour remplir par leurs soins ce que l'on attend d'elles
Il leur manque des pieds, il leur manque des aîles,
Et comme l'a reglé l'immuable hazard,
Ces aîles & ces pieds ne leur viennent que tard.
Qui croiroit que le Paon, que Junon considere,
Que l'Aigle cher au Dieu que chaque Dieu revere,

Que la Colombe utile aux plaiſirs de Venus,
Enfin tous les Oiſeaux ſur la terre connus,
D'un Oeuf par la chaleur puſſent tirer leur eſtre,
Si l'épreuve en tous lieux ne l'avoit fait connoiſtre?
Vous rapporterez-vous à ce qu'ont avancé
Des eſprits penetrans qui l'ont ainſi penſé?
Lors que l'Homme au tombeau reduit en pourriture
A payé le tribut qu'il doit à la Nature,
La moelle qu'il avoit à l'épine du dos,
Eſt changée en Serpent dans ce lieu de repos.
Tous ces corps qu'à changer l'ordre du Ciel deſtine,
D'un premier eſtre au moins prennent leur origine;
Mais il eſt un Oiſeau, qui par luy reproduit
Se repare auſſi-toſt que la mort l'a détruit.
On le nomme Phenix; orgueilleux & ſuperbe
Il dédaigne le grain, ne mange d'aucune herbe,
Et ſeul en ſon eſpece, il ne ſçauroit ſouffrir
Que ce qu'on rend commun ſoit fait pour le nourrir.
Les larmes de l'encens entretiennent ſa vie
Avec les plus doux ſucs des arbres d'Arabie;
Et quand de cinq cens ans il a rempli le cours,
Ses griſes & ſon bec luy ſervant de ſecours,

Sur le haut d'un Palmier, sur sa cime tremblante
Il se fait comme un lit de matiere odorante.
De branchages de chesne entouré, soûtenu,
Ce lit par divers nœuds sur l'arbre est retenu.
Pour couvrir le dedans avec soin il amasse
Des morceaux de canelle, & des bastons de casse.
Aussi-tost qu'il les a l'un dans l'autre tissus,
Il y joint de la myrre, & se couchant dessus,
Par un sort toûjours beau, toûjours digne d'envie,
Au milieu des parfums il termine sa vie.
Du Phenix qui s'est fait luy-mesme son tombeau
Renaist en mesme temps un Phenix tout nouveau.
Ainsi que le premier, cinq siecles qu'il doit vivre
Luy laissent quand il meurt, son propre exemple à suivre.
Dés qu'il est assez fort pour pouvoir décharger
L'arbre qui le soûtient de ce poids étranger,
Ce lit que pour berceau luy destina son Pere
Lors que pour son sepulcre il prit soin de le faire,
Il le prend, il l'emporte, & d'un vol sans pareil
Fend les airs pour trouver la Ville du Soleil.
Là, découvrant son Temple, il s'arreste à la porte,
Et d'un culte pieux y laisse ce qu'il porte.

C'eſt par ce cher depoſt qu'au brillant Dieu du jour
Le Phenix en naiſſant, va prouver ſon amour.
Si l'on doit admirer qu'un ſexe renouvelle,
Qu'on puiſſe tour-à-tour eſtre maſle & femelle,
L'Hyéne en qui l'on voit ce rare changement,
Nous fournit le ſujet d'un juſte étonnement.
Sur le Cameleon que ne peut-on point dire?
Il ſe nourrit de vent & de l'air qu'il reſpire,
Et par un privilege à ſon eſtre attaché
Il reçoit les couleurs de ce qu'il a touché.
Quand ſur l'Inde Bacchus remportant la victoire
Par ce fameux exploit ſe fut couvert de gloire,
Des Linx qu'on luy donna dans ces lieux reculez
Furent pour ſon triomphe à ſon Char attelez.
Outre que leur fierté dans cét employ s'oublie,
Eſt-il rien de pareil à ce qu'on en publie,
Que leur urine à l'air tout-à coup s'épaiſſit,
Et telle qu'une pierre auſſi-toſt ſe durcit?
La merveille au Corail n'eſt pas moins ſurprenãte,
Dans le fond de la mer c'eſt un herbe ondoyante.
Qu'on la tire de l'eau, dans ſa ſolidité
Rien n'en ſurpaſſera l'extreme dureté.
Mais pourquoy m'arreſter à ces preuves frivoles?
Le jour me manqueroit plûtoſt que les paroles,
Si

Si je voulois marquer les exemples divers
De tout ce que l'on voit qui change en l'Univers.
Icy des Nations s'élevent, s'aggrandiſſent,
Tandis qu'en d'autres lieux de grands Etats periſſent.
Ainſi Troye, autrefois fertile en Habitans,
Qui malgré cent aſſauts reſiſta ſi long-temps,
N'étale plus aux yeux que ravages funeſtes,
De ſa grandeur paſſée affreux & triſtes reſtes,
Et l'endroit où l'on vit ſes Palais les plus beaux,
Par ſa ruine entiere eſt couvert de tombeaux.
Thebes eut de l'éclat auſſi-bien que Mycenes,
Tout cedoit à la gloire & de Sparte & d'Athénes.
Cependant aujourd'huy que voit-on des beautez
Qui firent renommer ces fameuſes Citez ?
Mycenes n'eſt plus rien qu'une terre deſerte.
Sparte & Thebes n'ont pû mettre obſtacle à leur perte.
Athénes renverſée eſt dans l'obſcurité,
Et de toutes enfin le nom ſeul eſt reſté.
On parle d'une Rome, & par-tout j'entens dire
Qu'aux rivages du Tibre elle forme un Empire,
Qui bien que foible encor dans ſes commencemens,
S'eſt d'abord établi ſur de grands fondemens.

Son pouvoir chaque jour s'augmente avec sa gloire,
Et si de nos Devins le rapport est à croire,
Si sur ce qui doit suivre aprés son premier Roy
Les Oracles receus meritent quelque foy,
Elle étendra ses loix sur la terre & sur l'onde,
Et sera quelque jour la Maistresse du Monde.
Pour moy, je m'en souviens, Helenus l'a predit.
Aucune ombre jamais n'offusqua son esprit,
Et lors qu'un coup fatal fut prest d'accabler Troye,
Aux plus vives douleurs voyant Enée en proye,
Il rasseura son ame, & luy fit par ces mots
Attendre de son sang les plus fameux Heros.
C'est trop, Fils de Déesse, espere en ton courage,
Malgré tout ce que peut la fureur de l'orage,
Tu dois plus que jamais prendre soin de tes jours.
Troye en vain semble preste à manquer de secours.
Ne fust elle de Morts qu'un vaste Cimetiere,
Toy vivant, on ne peut l'abattre toute entiere;
Tu la verras en feu, mais ton heureux destin
Sçaura pour t'en sauver t'ouvrir un seur chemin.
A travers mille dards, par le milieu des flames
Tu raviras aux Grecs nos desolez Pergames,
Tu les emporteras, & lors que sans repos
Les vents t'auront assez exercé sur les flots,

D'un Etat étranger le séjour agreable,
Qui plus que ton Pays te sera favorable,
Te donnant un asyle & noble & glorieux,
Fera cherir en toy le digne sang des Dieux.
Déja, si l'avenir à percer est facile,
Je vois tes Descendans élever une Ville,
Qui passera bien-tost en grandeur, en hauts faits,
Toutes celles qui sont & qui furent jamais.
Ceux qui la soûtiendront, par leur rare vaillance
Feront de siecle en siecle augmenter sa puissance,
Mais un Prince sur-tout, qui dans le plus haut rang
Tirera d'Iülus la splendeur de son sang,
Un Prince qu'à jamais il faudra qu'on admire
En poussera si loin le redoutable Empire,
Que l'ayant étendu sur cent climats divers
Il le fera servir de borne à l'Univers.
Lors que Maistre de tout, Grand en paix, Grand en (guerre,
Il se sera montré quelque temps à la Terre,
Le Ciel, impatient de l'avoir à son tour,
Pour luy de sa lumiere ouvrira le séjour;
Et comme son pouvoir n'aura plus à s'accroistre,
Si parmi les Mortels il cesse de paroistre,
Ce sera pour aller joüir auprés des Dieux
De tout ce que leur estre a de plus glorieux.

Voila ce qu'Helenus, voulant inſtruire Enée
Des ſuites qu'aprés Troye auroit ſa deſtinée,
Fit entendre à ce Prince en ſes divins tranſports.
Je puis m'en ſouvenir j'eſtois Euphorbe alors.
Pour elle avec plaiſir je vois croiſtre une Ville
Dont la gloire commune, & l'alliance utile
Feront dire, en vantant ſes fameux Citoyens,
Que les Grecs n'ont vaincu qu'en faveur des Troyés.
Mais pour finir icy la matiere que j'ouvre,
Et le Ciel & la Terre, & tout ce que l'un couvre,
Et tout ce que ſur l'autre on peut enviſager,
Ont des formes toûjours ſujettes à changer.
Nous-meſmes, qui du Monde eſtant une partie
Croyons avoir une ame à nos corps aſſortie,
Ne nous abuſons point; cette ame en un inſtant
Paſſe en quelque Animal peut-être en nous quittant.
Ainſi cét Animal qui ſe rend neceſſaire,
Pouvant avoir receu l'ame de noſtre Pere,
D'un Frere, d'un Parent, ou de quelque homme enfin,
De ſes jours par nos mains doit-il trouver la fin?
S'en faire un mets à table, objet triſte & funeſte,
C'eſt vouloir imiter le repas de Thieſte.
Quelle indigne habitude, & qu'aiſément la main,
Préparée au forfait, verſe le ſang humain,

Lors qu'elle a dans le corps d'une Brebis tremblante
Enfoncé le couteau qui la laiſſe mourante !
Je ne puis vous en faire un trop hideux tableau.
Qui peut ſans en fremir égorger un Chevreau,
Ce paiſible animal, dont les cris ſemblent eſtre
Ceux que pouſſe un Enfant qui ne fait que de naître ;
Ou qui ſe ſent le cœur aſſez dur pour ſonger
A nourrir un Oiſeau qu'il reſout de manger,
Pour venir au vray meurtre, & s'il eſt neceſſaire
Au meurtre le plus noir, n'a plus qu'un pas à faire.
Son bras par ces eſſais eſt capable de tout,
La voye eſt applanie, il ira juſqu'au bout.

Tâchons de mettre fin à cette affreuſe guerre.
Laiſſons vivre le Bœuf, qu'il laboure la terre,
Et ſans que de ſa chair on cherche à ſe nourrir,
Qu'il meure ſeulement parce qu'il doit mourir.
Pour vous ſauver du froid, quand l'Hiver le ramene ;
Vous pouvez dépouiller les Moutons de leur laine,
Et ſi dans vos repas vous voulez vous regler,
Les Chevres ont du lait toûjours preſt à couler.
N'exigez rien de plus ; ces pieges malhonneſtes
Que l'artifice tend pour ſurprendre des Beſtes,
Ces toiles, ces filets de leur bonheur jaloux,
Contre elles employez, ſont indignes de vous.

Cessez d'enveloper dans des routes secretes
Les Cerfs que vous forcez à quitter leurs retraites.
Epargnez les Oiseaux, & par vos hameçons
N'offrez plus rien à craindre aux credules Poissons:
Perdez les Animaux qui vous sont redoutables,
Mais au moins que ce soit sans vous rendre coupables,
N'en mangez pas la chair, & ne vous nourrissez
Que de mets, dont les Dieux ne soient point offensez.





EGERIE.

FABLE III.



Ar ces grandes leçons que Numa prit
en Grece,
Il pratiqua ſi bien la ſolide ſageſſe,
Que lors qu'en ſa Patrie on le vit de
retour
Pour ſes rares vertus chacun prit de l'amour:
Ainſi ſans balancer, quand Romulus expire,
D'une commune voix on l'éleve à l'Empire.

A la Nymphe Egerie il engage sa foy.
Par ses conseils il regne en veritable Roy;
Et les Muses d'ailleurs qui l'inspirent comme elle
Luy sont dans ce grand art une guide fidelle.
Il établit des loix, & son zele pieux
Le tenant appliqué sur ce qu'on doit aux Dieux,
Il regle, quand on veut avoir le Ciel propice,
L'ordre qu'il faut garder à faire un sacrifice.
Ce Peuple que la guerre avoit rendu vaillant,
A chercher les combats estoit prompt & bouillant.
Il le fait renoncer au tumulte des armes,
Et d'un heureux loisir luy procurant les charmes,
Pendant ce doux repos il reduit ses projets
A cultiver les Arts que fait fleurir la paix.
D'une tranquille mort sa vieillesse est suivie.
Le bonheur de l'Estat se reglant sur sa vie,
Sa perte est mise au rang de ses plus grands malheurs,
On n'entend que soupirs, on ne voit que des pleurs.
Le Senat fait paroistre une douleur amere,
Et le Peuple qui croit avoir perdu son Pere
Fait voir, en accusant la cruauté du Sort,
Le triste accablement où le met cette mort.
Mais quel terrible coup dans le cœur d'Egerie!
Desolée, abatuë, elle gemit, s'écrie,

Et

Et fuyant mille objets qui pourroient la blesser,
Dans le Bois d'Aricine elle va s'enfoncer.
Là, par les vifs regrets où l'amour la condamne,
Elle interrompt le culte ordonné pour Diane,
Depuis que par Oreste en ce lieu retiré,
Son Simulacre mis s'y trouve reveré.
Combien, helas, combien, pour adoucir ses peines,
Les Nymphes de ce Bois & celles des Fontaines
Font-elles chaque jour d'inutiles efforts
Contre le desespoir que marquent ses transports.
C'est ainsi qu'Hippolite à les calmer s'employe.
Faut-il à la douleur vous voir toûjours en proye,
Luy dit-il ? Quand du Ciel vous sentez le couroux
Croyez-vous que l'éclat n'en tombe que sur vous ?
Voyez, examinez les disgraces des autres,
Vous aurez moins de peine à supporter les vostres.
Pleust aux Dieux qu'en voulant soulagér vôtre ennuy
Je n'eusse à vous donner que l'exemple d'autruy.
Mais ce que j'ay souffert vous va faire connoistre
Que vos maux ne sont pas tout ce qu'ils pourroient estre.





HIPPOLITE
RESSUSCITE'.
FABLE IV.



SI le nom d'Hippolite eſt venu juſqu'à
vous ,
Vous devez avoir ſceu par quel cha-
grin jaloux ,
Theſée écoutant trop la haine opiniaſtre
Qui poſſedoit le cœur d'une indigne Maraſtre ,

Consentit à donner contre un Fils malheureux
L'arrest le plus injuste & le plus rigoureux.
Vous aurez plaint ce Fils d'un arrest si funeste ;
Mais pourrez-vous assez vous étonner du reste ?
Ce sont évenemens si peu dignes de foy,
Que quand je les raconte, à peine je les croy,
Moy qui sous d'autres traits suis ce mesme Hippolite
Qu'on chargea de l'horreur que l'inceste merite.
Phedre, ma Bellemere, éprise d'une ardeur
Qu'en vain je m'efforçay d'arracher de son cœur ;
Par ses honteux desirs lassa ma patience,
Et comme elle ne put vaincre ma resistance,
Soit que de son dépit l'impetueux transport
Pour punir mes refus luy demandast ma mort,
Soit que pour m'empescher de découvrir son crime,
Sa gloire luy fist voir ma perte legitime,
Elle osa m'imputer, en m'accusant au Roy,
Le detestable amour qu'elle avoit pris pour moy.
Du sang auprés de luy la voix m'est inutile,
Malgré mon innocence, il me chasse, il m'exile,
Et forme contre moy tout ce qu'on fit jamais
Contre un fier ennemi, d'execrables souhaits.
Je marche vers Trezene, & lors qu'en ce voyage
De la mer de Corinthe atteignant le rivage,

J'y fais rouler mon Char, je vois cét élement
Par des flots amassez s'enfler en un moment.
D'une montagne d'eau qui commence à s'étendre
D'affreux mugissemens se font d'abord entendre.
Sur le sommet qui s'ouvre un horrible Taureau
Découvert jusqu'aux flancs, se montre hors de l'eau.
De ses larges naseaux, de sa gueule béante
Sortent de gros bouillons d'une mer écumante.
Ceux qui m'accompagnoient en sont épouvantez,
Je les vois s'éloigner & fuir de tous costez.
Tandis que la frayeur les disperse & les guide,
A ce terrible aspect je demeure intrepide,
Et l'exil que me cause un rapport lâche & faux
Ne me laisse rien voir de plus grand que mes maux.
Mais cette fermeté que soûtient mon courage
Dans un si grand peril m'est un foible avantage.
Mes Chevaux tout-à-coup s'emportent malgré moy,
Appercevant le Monstre ils bondissent d'effroy,
Et prenant vers le roc une course rapide
Mettent leur force à fuir ce qui les intimide.
Je me panche en arriere, & roidissant la main
Je fais ce que je puis pour les soumettre au frein.
Leur fougue m'eust cedé, mais quãd je les gourmãde,
Une roüe, & c'est là tout ce que j'apprehende,

Va dõner contre un arbre, & par l'effort qu'ils font
Hors de l'eſſieu jettée, elle éclate & ſe rompt.
Ce choc me met par terre, & telle eſt ma diſgrace
Que je trouve une reſne où mon pied s'embaraſſe.
Ainſi par mes Chevaux avec le Char tiré
Sur des cailloux pointus dont je ſuis déchiré,
Mon corps s'ouvre, & par-tout mes entrailles s'attachent;
Rencontrant des buiſſons, ces buiſſons les arrachent.
Le Char contre un rocher quelquefois eſt conduit,
Et l'on entend mes os s'y briſer à grand bruit.
Dans ce terrible état dont encor je friſſonne,
Laſſe de reſiſter mon ame m'abandonne.
Mes membres mutilez, dans leur ſanglant dehors
N'avoiẽt rien qu'on eût pris pour le reſte d'un corps.
Ce n'eſtoit qu'une large & profonde ouverture.
Chaque bleſſeure entroit dans une autre bleſſeure,
Et jamais tant de morts dures à ſoûtenir,
Pour cauſer une mort n'avoient paru s'unir.
Voyez, Nymphe, voyez, quelles que ſoient vos plaintes,
Si vous avez ſenti de pareilles atteintes,
Et ſi le coup fatal qui vous reduit aux pleurs
A rien qu'on puiſſe dire égal à mes malheurs.

J'ay veu du noir séjour les demeures obſcures,
Dans l'eau de Phlegeton j'ay lavé mes bleſſeures,
Et j'euſſe en vain oſé me flater du retour
Si le Fils d'Apollon ne m'euſt rendu le jour.
Ce Fils ſi renommé, le divin Eſculape,
A qui dans ſon grand art aucun ſecret n'échape,
Dans les ſucs les plus forts cherche de quoy former
Ce qui remet la vie, & doit me ranimer.
Malgré Pluton luy-meſme il fait que je reſpire.
Alors je ſonge à fuir du tenebreux Empire,
Et comme chez les Morts le bien que je reçoy
Peut exciter l'envie, & l'armer contre moy,
Diane qui toûjours eut mon entier hommage,
Quand je ſors des Enfers, me couvre d'un nuage.
Elle fait plus encor; pour me mettre à couvert
Des cruels Ennemis par qui j'ay tant ſouffert,
Elle change mes traits, & peint ſur mon viſage
Un plus grãd nõbre d'ans que n'en marque mon âge.
Quoy que ſous cette forme au monde revenu
Je puiſſe aller par-tout ſans eſtre reconnu,
Elle veut me choiſir une ſeure retraite,
Et balance long-temps entre Delos & Crete.
Ce n'eſt Delos ny Crete, elle trouve ces Bois,
Lieux que cõme Chaſſeur j'ay cherchez tant de fois,

Un asyle où jamais la haine & la vangeance
Ne pourront de ma vie attaquer l'innocence.
Je m'y rens par son ordre, & pour ne me laisser
Aucun rapport de nom qui puisse me blesser,
Afin que des Chevaux le souvenir te quitte,
Cesse, dit-elle, cesse enfin d'estre Hippolite,
Sois Virbis desormais. Depuis ce temps, ces lieux
M'ont veu leur Habitant, & l'un des moindres Dieux.
Sous le puissant appuy de la chaste Déesse
J'y vis exempt de soins, de trouble, de tristesse.
Je la consulte en tout, & n'ay d'autre interest
Que de bien m'acquitter de tout ce qui luy plaist.
Ce recit ne peut rien sur l'esprit d'Egerie.
Toûjours Numa perdu tient son ame attendrie.
Ses ennuis, dont le temps ne peut la consoler,
Ne font de jour en jour que se renouveller.
Enfin couchée un jour au pied d'une montagne,
Pleine de la douleur qui par-tout l'accompagne,
Elle se fond en pleurs, & fait plus que jamais
Sur la mort qui l'accable entendre ses regrets.
Diane en est touchée, & pour finir sa peine
Elle fait de son corps une large Fontaine,
Dont les eaux sous son nom commençant à courir,
Abondantes toûjours, coulent sans se tarir.

MOTE DE TERRE
CHANGE'E EN UN ENFANT.

FABLE V.



ES Nymphes d'alentour que ſon malheur afflige,
Ne la retrouvant plus, admirent ce prodige.
Hippolite ſurvient attiré par leurs cris.
Il voit ce changement, & n'eſt pas moins ſurpris,

Que le fut ce Toſcan, qu'une Mote de terre
Rendit d'étonnement muet comme une pierre.
En labourant ſon champ il la leve, & ſoudain
Elle commence à prendre un mouvement humain.
Il en naiſt un Enfant, qui des choſes futures
Ayant percé d'abord les tenebres obſcures,
Sous le nom de Tagés, ſceut depuis s'addonner
A former les Toſcans dans l'Art de deviner.





DARD DE ROMULUS
CHANGE' EN ARBRE.
FABLE VI.



ELLE fut autrefois l'étonnante merveille,
Marque d'une grandeur à nulle autre pareille,
Qui surprit Romulus, lors qu'un jour par hazard
Sur le Mont Palatin ayant fiché son dard,

Il le vit tout-à-coup reveſtu de feuillages
Prendre racine en terre, & s'étendre en branchages.
Ce n'eſtoit plus un Dard, c'eſtoit un Arbre épais
Sous qui l'on euſt pû prendre un agreable frais.
Il eſt haut, il eſt large, & les rameaux qu'il jette
Offrent dans la chaleur une ſombre retraite.





CIPPUS
AVEC DES CORNES.
FABLE VII.


Ais ſi ce Dard fait Arbre étonna Romulus,
Que n'eut point à penſer le trop zelé Cippus,
Quand revenant à Rome aprés une conqueſte
Il connut qu'il avoit des Cornes à la teſte ?

Regardant dans le Tibre, il les vit, & d'abord
Des traits d'un autre aux ſiens il crut voir le rapport,
Mais ſa main ſur ſon front au meſme inſtant portée
Rendit la verité pour luy trop atteſtée.
Il ſentit, il toucha l'accroiſſement nouveau
Qu'avec tant de ſurpriſe il avoit veu dans l'eau.
Plein d'horreur, plein de trouble il eſt preſque immobile.
Il s'arreſte, & ſans plus avancer vers la Ville,
Dieux, dit-il en tournant ſes regards vers les Cieux,
Si vos ſages decrets toûjours miſterieux
Deſtinent ce prodige à quelque heureux preſage
Faites que ma Patrie en ait tout l'avantage,
Et ſi cét accident marque voſtre couroux
Détournez-en ſur moy les plus funeſtes coups.
Un Autel de gazon qu'auſſi-toſt il prépare
Luy ſert à meriter que le Ciel ſe déclare.
Sur cét Autel champeſtre à la haſte dreſſé
L'encens fume, & le vin dans la coupe eſt verſé.
Du corps de deux Brebis les entrailles tirées
Sont pour les conſulter avec ſoin ſeparées.
Le Devin les regarde, & ſans rien découvrir
Dont avec certitude il puiſſe diſcourir,

Il n'y fait qu'entrevoir par d'obſcurs témoignages
D'un grand évenement les confuſes images.
Mais lors qu'il cherche ainſi la volonté des Dieux,
Sur le front de Cippus il arreſte les yeux,
Et remarquant alors qu'en forme de couronne
Sur l'une & l'autre Corne un cercle l'environne,
L'augure eſt ſeur, dit-il, aprés ce que je voy,
Je puis vous ſaluer en qualité de Roy.
Rome, dont vous venez d'accroiſtre la puiſſance,
Verra ſes Habitans ſous voſtre obéiſſance.
Montrez-vous dans la Ville, ils feront leur bonheur
De réverer en vous un illuſtre Vainqueur,
C'eſt l'ordre du Deſtin; haſtez-vous de paroiſtre,
Si-toſt qu'ils vous verront ils vous prendront pour Maiſtre,
Vous mettront ſur le Trone, & le ſupréme rang
Sera tranſmis par vous à ceux de voſtre ſang.
Cippus ſaiſi d'effroy recule, & ce grand Homme
Eloignant ſes regards des murailles de Rome,
Si pour regner, dit-il, j'y dois porter mes pas,
Dieux, détournez l'augure, & ne le ſouffrez pas.
Un exil volontaire aſſeurant ma memoire
Jettera ſur mon nom plus d'éclat, plus de gloire,

Qu'il n'en peut recevoir, si le Sceptre à la main
J'exerce en mon Pays le pouvoir souverain.
Aussi-tost sur un fait d'une importance extréme,
Qu'il faut publiquement qu'il explique luy-mes-
me,
Il députe au Senat, & le fait inviter,
S'il veut le bien de Rome à venir l'écouter.
Le Peuple suit en foule, & tandis qu'on s'avance,
Cippus de ses Soldats pressant la diligence,
Se fait faire par eux un rempart élevé.
Il s'y montre au Senat dés qu'il est achevé.
Ses Cornes qui d'abord doivent estre cherchées
Sont sous un vert Laurier adroitement cachées.
Alors selon l'usage il invoque les Dieux,
Et voyant que sur luy chacun tourne les yeux;
En ce lieu, leur dit-il, vous trouverez un homme
Qui, s'il n'est pas chassé, doit assujettir Rome.
Voila ce que j'ay creu vous devoir reveler;
Et sans nommer celuy dont je veux vous parler,
Deux Cornes sur son front vous le feront con-
noistre.
Si vous le recevez il sera vostre Maistre.
L'Augure, dont les yeux percent dans l'avenir,
Vous marquant son dessein, il faut le prévenir.

Il pouvoit avec gloire entrer dans vostre Ville,
Mais voyant sa conqueste à son orgueil facile,
Quoy que nul de si prés ne me puisse toucher,
Fidelle à mon Pays, j'ay sceu l'en empescher.
Rompez donc ce qui peut le mener à l'Empire,
Et si pour le punir l'exil ne peut suffire,
Accablez-le de fers, ou s'il l'a merité,
De l'Estat par sa mort cherchez la seureté.
A ces mots, étonné d'une telle avanture,
Le Peuple fit oüir un resonnant murmure.
Tel est le sifflement que font les Vents mutins
Lors que leur soufle agite un Bois planté de Pins,
Ou qu'excitant les flots il fait de loin entendre
Ces sourds mugissemens qu'il les force de rendre;
Mais dans le bruit confus que forment tant de voix,
Eclate ce que tous demandent à la fois.
Quel est celuy, dit-on, que touche le presage?
On se regarde au front sans parler davantage,
Et chacun à l'envi cherchant avec effroy
Ces marques de grandeur qui designoient un Roy,
Pour donner quelque calme à leur ame incertaine,
Voyez, dit-il, voyez ce qui vous met en peine.
Il découvre sa teste, & cesse de cacher
Les Cornes que chacun s'empressoit de chercher.
De

De cette nouveauté dans Cippus impreveuë
Le ſpectacle épouvante, & fait baiſſer la veuë.
On gemit, on ſoupire, & le Peuple abatu
En plaignant ſa diſgrace admire ſa vertu.
Alors, quel changement & qui le pourroit croire ?
Ce Cippus ſi rempli de merite & de gloire,
On le voit à regret, & tout fameux qu'il eſt,
De l'exil qu'il s'impoſe on approuve l'arreſt.
On ne peut toutefois oublier qu'il eſt digne
Des honneurs que s'attire une valeur inſigne.
Comme il a triomphé, pour payer ſon grand cœur
En couronnant ſa teſte, on le traite en Vainqueur.
Cependant, puiſqu'il faut que Rome le banniſſe,
On veut de cette peine adoucir l'injuſtice,
Et pour luy témoigner qu'on cherit ſon retour,
Tout ce que peut de terre enfermer en un jour
Une charuë aux champs dés le matin trainée,
Sans qu'en rien l'étenduë en puiſſe eſtre bornée,
Eſt un don ſolemnel dont il plaiſt au Senat
D'honorer un Heros qui s'immole à l'Eſtat.
Il fait plus ; pour garder l'éternelle memoire
Du volontaire exil qui le couvre de gloire,

Il veut, quand ſa vertu paroiſt avec ſplendeur,
Qu'une Porte de Rome en marque la grandeur.
Par ſon ordre on y grave une Teſte cornuë.
Pour celle de Cippus cette Teſte eſt connuë,
Et ſert de monument à la poſterité
Des éloges qu'on doit à ſa fidelité.





ESCULAPE
CHANGE' EN SERPENT.
FABLE VIII.

MUses, qui ſçavez tout, & dont la connoiſſance
Rappelle des vieux temps la plus longue diſtance,
Vous qui nous inſpirant, répandez dans nos vers
Ce ſon melodieux qui charme l'Univers,

Apprenez-nous comment, & de quelle contrée
Esculape dans Rome autrefois eut entrée,
Les honneurs qu'on luy fit, & quel zele pieux
Obligea de le mettre au nombre de ses Dieux.
Depuis long-temps la peste avoit fait des ravages
Dont on voyoit par-tout de funestes images.
Mille & mille Mourans confusément épars
Pouvoient à peine au Ciel élever leurs regards.
D'un air contagieux la maligne influence,
Dés qu'ils estoient frapez, leur ostoit l'esperance,
Leur mort estoit certaine, & les secours humains
Contre un mal si terrible estoient foibles ou vains.
Aprés de longs soupirs sur la perte publique
A Delphes où des Dieux la volonté s'explique
On consulte l'Oracle, & par des vœux soûmis
On demande la fin des maux qu'ils ont permis.
Dans le temps qu'Apollon à répondre s'appreste,
Son Carquois, les Lauriers qui luy ceignent la teste,
Tout tremble, tout fait bruit avant qu'il ait parlé,
Et jusqu'aux fondemens le Temple est ébranlé.
Du fond du Sanctuaire une voix éclatante
Jette dans tous les cœurs une sainte épouvante.
Romains, dit cette Voix, pourquoy venir si loin
Demander le secours dont vous avez besoin?

Vous trouverez plus prés une main ſalutaire.
Ce n'eſt point Apollon qui vous eſt neceſſaire.
Cherchez le Fils qu'il a du ſang de Coronis ,
Attirez-le dans Rome , & vos maux ſont finis.
La réponſe du Dieu qui ſe trouve ſi claire
Rapportée au Senat fait que chacun eſpere.
A l'intereſt public ce grand Corps appliqué
S'informe de ce Fils par l'Oracle marqué ,
Et ſçachant qu'Epidaure eſt le lieu qu'il habite ,
Il dépeſche auſſi-toſt des Députez d'élite :
Ils s'embarquent, font voile, & deſcendus au Port,
Aux Premiers de l'Eſtat vont faire leur rapport.
Le Conſeil aſſemblé les reçoit, les écoute.
Ils peignent les malheurs que la peſte leur coûte ,
Et diſent que chez eux on leur donne à chercher
Le favorable Dieu qui les peut empeſcher.
Pour détourner le cours d'une longue miſere
Sa preſence dans Rome eſt un bien neceſſaire ,
Et ce n'eſt que par là qu'ils peuvent recevoir
L'heureux ſoulagement qui flate leur eſpoir.
De leurs maux Eſculape eſt l'unique remede.
C'eſt un Dieu bien-faiſant qu'Epidaure poſſede ,
Et s'ils n'ont pas ce Dieu qu'ils viennent demander
A leurs mauvais deſtins ils ſont preſts de ceder.

Ce qu'on doit leur répondre occupe l'Assemblée.
Les uns plaignant les maux dont Rome est accablée
Luy veulent accorder ce qu'elle s'est promis.
Apollon le commande, Esculape est son Fils,
Et peut n'approuver pas que par leur resistance
D'une Ville affligée ils trompent l'esperance.
A leur seul interest les autres attachez
Ecoutent la priere, & n'en sont point touchez.
A retenir leur Dieu leurs besoins les engagent.
Ainsi dans ce conseil les avis se partagent.
Chacun a ses raisons pour former des débats,
Et la nuit qui survient ne les termine pas.
Cependant Esculape en sa grandeur brillante
Aux Envoyez de Rome en songe se presente,
Tel que lors qu'en son Temple il se laisse adorer,
Avec sa longue barbe il est à réverer.
D'une main il la tire, il la presse, il la serre.
Un baston est dans l'autre, il en touche la terre,
Et d'un visage propre à calmer leur souci
Il leur promet son aide, & s'en explique ainsi:
Puisqu'à vous soulager ma presence est utile,
Romains, ne craignez rien, j'iray dans vostre Ville,
Et laisseray le Temple, où j'obtiens en ces lieux
Du Peuple d'Epidaure un culte glorieux.

Regardez ce Serpent qui se plie & replie
Autour de ce baston où tout son corps se lie.
Remarquez-le si bien, que quand vous le verrez,
De l'avoir déja veu vos yeux soient asseurez.
Pour vous accompagner je prendray sa figure,
Mais le sang dont je suis en reglant la mesure,
Je la prendray plus grande, & je paroistray tel
Qu'en moy ce changemẽt marque l'estre immortel.
Il parle, il disparoist, & le sommeil les quitte.
Du jour qui naist déja la lumiere est petite,
Et lors que le Soleil par sa vive clarté
A des lieux les plus bas banni l'obscurité,
Le Senat d'Epidaure, à qui l'incertitude
Cause un trouble suivi de trop d'inquietude,
Sur ce que Rome attend veut sortir d'embarras.
Dans le Temple du Dieu chacun porte ses pas,
Et tâche d'obtenir qu'il daigne leur apprendre
Par des signes certains qu'ils puissent tous entendre
Quel séjour desormais peut luy faire plaisir,
Et si Rome est le lieu qu'il resout de choisir.
A peine a-t'on prié, qu'un sifflement terrible
Du Dieu qui va paroistre est le signe sensible.
Il se montre en Serpent, & tout écaillé d'or,
Etale dans ses plis un superbe tresor.

Son Autel, sa Statuë au dessus élevée
Par un prompt tremblement marque son arrivée.
On voit tout ébranlé; chacun en a fremi.
Dans le milieu du Temple il s'éleve à demi,
Tourne de tous costez sa droite & longue teste,
Lance de vifs regards, & lors qu'il les arreste,
Jamais feu si brillant ne vint du haut des Cieux.
Ce sont autant d'éclairs qui partent de ses yeux.
Le Peuple épouvanté de ce qu'il voit paroistre
Sur cét évenement consulte le Grand Prestre,
Qui ceint d'un bandeau blanc qui retient ses cheveux,
Reçoit pour Esculape, & presente ses vœux.
Si-tost qu'il l'apperçoit, le voila, c'est luy-mesme,
Dit-il, je reconnois sa Déité suprême.
O vous, qui dans ce lieu le voyez comme moy,
Prenez à son aspect, prenez un saint effroy,
Et gardez bien sur-tout de rien penser ou dire
Qui blesse le respect que sa presence inspire.
Et toy, Fils d'Apollon, qui descendu des Cieux
Prens le corps d'unSerpent pour paroître à nos yeux,
Ne nous refuse point les heureux avantages
Que meritent d'un Dieu nos sinceres hommages;
Et fais

t fais-voir, quoy qu'enfin il nous faille souffrir,
Que tu ne t'es montré que pour nous secourir.
Devant le Dieu qu'il voit le Peuple qui s'abaisse,
ux honneurs qu'on luy rend à l'envi s'interesse,
t repete tout haut par un zele empressé
e que d'abord le Prestre a luy seul prononcé.
es Romains plus que tous, ardens en leurs prieres
n trouvēt dans leurs maux d'assez amples matieres,
t pour en voir cesser la funeste rigueur,
nvoquent Esculape & de bouche & de cœur.
e Dieu dont la clemence à leur secours s'appreste,
our les en avertir baisse & hausse la teste,
t de longs sifflemens alors réiterez,
u succés de leurs vœux les rendent asseurez.
ers la porte du Temple il se glisse, il se coule,
n descend les degrez au milieu de la foule,
t semble, en se tournant pour y jetter les yeux,
ar ses derniers regards luy faire ses adieux.
n suite à s'éloigner trouvant la voye ouverte,
roule sur les fleurs dont la terre est couverte,
e ramene en soy-mesme en s'allongeant d'abord,
raverse ainsi la Ville, & se rend sur le Port.
à, prenant un air doux tout-à-coup il s'arreste,
t quand de tous costez il a tourné la teste,

Comme ſi ſatisfait de ceux qui l'ont conduit
Il vouloit renvoyer la Troupe qui le ſuit,
Il ſe traine au Vaiſſeau ; les Romains l'y reçoivent,
Luy rendent à l'envi les honneurs qu'ils luy doivent
Et pour marquer l'eſpoir qui flate leurs malheurs,
Ils couronnent le maſt, & l'entourent de fleurs.
Chargé d'une Conqueſte & ſi noble & ſi chere
Le Vaiſſeau ſent un poids qui n'eſt pas ordinaire.
Plus qu'il n'a fait encore il s'enfonce dans l'eau.
Alors ſur le rivage on immole un Taureau.
Les bontez d'Eſculape au chagrin mettent tréve.
Tout éclate de joye, & quand le vent s'éleve,
On prend ſur le départ l'avis des Matelots,
Et pour regagner Rome on s'abandonne aux flots.
Sur la pouppe étendu, le Dieu que l'on emmene
Des yeux ſur cette mer tout-autour ſe promene,
Et ſemble meſurer par ſes perçans regards
Les vaſtes Plaines d'eau qu'il voit de toutes parts.
Des tranquilles Zephirs le ſcufle favorable
Trace au Vaiſſeau Romain une route agreable,
Et les Ambaſſadeurs, dés le ſixiéme jour,
Dans la mer d'Italie avancent leur retour.
Ils entendent de loin les hurlemens terribles
Des Chiens que tient Scilla dans ſes goufres horribles,

Et passent Lacinie où l'auguste Junon
Dans un Temple pompeux voit reverer son nom.
En poursuivant toûjours la route qu'ils ont prise
Ils laissent la Calabre & les Rochers d'Amphrise.
Les Monts Cerauniens à la gauche apperceus
Font qu'en fuyant la coste ils prennent le dessus.
Le vent qui continuë à leur estre propice
Leur fait trouver Romech, & Caulon, & Naryce.
Sur la Mer de Sicile ils voguent seurement,
Et Pelore qu'on double est dans l'éloignement.
Sans faire en ce trajet aucun détour frivole
Ils découvrent Temese & les Isles d'Eole.
Peste, dont les Jardins sont si delicieux,
Sur un Costeau riant se presente à leurs yeux.
L'Isle de Leucosie, & celle de Caprées,
Le Mont où de Pallas les loix sont reverées,
Stabies, Parthenope, où l'on voit en tout temps
Les tranquilles plaisirs s'offrir aux Habitans,
Cumes où la Sibylle attire tant de monde,
Heraclée, & Linterne en mastic si feconde,
Surrento, dont les Vins font cherir les costeaux,
Minturne à l'air pesant, Bayes aux chaudes eaux,
Sinuesse où toûjours tant de Serpens se montrent
Dont la blancheur surprend tous ceux qui les rencontrent,

Les Plaines que Vulturne arroſe de ſes eaux,
L'Iſle où toûjours Circé fait des charmes nouveaux,
Trachines de Marais par-tout environnée,
Cayete où l'on pleura la Nourrice d'Enée,
Formies, tous ces lieux tour-à-tour découverts
Servent à leur marquer leur route ſur ces Mers.
La tempeſte s'éleve, & les vagues mugiſſent.
Antium pour retraite eſt le Port qu'ils choiſiſſent.
Le Dieu ſort du Navire, & ſe dévelopant
Par des plis & replis qu'il redouble en rampant,
Au Temple d'Apollon qu'il voit prés du rivage
Il ſe coule, & tranquille entend gronder l'orage.
Les flots s'eſtant calmez, il ſort du lieu ſacré
Où par des vœux fréquens ſon Pere eſt reveré;
Et par divers ſillons ſon écaille bruyante
Laiſſant vers le Navire une trace ondoyante,
Il vient au Gouvernail, s'y traine en s'élevant,
Et ſe met ſur la pouppe ainſi qu'auparavant.
On apperçoit bien-toſt Caſtrum & Lavinie,
Et la courſe eſt enfin heureuſement finie,
Puiſque le Vaiſſeau touche au lieu tant ſouhaité,
Où du Tibre en la mer le tribut eſt porté.
Là, chacun à l'envi de toutes parts s'aſſemble.
Les Dames, le Senat, tout s'y rencontre enſemble;

t les Veſtales meſme, afin de s'y trouver,
uittent le feu ſacré qu'on leur fait conſerver.
our ſaluer le Dieu tout le monde s'empreſſe,
faire retentir de grands cris d'allegreſſe,
t tandis qu'en montant, le glorieux Vaiſſeau
ans la riviere entré coupe le fil de l'eau,
ur l'une & l'autre rive, où d'eſpace en eſpace
ont dreſſez des Autels que ceint la populace,
'encens qui par le feu ſe trouve conſumé
ette une douce odeur dont l'air eſt parfumé,
t l'on voit ſur chacun un zele legitime,
meſure qu'il paſſe, offrir une victime.
l entre enfin dans Rome; & s'élevant alors
e toute la longueur que peut avoir ſon corps,
l embraſſe le maſt, monte au haut, & s'arreſte
tourner quelque temps & les yeux & la teſte.
ans tout ce qu'il découvre il cherche quelque lieu
ui convienne à ſon eſtre & ſoit digne d'un Dieu.
e Tibre qu'en deux bras ſon cours forcé ſepare
orme une Iſle, il la voit, & ſoudain ſe déclare.
'eſt là qu'abandonnant le Vaiſſeau des Romains
l va pour leur bonheur accomplir ſes deſſeins.
l montre, en reprenant ſa figure divine,
u'il tire d'Apollon ſon illuſtre origine,

Et pour finir les maux dont Rome à tant souffert,
Dés qu'on le vient prier, son secours est offert.
Voila comme Esculape appellé pour nostre aide
Quand nos malheurs sembloient n'avoir plus de remede,
Aprés avoir montré son pouvoir en ces lieux
Fut mis, quoy qu'Etranger, au nombre de nos Dieux.



JULES CE'SAR CHANGE' EN COMETE.

FABLE IX.



CE'SAR, l'amour du Ciel, & l'ornement du Monde,
Qui fit par ses Exploits trembler la Terre & l'Onde,
Ce Heros contre tous à vaincre accoustumé,
Grand en paix, Grand en guerre, & par-tout renommé,

A trouvé par luy-mesme un moyen plus facile
Pour devenir plus qu'hōme, il est Dieu dans sa Ville,
Et son propre Pays luy dressant des Autels
Luy rend le mesme honneur qu'on rend aux Immortels,
Mais ny par sa valeur tant de conquestes faites
Qui rendent à ses loix cent Nations sujettes,
Ny cette prompte gloire acquise par des faits
Qui passent en éclat tout ce qu'on fit jamais,
N'ont tant contribué, pour prix de la sagesse
Qui de ses sentimens fut toûjours la maistresse,
A luy faire obtenir le destin glorieux
De briller comme il fait en Astre dans les Cieux,
Que le bonheur d'avoir, par un choix noble & juste,
Adopté pour son Fils l'incomparable Auguste.
Ouy, se pouvoir nommer le Pere d'un tel Fils,
Vaut, pour faire un grād nom, tout l'Univers cōquis.
Ce fut pour luy sans doute un exploit difficile
Que d'aller subjuguer les Bretons dans leur Isle.
C'est beaucoup qu'on l'ait veu, Vainqueur toûjours heureux,
Poursuivre dans l'Egypte un Ennemi fameux;
Qu'il ait dompté Juba; que tout rempli d'alarmes
Le rebelle Numide ait plié sous ses armes;

Et que le Pont, si fier des exploits éclatans
Qui firent admirer Mithridate en son temps,
Sous le nom de Province au joug assujettie,
D'un Empire plus grand soit devenu partie.
C'est une gloire enfin digne des plus grands cœurs
Que d'avoir du Triomphe eu souvent les honneurs,
Et quoy qu'avec justice elle soit souhaitée,
Elle est grande sur-tout quand on l'a meritée;
Mais c'est moins que d'avoir pour le bien des Romains
Fait naistre de son sang le plus Grand des Humains,
Un homme en qui toûjours tant de justice abonde,
Que voulant d'un tresor favoriser le Monde,
Les Dieux ne luy pouvoient, quoy qu'ils eussent tenté,
Par un don plus exquis témoigner leur bonté.
Aussi dans cette veuë il estoit necessaire,
Pour empêcher qu'il n'eût un Mortel pour son Pere,
Que l'illustre César, en quittant ces bas lieux,
En qualité de Dieu, prist place dans les Cieux.

Venus qui vit qu'un jour il auroit cette gloire,
Connut en mesme temps la fureur lâche & noire,
Qui pour finir ses jours devoit en plein Senat
Par un complot perfide user d'assassinat.

Elle voyoit déja les armes toutes preſtes,
Et voulant écarter ces funeſtes tempeſtes,
Toute paſle d'effroy, lors que quelqu'un des Dieux
Selon l'occaſion paroiſſoit à ſes yeux ;
Regardez, diſoit-elle, avec quelle furie
On va contre mon ſang juſqu'à la barbarie.
Voyez les Conjurez ſans aucune raiſon
Du nom du bien public couvrir leur trahiſon ;
Et m'oſter, en comblant d'horreur ma deſtinée,
L'unique Deſcendant qui me reſte d'Enée.
Quoy, ſeule entre les Dieux me verray-je toûjours
Dans des malheurs preſſans, ſans appuy, ſans ſecours?
De ma Divinité l'auguſte privilege
Retient-il l'attentat d'une main ſacrilege,
Et Diomede, oſant combattre contre moy,
Du coup qui m'a bleſſée a-t'il eu quelque effroy ?
J'ay beau ſervir Priam, j'ay beau ſoûtenir Troye,
A d'inſolens Vainqueurs elle eſt donnée en proye,
Et le fer & la flame, afin de me braver,
Détruiſent ce qu'envain j'ay voulu conſerver.
N'ay-je pas veu mon Fils, le malheureux Enée,
Trainer de mers en mers ſa triſte deſtinée,
Fugitif, vagabond, toûjours batu des flots,
Toûjours de nouveaux ſoins, & jamais de repos ?

Ennuyé de la Terre, il a cherché les Ombres
Malgré toute l'horreur qu'ont les demeures sombres,
Et quand de l'Ausonie il eut touché les bords,
Que de bras pour le perdre unirent leurs efforts!
Turnus vint l'attaquer, il le fallut abattre,
Ou plûtost il trouva Junon mesme à combattre,
Et tout ce que je pus luy prester de secours,
Eut peine en cette guerre à conserver ses jours.
Mais pourquoy rappeller mes premieres disgraces
Quand d'un malheur nouveau je reçois les menaces?
Vous ne sçavez que trop ce qui fait mon effroy.
Vous voyez les poignards s'aiguiser contre moy.
Déja les Conjurez sont tout prests à paroistre.
De leur lâche fureur sauvez vostre grand Prestre,
Et ne permettez pas, quand ma douleur s'en plaint,
Que le feu de Vesta par son sang soit éteint.
C'est ainsi que Venus, l'ame d'ennuis atteinte,
Cherchoit auprés des Dieux un remede à sa crainte,
Mais en vain elle parle, & croit les émouvoir,
Ce qu'elle voudroit d'eux est hors de leur pouvoir.
S'ils ne peuvent pourtant changer l'arrest des Parques,
Ils donnent du forfait d'indubitables marques,

On tient qu'on entendit dans le milieu des airs
D'horribles cliquetis, des bruits d'armes divers.
Des sons ouïs du Ciel, de lugubres trompettes,
Signes trop évidens des entreprises faites,
Prédirent l'attentat que sans s'épouvanter
D'infames Conjurez alloient executer.
Le Soleil obscurci dans sa vaste carriere
Ne répandit par-tout qu'une sombre lumiere.
Souvent pendant la nuit on eut à s'alarmer
De voir au haut des Cieux des torches s'allumer.
Par des gouttes de sang sur la terre versées,
Nos disgraces souvent nous furent annoncées.
L'Etoile, dont l'éclat à nul autre pareil
Se montre avant l'Aurore, & succede au Soleil,
N'eut point cette clarté qu'elle a toûjours si vive.
La Lune sous le sang tint la sienne captive.
Le Hibou, triste Oiseau qu'ont produit les Enfers,
De mille cris affreux fit retentir les airs.
Les Simulacres Saints & de marbre & d'yvoire
Furent trouvez pleurant une action si noire,
Et dans les Bois sacrez, cent menaçantes voix
Remplissant tout d'effroy parlerent à la fois.
Par-tout chaque victime est d'un mauvais présage.
D'un tumulte terrible elle porte l'image,

Et dans ses inteſtins tout ce qui s'offre aux yeux
Fait voir que l'on en veut à des jours pretieux.
Autour des Temples Saints, dans les Places publiques
Des Chiens de toute eſpece, Etrangers, Domeſtiques
Viennent hurler la nuit, & comme épouvantez
Pendant leurs hurlemens courent de tous coſtez.
Tout eſt prodige, on voit des Ombres languiſſantes
Sortir hors des tombeaux & demeurer errantes.
Meſme la Terre tremble, & ſemble menacer
D'un dernier mouvement qui va tout renverſer.
Tous ces avis des Dieux ſont pourtant incapables
D'arreſter des Mutins les bras impitoyables.
Le Sort ne reſout rien qu'on ne voye accompli.
Il faut que de Céſar le deſtin ſoit rempli,
Et de ſa mort jurée avec tant d'artifice
L'inſtant fatal approche, & tout veut qu'il periſſe.
Venus s'en deſeſpere, & ſe frape le ſein.
Cependant dans l'ardeur de rompre ce deſſein,
Croyant des Aſſaſſins pouvoir tromper la rage,
Elle veut ſe ſervir de ce meſme nuage
Qui comme un voile épais tout-à-coup étendu
Sur Pâris, ſur Enée autrefois répandu,
Lors qu'ils alloient perir, déroba par ſon aide
L'un au fier Menelas, & l'autre à Diomede;

Mais Jupiter l'arreste, & sçachant le projet
Qu'en faveur de César cette Déesse a fait,
Pouvez-vous, luy dit-il, avoir quelque esperance
De changer du Destin l'éternelle ordonnance,
Et de vous affranchir des rigueurs d'une loy
Dont la fatalité s'étend jusque sur moy?
De son pouvoir supréme on n'a que trop de marques.
Entrez, vous le pouvez, dans le Palais des Parques.
Sur des tables d'airain elles ont fait graver
Tous les évenemens qui doivent arriver.
Le Ciel renverseroit, que ces tables restées
Seroient dans ce malheur par le temps respectées.
La foudre n'y peut rien; ce sont de leurs arrests,
Et leur enchainement doit durer à jamais.
Là, sur un Diamant dont la dure matiere,
Lors que tout perira, doit perir la derniere,
Vous trouverez écrit, chaque chose en son rang,
Tout ce qui sera fait par ceux de vostre Sang.
Moy-mesme j'ay voulu lire les avantures
Qui porteront leurs noms dans les races futures,
Et pour vous faire entrer dans le sombre avenir,
Je vais en peu de mots vous en entretenir.

César qui vous occupe a rempli les années
Que pour luy les trois Sœurs ont d'abord destinées,
Et de ses Ennemis l'attentat inhumain
De sa mort qu'on resout rend le terme certain.
Mais par vous, par son Fils confondant leur audace
Il aura dans le Ciel une brillante place,
Et dans ce haut destin des Temples icy bas,
Pour consacrer son nom, ne luy manqueront pas.
Heritier de ce nom ainsi que de sa gloire
Ce Fils fera par-tout respecter sa memoire,
Et chargé comme luy du pouvoir souverain,
Portera seul le faix de l'Empire Romain.
Contre les Factieux il se rendra severe,
Et pour vanger la mort de son auguste Pere,
Lors qu'à faire la guerre il aura consenti,
Il nous verra tous deux embrasser son parti.
La paix que par ses soins il aura ménagée
Epargnera les murs de Modene assiegée,
Et dans ses vastes champs tout couverts de Soldats
Pharsale éprouvera la force de son bras.
Encor tout de nouveau la Macedoine en armes
De la guerre par luy sentira les alarmes,
Et contestant en vain les droits qu'il soûtiendra,
Ses Plaines rougiront du sang qu'il répandra.

A pourſuivre le Fils ſa valeur occupée,
Meſme aprés ſon trépas, vaincra le grand Pompée,
Et la mer de Sicile admirera l'ardeur
Qui d'un nom ſi fameux l'aura laiſſé Vainqueur.
Une Reine d'Egypte, auſſi fiere que belle,
Voudra pour l'éviter tourner ſa main contre elle.
Pour ne le craindre point, l'ambitieuſe en vain
Aura fait ſon appuy d'un Général Romain;
L'Hymen qui les joindra n'aſſeurant point ſon ame
Contre ce qu'un triomphe où l'on ſert a d'infame,
Elle oubliera l'orgueil qui l'aura tant de fois
Fait jurer de voir Rome aſſervie à ſes loix,
Et le Char du Vainqueur qu'il faudra qu'elle ſuive
Offrant à ſon eſprit la douleur la plus vive,
Par un genre de mort dont le coup ſera prompt,
Elle s'affranchira de ce mortel affront.
Je paſſe les exploits & merveilleux & rares
Qui mettront ſous le joug les Nations barbares,
Et qui menant Auguſte en mille lieux divers
Le feront triompher au delà des deux mers.
Tout ce que ſur la Terre on connoit qui reſpire
Sera par ſa valeur ſoûmis à ſon Empire,
Et le vaſte Ocean luy-meſme aſſujetti
Croira ſa ſervitude un glorieux parti.

Quand

Quand par ses soins heureux faisant cesser la guerre
Il aura répandu le calme sur la Terre,
Appliqué sans relache à maintenir les loix,
Des foibles opprimez il appuyera les droits.
Sa justice, à regner trouvant les plus doux charmes,
Entretiendra la paix acquise par ses armes,
Et sa sage conduite, en gagnant tous les cœurs,
Servira de leçon pour la regle des mœurs.
Ce sera peu pour luy d'avoir par sa prudence
Pendant son regne entier mis Rome en asseurance.
Le soin de l'avenir luy touchera le cœur,
Et voulant s'asseurer un digne Successeur
Que sa haute vertu mette à couvert du blâme,
Il jettera les yeux sur le Fils de sa Femme,
Et luy fera porter, pour grossir son renom,
Et le faix de l'Empire, & son glorieux Nom.
Enfin lors qu'exerçant sa bonté sans seconde
Il aura fait long-temps les delices du Monde,
Il n'ira dans le Ciel, où son Pere placé
Sera de sa vertu bien-tost recompensé,
Que quand l'ordre fatal des fieres Destinées
Aura plus loin encore étendu ses années.
Mais, ma Fille, c'est trop; tu n'en sçaurois douter.
Sur les jours de César on est prest d'attenter.

Ne pouvant mettre obſtacle à ce complot infame ;
Au ſortir de ſon corps va recueillir ſon ame ,
Et par ce noble ſoin bravant les Factieux ,
Laiſſe-la s'élever en Aſtre dans les Cieux.
Cét Aſtre , qui toûjours à Rome favorable
Rendra ſon nom fameux & ſa gloire durable ,
S'en eſtant fait l'appuy , ſçaura luy procurer
La puiſſance ſans fin qu'elle doit eſperer.
Venus à peine entend ces dernieres paroles
Que ſans perdre le temps en réponſes frivoles ,
D'un vol précipité ſur Terre elle s'abat ,
Et renduë inviſible entre dans le Senat.
Là , dans l'inſtant fatal que la Troupe mutine
A ſuivre ſa fureur contre Céſar s'obſtine ,
Et qu'à coups redoublez leurs coupables efforts
Separent ſans pitié ſon ame de ſon corps ,
Avant que diſſipée , & dans l'air répanduë
Avec cét élement elle ſoit confonduë ,
La Déeſſe la prend , pour luy donner aux Cieux
Le haut degré de gloire où l'appellent les Dieux.
Pendant qu'elle la tient , de vifs rayons de flame
Répandus tout-autour ſuivent cette grande ame ,
Elle ſe diviniſe , & Venus qui le ſent
Souffrant qu'elle s'envole , à ſon ardeur conſent.

D'elle-mesme élevée, & toûjours plus brillante,
Elle fait voir au Ciel une Etoile éclatante,
Qui laissant aprés elle un sentier lumineux
S'avance, & toute en feu traine de longs cheveux.
De là, pour ses hauts faits le grand César avouë
Que son Fils mieux que luy merite qu'on le louë,
Et comme dans sa gloire il est interessé
Il se fait un plaisir d'en estre surpassé.
Le Fils, par un respect & modeste & sincere,
Défend qu'on ne le mette au dessus de son Pere,
Mais à cette défense il a beau s'attacher,
Les grandes veritez ne se peuvent cacher.
La Renommée est libre, & malgré luy publie,
En vantant ses vertus, ce qu'il veut qu'on oublie.
Aucun commandement ne peut l'assujettir
A déguiser les faits qu'elle fait trop sentir.
Quoy que César soit Dieu, par un éloge juste
On dit qu'il doit ceder à la gloire d'Auguste,
Et ce n'est qu'en cela que dans ses vœux trahi
Auguste donne un ordre, & n'est point obéï.
Mais il n'est pas nouveau qu'on parle de la sorte,
Et qu'un Fils vertueux sur son Pere l'emporte.
Quoy qu'Atrée autrefois eust acquis de renom,
Il est moins estimé que n'est Agamemnon.

Egée à qui l'on donne une valeur aiſée
Par tout ce qu'il a fait n'égale point Theſée.
Des Dieux par ſon Hymen ſi Pelée eut l'appuy,
Il a pourtant fait naiſtre un Fils plus grand que luy :
Et s'il faut, pour venir à de plus grands exemples,
Oppoſer Dieux à Dieux, & Temples contre Temples,
Quelque rang qu'à Saturne on ait veu poſſeder,
A Jupiter Saturne eſt contraint de ceder.
Auguſte & Jupiter ont tous deux leur tonnerre,
L'un eſt Maiſtre du Ciel, l'autre l'eſt de la Terre,
Ils ſont Peres tous deux, & tous deux ont les droits
Qui font des Souverains craindre & ſuivre les loix.
O vous Dieux, qui toûjours accompagnant Enée
Voulûtes partager ſa triſte deſtinée,
Et qui dans les aſſauts qu'il fallut hazarder
Vîtes par-tout le fer & le feu vous ceder ;
O puiſſant Romulus ; ô vous, Dieux Indigetes,
Que des exploits fameux & des vertus parfaites
Pour vous placer au Ciel ont tirez d'icy bas ;
O redoutable Dieu qui reglez les combats,
O Mars ; ſainte Veſta, qui d'un Temple honorée
Dans le Palais d'Auguſte eſtes ſi reverée ;
Vous, Apollon auſſi, qui par un ſort heureux
Dans ce meſme Palais recevez tant de vœux ;

Et vous, qui par un ſoin qui n'eſt jamais frivole
D'un œil toûjours benin voyez le Capitole,
Jupiter, vous enfin dont ſur eux tous les jours
Les Chantres du Parnaſſe implorent le ſecours,
Obtenez du Deſtin, que le jour déplorable
Qui doit nous enlever ce Prince incomparable,
Ce jour, où le trépas du plus Grand des Mortels
Coûtant au Monde entier des regrets éternels,
Laiſſera languiſſante, & pleine de foibleſſe
La Terre qu'il gouverne avec tant de ſageſſe,
Vienne ſi lentement, & ſoit encor ſi loin
Qu'aucun de nous ne puiſſe en eſtre le témoin.
A nos vœux empreſſéz accordez cette grace,
Et lors que dans le Ciel il aura pris ſa place,
Tout abſent qu'il ſera, faites-nous éprouver
L'appuy qu'en ſes bontez il nous a fait trouver.

Enfin le temps m'a fait achever un Ouvrage
Qui n'en peut reſſentir l'ordinaire ravage,
Et qui, quoy qu'on employe afin de l'étoufer,
Fuſt-ce le fer, la flame, en ſçaura triompher.
J'attendray ſans effroy l'incertaine journée
Qui doit en arrivant finir ma deſtinée.
De ſa fatalité les plus rudes efforts
N'ont, & n'auront jamais pouvoir que ſur le corps.

La Mort dont la rigueur tost ou tard est sentie
Respectera de moy la plus noble partie.
Mon Nom, par mes Ecrits devenu si fameux,
Passera d'âge en âge à nos derniers Neveux.
Par-tout où les Romains ont conduit la Victoire,
En lisant ces Ecrits on publiera ma gloire,
Et si ce que j'augure a quelque verité,
Je puis me tenir seur de l'immortalité.

Fin du troisiéme & dernier Tome.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye en datte du 12. jour d'Aoust 1668. Signé BOCTOIS: Il est permis au Sieur CORNEILLE, de faire imprimer, vendre & debiter par tout le Royaume un Livre intitulé *Les Metamorphoses d'Ovide traduites en Vers François*, pendant le temps & espace de dix années entieres & consecutives, à compter du jour que ledit Livre aura esté achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et défenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient de contrefaire ledit Ouvrage ou d'en vendre de contrefaits sous quelque pretexte que ce soit, à peine de confiscation des Exemplaires, & autres peines portées par les Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 22. de Novembre 1668.

ANDRÉ SOUBRON, *Syndic.*

Les neuf derniers Livres des Metamorphoses d'Ovide en Vers François ont esté achevez d'imprimer pour la premiere fois en vertu du present Privilege, le 15. de Mars 1697.

